Digitaliseret af | Digitised by

DET KGL. BIBLIOTEK
Royal Danish Library

Forfatter(e) | Author(s):	
Titel | Title:	Théatre royal de Dannemarc ou Recueil des meilleures pièces dramatiques françoises, représentées sur le Théâtre de la Cour, depuis 1766 ... : Opéra-Comédies.
Bindbetegnelse | Volume Statement:	Vol. 1
Udgivet år og sted | Publication time and place:	Copenhague : Cl. Philibert, 1770-73
Fysiske størrelse | Physical extent:	5 bd.

DK

Materialet er fri af ophavsret. Du kan kopiere, ændre, distribuere eller fremføre værket, også til kommercielle formål, uden at bede om tilladelse. Husk altid at kreditere ophavsmanden.

UK

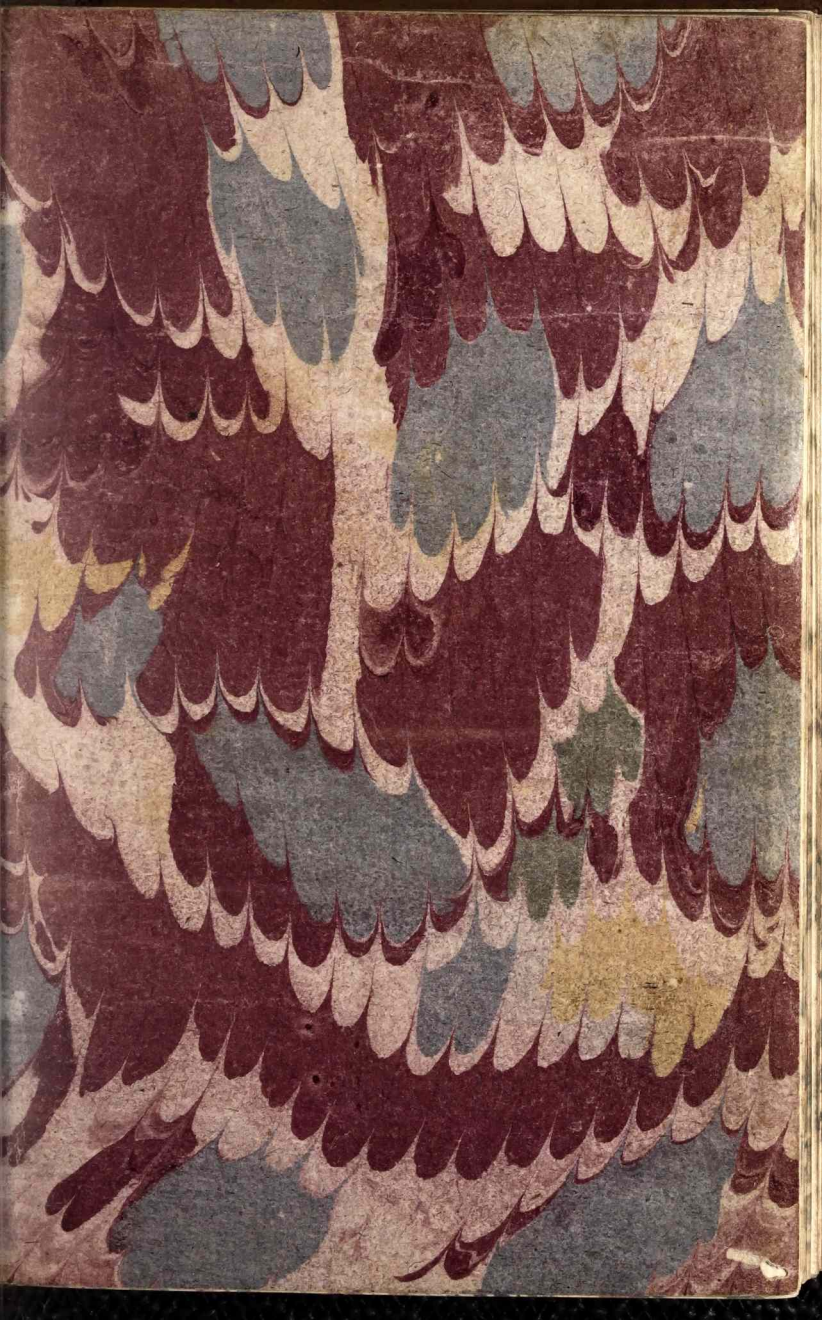
The work is free of copyright. You can copy, change, distribute or present the work, even for commercial purposes, without asking for permission. Always remember to credit the author.

PUBLIC DOMAIN

DET KONGELIGE BIBLIOTEK
DA 1. 2.S 56 8°
1 1 56.0 8 01277 3

+REX

DET KONGELIGE BIBLIOTEK
130023414865



56, - 163 - 8°

THEATRE ROYAL
DE DANNEMARC,
OU
RECUEIL
DES MEILLEURES PIECES DRAMATIQUES FRANÇOISES,

Représentées sur le Théâtre de la Cour, depuis 1766 à 1769.

OPERA-COMIQUES.

TOME I.

A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

MDCCLXX.

Avec Permission du Roi.

56,-163,-8°

Pieces contenues dans ce Volume.

OPERA-COMIQUES.

Le Sorcier,	- -	*f.* 4¼.
Sancho Pança,	- -	4.
Tom Jones,	- -	4½.
Le Maître en Droit,	-	3.
La Meuniere de Gentilli,	-	3½.
La Clochette,	- -	3.
Le Peintre amoureux de ſon modele,	-	2½.
Les Aveux Indiſcrets,	-	1¼.

f. 26. *à* 2 *ſols.* - *Rixd.* 1. 4.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

LE SORCIER,

COMEDIE LYRIQUE,

MESLE'E D'ARIETTES;

EN DEUX ACTES:

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 1767.

Neque chorda ſonum reddit quem vult manus & mens;
Nec ſemper feriet quodcumque minabitur arcus.
HORAT. *Art. Poët.*

A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXVII.
Avec Permiſſion du ROI.

ACTEURS.

JULIEN,	Mr. Casimir.
BLAISE,	Mr. Delatour,
BASTIEN,	Mr. Veillas.

ACTRICES.

AGATE,	Mad. Dinesi.
SIMONE,	Mad. Dartimon.
JUSTINE.	Mad. Mercier.

PAYSANS & PAYSANNES.

La Scene est dans un Village.

Les paroles sont de M. POINSINET *, de l'Academie des Arcades de Rome.

La Musique est de M. A. D. PHILIDOR.

---

* *Je profite de cette occasion pour avertir le Public au sujet de l'équivoque qu'a souvent occasionné la conformité du nom de mon Cousin avec le mien ; c'est pour la prévenir désormais que M.* Poinsinet de Sivri, *Auteur de l'élégante traduction des Poëtes Lyriques Grecs, & des Tragédies de* Briséis *&* d'Ajax, *ne prendra plus que le nom de* Sivri, *ainsi qu'il l'a fait sur l'édition de ses œuvres.*

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

A MONSIEUR

DE C^R**

MONSIEUR,

Voici la premiere fois que le Public a bien voulu récompenser mon travail de son suffrage, sans y méler la moindre amertume ; & vous étes la premiere personne qui m'ayez voulu du bien pour le seul plaisir d'être généreux. En vous offrant l'hommage d'un succès que les talens de M. Philidor ont décidé, je remplis mon devoir, & ne m'acquitte que bien

faiblement encore. C'eſt vous dont l'amitié & les bienfaits m'ont invité à rentrer dans la carriere que trop de chagrins me faiſoient abandonner. Sans perdre de vüe un moment ces affaires qui vous environnent & ſe multiplient, vous chériſſez les Arts, vous regardez comme précieux les momens où vous les encouragés; vos bontés les préviennent, & vous apprenez à tous ceux qui vous approchent que la reconnoiſſance eſt un plaiſir. Daignez recevoir ce témoignage public de la mienne, & du reſpect avec lequel

Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très humble & très-obéiſſant ſerviteur,
POINSINET.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

LE SORCIER,

COMEDIE LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Theâtre repréſente d'un côté une avenüe d'arbres, & de l'autre un Village ; on apperçoit au milieu un, ou pluſieurs arbres qui diſtinguent le village du grand chemin. Sur le devant eſt la maiſon de Madame Simone, vis-à-vis de laquelle eſt un arbre dont les branches courbées forment une eſpece de berceau ; on voit ſous cet arbre une table qui ſert à différens uſages.

SCENE PREMIERE.

AGATE, BLAISE.

(Agate, à la gauche du Théâtre, eſt auprès d'une table ſur laquelle il y a du linge, tel que des mouchoirs, des ſerviettes qu'elle s'occupe à repaſſer ; on voit ſur ſa gauche une petite corde attachée aux deux couliſſes, ſur laquelle il y a auſſi du linge ſuſpendu ; à ſa droite, à terre, un fourneau où les fers chauffent, & à côté un petit ſoufflet.)

AGATE, *en repaſſant.*

De ce linge que je repaſſe,
Chaque pli diſparait ſoudain ;

De mon cœur jamais rien n'efface
L'inquiétude & le chagrin ...

(Elle met un fer au feu, prend le soufflet & souffle.)

Ce feu qu'en soufflant j'allume
Est l'image de mon cœur ;
L'Amour en nourrit l'ardeur,
Et la tristesse le consume.

(Elle se remet à repasser.)

D U O.

BLAISE *l'apperçoit, & arrive doucement.*

La voilà .., marchons doucement,
Elle est seulette.

AGATE *continue à repasser sans voir Blaise.*

Toi que je regrette,
Cher Julien ... cher amant !

BLAISE, *toujours à part.*

Sur sa bouche jolie,
Que je me sens d'envie
De voler un baiser !

AGATE, *en reprenant un nouveau fer.*

Voulais-tu m'abuser ?

BLAISE, *en tournant son chapeau.*

Bon jour ma bonne amie.

AGATE, *à part.*

C'est Blaise ... ah ! qu'il m'ennuie !

BLAISE, *s'approche pour la caresser.*

Ma bonne amie ...

AGATE, *en repassant, le repousse du coude.*

Que voulez-vous oser ?

BLAISE *gaiement, en remettant son chapeau.*

C'est ce soir qu'on nous marie :
Tu ne peux me refuser
Un seul petit baiser.

AGATE.

Finissez, je vous en prie.

AGA-

AGATE. BLAISE.
Ne vous y jouez pas. Tu me l'accorderas.

BLAISE.
C'eſt ce ſoir qu'on nous marie.

AGATE, *en repaſſant, & ſans le regarder.*
Nous ne le ſommes pas.

BLAISE *la preſſe de plus en plus.*
Fillette
Jeunette
S'appaiſe en pareil cas.

AGATE *ſe fâche, & lui oppoſe un fer qu'elle vient de prendre au feu.*
Ne vous y jouez pas.
Le fer eſt chaud ... garre au viſage.

BLAISE.
Quoi ! tu fais la ſauvage !

BLAISE, *la preſſe.* AGATE, *lui préſente le fer.*
Tu me l'accorderas. Ne vous y jouez pas.

AGATE *ſe remet à l'ouvrage.*
Je vous le répete encor, Monſieur Blaiſe ; vos façons ne me conviennent point du tout.

BLAISE, *avec humeur.*
Vraiment ! je ſçais bien que vous ne m'aimez pas.

AGATE, *d'un air détaché & travaillant toujours.*
Vous avez deviné cela ſans être Sorcier.

BLAISE.
Oh ! le Sorcier ! je ſçais bien itou que vous attendais celui dont on parle tant dans le village, & que, ſi vous en étiais la maîtreſſe, vous l'auriai déja été conſulter plus de dix fois pour avoir des nouvelles de Julien. C'eſt celui là qui vous tiant au cœur ; mais attendu qu'il eſt peut-être mort ...

AGATE, *vivement.*
Et qui vous l'a dit ?

BLAISE.

Parguienne, autant vaut. De d'puis deux ans qu'il eſt parti pour le bout du Monde, je n'ons pas reçu une ſeule fois de ſes nouvelles.

AGATE, *piquée.*

Vous ſeriez tous bien étonnés, s'il revenait.

BLAISE.

C'eſt vrai : j'ons plus d'une raiſon, pour ne m'en pas ſoucier.

AGATE.

Je le crois, j'ai entendu parler d'un certain dépôt.

BLAISE, *vivement.*

ça n'eſt pas vrai. (*A part.*) Tenons farme. (*Haut.*) Je n'ons rien à lui : qu'il revienne s'il veut. Il reviendrait trop tard, en tout cas. C'eſt drès demain que je vous épouſe. Parmi tous ceux qui vous courtiſiont, votre mere m'a choiſi elle-même, & ça fait ben voir qu'elle eſt connaiſſeuſe, oui.

AGATE.

Puiſqu'elle s'y connait, & vous trouve ſi aimable, que ne nous épouſe-t-elle auſſi, elle-même ?

BLAISE.

Oui-dà, vous le prenez ſur ce ton. Oh ! je m'en vais un peu l'y conter ma chance ; elle ſçait bien le Procès que les Procureurs nous entretenont depuis dix ans ; ſi je ne vous épouſons pas, je m'en moque ; je plaiderons tant, que j'y ſerons ruinés l'un ou l'autre. Mais la v'là qui viant tout à point. Acoutez, un peu, Dame Simone.

SCE-

SCENE II.

BLAISE, SIMONE, AGATE, *qui se remet à son linge.*

SIMONE, *gaiement.*

Bon jour, Monsieur Blaise. Eh ! bien, quoi ? qu'est-ce qu'il y a, notre Gendre ?

BLAISE, *en la saluant.*

Oh ! rian : tant seulement une bagatelle ; c'est que votre Fille ne veut pas de moi.

SIMONE, *tantôt grondant sa Fille, tantôt caressant Blaise.*

Alle ne veut pas de vous ... Tredame ... si j'en étions çartaine ... Mais ça ne se peut pas, Monsieur Blaise, ma Fille est trop bian élevée, trop obéissante ... Si je l'entendions remuer le bout des lévres ... Au reste, il ne faut pas vous fâcher, c'est un enfant, ça ne sçait pas ce qui lui convient ... Et ce n'est pas ma faute, depuis trois ans que son pauvre pere est défunt, on sçait bien que je n'ons rien épargné pour l'élever comme une Dame & l'y bailler de bons principes, mais on a beau faire ... Allons, petite Fille, laissez-la votre linge, & demandez excuse à Monsieur Blaise.

AGATE.

Moi, ma mere, que je lui demande excuse ! tandis que c'est lui qui voudrait ...

SIMONE.

Comment il voudrait ! ... en v'là bien d'un autre ;

mais il fait bien, il a droit de vouloir, il ſera votre mari, & les maris ſont les maîtres. Oh! vraiment, vraiment; vous ne connaiſſez pas le mariage : il y a bien d'autres volontés qu'il faudra vous accoutumer à faire ... Mais voyons donc ce qu'il voudrait ..- qui vous rend ſi mauſſade ?

AGATE, *d'un air fâché.*

Il voudrait m'embraſſer de force.

SIMONE.

De force!... Ah? ça n'eſt pas bien, Monſieur Blaiſe.

BLAISE.

Parguienne, c'eſt ſa faute. Au point où que j'en ſommes, ces petites familiarités-là devraient bian nous être parmiſes; mais elle n'a que ſon Julien dans la tête.

SIMONE.

Il faudra ben qu'il en ſorte.

AGATE, *en repaſſant & comme à part.*

Non, jamais.

SIMONE.

Plaît-il ?

AGATE, *en repaſſant, à demi-voix avec humeur.*

En tout cas, ce ne ſerait pas Monſieur Blaiſe ...

BLAISE.

Vous l'entendez. Elle veut épouſer quelque Seigneur, un Magiſter, un Bailli, pour faire la Madame. Mais apprenez, Mademoiſelle, que chacun vaut ſon prix. J'eſtimons autant notre profeſſion que leur ſcience, & Blaiſe le Vigneron ne ſe donnerait

nerait pas pour tous les Procureurs du Bailliage. Fi donc, toute leur besogne n'aboutit souvent qu'à faire de la peine ; mais nous, je ne travaillons jamais que pour la santé & le plaisir.

ARIETTE.

Grace à nos soins, quand la vendange est bonne,
De tous côtés on accourt pour nous voir.
On entend gémir le pressoir.
Le vin dans la cuve bouillonne,
Il fait éclater les cerceaux ;
Mais, morguienne, à coups de marteaux,
Je vous l'enchaînons dans la tonne,
Dont j'allons parer nos caveaux.

Partout de la liqueur vermeille
Les flots purs coulent à foison.
Chacun rit, s'anime, s'éveille,
Et chante en vuidant sa bouteille,
Et le vin & le Vigneron.

Grace à nos soins, &c.

(Pendant cette Ariette, Agate est toujours occupée à son ouvrage, & Simone applaudit à Blaise par ses gestes.)

SIMONE.

Et v'là ce qui s'appelle avoir du plaisir. Aussi quand j'y suis, comme je m'en donne ! vous en souvient-il, compere Blaise ?

ARIETTE.

A la vendange derniere,
Il fallait me voir danser,
Recommencer
Sans me lasser.
J'engageais d'la bonne maniere
Les garçons à se trémousser.
Toujours en cadence,
Par ici, Compere, & par-là,
Et trallallire, & trallalla,
Et vive la danse.

Dans

Dans un coin, d'un air boudeur,
Ma fille cachait ſon humeur.
Va, mon enfant, j'aurai beau faire;
Tu ne vaudras jamais ta mere.
Mais moi, compere Blaiſe, mais moi!
A la vendange derniere, &c.

(A la repriſe, elle prend Blaiſe, & le fait danſer.)

BLAISE *continuant de danſer, quoique Dame Simone l'ait quitté.*

Courage, Dame Simone, courage.

SIMONE, *le careſſant.*

Allez, mon petit Compere, ne vous inquiétez pas, vous ſerez mon Gendre, je vous baillerai ma Fille; vous avez ma parole, ça ſuffit: je m'en vas un peu lui parler ſerieuſement. ... Courez, de votre côté, trouver le Tabellion; vous ſçavez de d'quoi je ſommes convenus.

BLAISE.

Oui, j'ons déja prevenu le Notaire, tout ſera prêt pour ce ſoir; mais j'y repaſſerons encore. Sans adieu, Dame Simone: bon jour, Mademoiſelle Agate.

SIMONE, *d'un air gracieux.*

Votre ſervante, Monſieur Blaiſe.

(Blaiſe ſort.)

SCENE III.

SIMONE, AGATE.

AGATE, *quitte vivement ſon ouvrage.*

MA mere, de grace, écoutez-moi.

SIMO-

SIMONE.

Vous allez me parler encore de votre Julien?

AGATE.

Hélas! oui.

SIMONE.

Et moi, je prétends que vous n'y pensiais plus.

AGATE.

Je ne le puis pas.

SIMONE.

Mais je le veux.

AGATE, *vivement.*

Est-ce que je suis la maitresse d'oublier quelqu'un à qui j'ai du plaisir à penser sans cesse. (*Très-vivement.*) Vous l'exigez en vain, vous n'y réussirez pas.

ARIETTE.

Rien ne peut bannir de mon ame,
Ni mon amour, ni mon ennui :
Le seul nom de Julien m'enflamme,
Personne n'aimait comme lui :
En partant, il me dit, Agate,
„ Julien ne vivra que pour toi :
Et l'on veut que je sois ingrate?
Ne m'en imposez pas la loi.

SIMONE.

Vraiment, je ne dis pas que Julien ne soit un joli garçon; mais tu sçais qu'il s'est fait soldat.

AGATE.

Mais, mon Pere ne l'avait-il pas été?

SIMO-

SIMONE.

C'eſt bien différent. Il ne l'était plus quand je l'ons épouſé, & j'avais des preuves qu'il m'aimait.

AGATE.

Je ſuis bien ſûre auſſi que Julien m'aime.

SIMONE.

Oui-dà, un garçon qui eſt au bout du Monde? Comme ça raiſonne! comment veux-tu, ma pauvre enfant, que les hommes nous ſoyont fideles quand ils ſont loin de nous; c'eſt tout ce qu'ils pouvont faire, quand je ne les pardons pas de vue.

AGATE.

Oh! je ſçaurai bien-tôt à quoi m'en tenir, & quand je devrais aller toute ſeule au village prochain, pour y conſulter ce fameux Sorcier qui ſçait tout ...

SIMONE.

Oui! il t'en dira de belles! ce ſont des fripons que tous ces gens-là. Mais, tant y a qu'il n'y a ni Sorcier, ni ſorcellerie qui tienne. Quand je t'avons dit; aime Julien, ma Fille, tu l'as fait, & c'était raiſonnable; parce que j'en avions la fantaiſie. A préſent, je voulons que tu l'oublies, & il faut nous obéir de d'même. Julien eſt parti, il ne revient, ni ne baille de ſes nouvelles: c'eſt lui qui a tort. Eſt-ce que j'avons le loiſir de te garder fille pendant dix ans? Si tu le crois, tu te trompes; v'là le Compere Blaiſe qui ſe préſente. C'eſt un garçon ſage, riche ...

AGATE.

Oui, du bien d'autrui.

SIMONE.

Eh! que nennin: du ſien propre. Il eſt un peu ſimple, un peu crédule; c'eſt ce qu'i faut pour faire

un

un bon mari. J'ons un gros procès enſemble qu'il conſent de tarminer en baillant notre ſignature & la ſienne, & j'entendons que drès ce ſoir, tout ce tracas-là finiſſe.

AGATE.

Que je ſuis malheureuſe ! Mais, ma mere, ſongez donc que je n'aime point du tout ce Monſieur Blaiſe.

SIMONE.

Tant mieux pour toi, vraiment : t'en auras moins de tintoin : va, va, ma Fille, tu apprendras quelque jour à tes dépens qu'une honnête femme n'aime jamais que trop ſon mari. Parguienne, la plûpart du tems, quand on s'épouſe, on ne ſe baille pas le loiſir de penſer ſi on s'aime : tout ça n'y fait rien, drès que les finances ſe convenont, on s'arrange, le mariage ſe tarmine, & l'amitié viant quand alle peut : c'eſt la belle magniere.

SCENE IV.

SIMONE, JUSTINE, AGATE.

JUSTINE, *accourt en ſautant.*

MA Marreine, ma Marreine...

SIMONE, *d'un ton grondeur.*

Eh ! bien, que voulez-vous, petite fille ?

JUSTINE.

V'là Monſieur Blaiſe qui ſe promene avec le Tabellion : il dit comme ça qu'il va épouſer Agate.

SIMONE.

Sans doute.

JUSTI-

JUSTINE, *d'un ton naif.*

Oh! puiſque vous donnez un mari à votre Fille, donnez-m'en donc un auſſi, ma bonne petite Marreine.

SIMONE.

En voici bien d'un autre! Comment, vous avez envie d'être mariée?

JUSTINE, *en riant.*

Vraiment, oui, tout le monde me dit que ça fait grand plaiſir.

SIMONE.

Et, à qui voulez-vous l'être?

JUSTINE.

Mais ... à qui vous voudrez; moi: cela m'eſt égal.

AGATE, *vivement.*

Eh! bien, ma mere: Juſtine eſt beaucoup plus aimable que moi; que ne la donnez-vous à Monſieur Blaiſe?

SIMONE, *à ſa fille.*

Taiſez-vous.

JUSTINE, *d'un air en deſſous.*

Oh! je ne veux pas vous enlever votre amoureux.

AGATE, *vivement.*

Je vous le céde de tout mon cœur.

JUSTINE, *baiſſe les yeux, & joue avec ſon tablier.*

Ce n'eſt pas de celui-là que je me ſoucierais d'être la femme.

SIMONE, *durement.*

Vous en aimez donc un autre?

JUSTINE, *intimidée.*

Je ne ſçais pas.

SIMO-

SIMONE, *ferme.*

Parlez, parlez.

JUSTINE, *reculant.*

Mais non, ma Marreine ; je trouve ſeulement bien jolis les bouquets que Baſtien me donne.

SIMONE.

(*A part.*) Qu'entends-je ? la petite Maſque ! un Garçon que je me reſervais ! (*Haut.*) Ah ! vous vous donnez les airs d'aimer Baſtien ! C'eſt bon à ſçavoir.

JUSTINE.

Mais je ne vous dis pas que je l'aime : je ſerais ſeulement plus contente de l'épouſer qu'un autre ... Si j'ai du plaiſir à voir Baſtien, ce n'eſt pas ma faute ... & puis, n'eſt-il pas bien permis à mon âge d'avoir un peu d'envie d'être mariée ?

ARIETTE.

(*Pendant cette Arriette, Agate reſſerre ſon linge, ſes fers, & met le tout ſur la table.*)

Jeune fillette,
Sans trembler, n'oſe faire un pas.
Les mamans, les papas,
Chacun la guette,
Tout l'inquiette,
Jeune fillette,
Sans trembler, n'oſe faire un pas.

C'eſt une gêne, un martyre.
Danſes, chanſons, petits jeux,
Regards, ſourire,
Tout pour elle eſt un crime affreux.

Jeune fillette, &c.

Mais quand on eſt femme, oh ! cela eſt bien différent.

SIMONE.

Oh! vraiment, vraiment, v'là de belles raiſons que vous me baillez-là. (*A part.*) J'aurons l'œil que Baſtien & elle ne ſe trouviont plus enſemble. (*Haut.*) Vous ne ſçavez donc pas que vous dépendez de votre frere Julien que nous ignorons s'il vit encore, & que vous ne pouvez prendre aucun engagement ſans ſon aveu?

JUSTINE.

Mais, Monſieur Blaiſe dit par-tout que Julien ne reviendra plus.

AGATE, *vivement, tout en pliant ſon linge.*

Monſieur Blaiſe ne ſçait ce qu'il dit.

JUSTINE.

Que je ſerai aiſe de revoir mon frere! je l'aime de tout mon cœur; il m'aime bien auſſi, & peut-être ne s'oppoſerait-il pas ſi fort à mon mariage.

SIMONE.

Allez, vous n'en ſeriez pas ſi curieuſe, ſi vous ſçaviez comme moi ce qui en eſt.

AGATE, *vivement.*

Mais, ſi cela eſt ſi fâcheux, pourquoi voulez-vous ...

SIMONE.

Paix ... il y a bien de la différence.

(*Elle les prend toutes deux par la main.*)

ARIETTE.

Mes chers enfans, laiſſez-moi faire.
Je ſuis de bonne foi:
Je vous chéris en mere.
Laiſſez-moi faire,

Dans

Dans cette affaire
Ne vous fiez qu'a moi.

(*Elles les conduit chacune à un côté du Théâtre.*)

(*A Juſtine.*) Va, le mariage
Eſt un eſclavage
Où l'on n'éprouve que rigueurs.

(*A Agate.*) Dans le mariage,
Une femme ſage
Ne trouve jamais que douceurs.

(*A Juſtine.*) Il n'a que des rigueurs.
(*A Agate.*) Il n'a que des douceurs.
(*A Juſtine.*) Les travaux, les ſoins, la miſere,
Tiens, tout cela me fait frémir.

(*A Agate.*) Un mari qui cherche à nous plaire.
Qui ne vit que pour nous chérir.

(*A Juſtine.*) Toujours de la gêne.
(*A Agate.*) Jamais nulle peine.
(*A Juſtine.*) Un mari jaloux.
(*A Agate.*) Un fidele époux.

(*Elle les raſſemble, & reprend l'Ariette.*)

Mes chers enfans, laiſſez-moi faire, &c.

(*A Agate.*) Blaiſe eſt ton fait ... (*A Juſtine.*) Vous perdez votre tems, petite Fille, de ſonger à Baſtien; on m'a bien averti qu'il en aimait une autre.

(*Ici on apperçoit Baſtien.*)

SCENE V.

(*) JUSTINE, SIMON, BASTIEN, AGATE.

BASTIEN, *qui a entendu les dernieres paroles de Simone, accourt.*

OH ! pour cela non, Dame Simone, je n'ai de ma vie aimé que Juſtine.

JUSTINE, *d'un ton très-malin.*

On vous a mal averti, ma Marreine.

SIMONE.

Taiſez-vous, petite ſotte. (*A part.*) Que vient faire ici cet étourdi ? tâchons de les ſéparer. (*Haut.*) Allons, reſſerrez tout cela, ma Fille, & rentrez vîte. Vous ſçavez bien que Monſieur Blaiſe & le Notaire ne ſont pas faits pour vous attendre. (*A Juſtine.*) Et vous auſſi, marchez devant moi. Oh ! vraiment, vraiment, je ne vous laiſſerai plus cauſer avec les garçons ... (*Elle fait marcher ſes deux Filles devant elle : Juſtine & Baſtien ſe ſaluent des yeux ; Simone revient tout de ſuite, & careſſe Baſtien.*) Adieu, mon ami Baſtien. N'eſt-ce pas une honte, un joli jeune hom-

(*) *Les Acteurs ſont placés ſur le papier, comme ils le doivent être au Théâtre. Les lecteurs ſeront peut-être ſurpris du ſoin avec lequel on a noté, pour ainſi dire, la déclamation & la pantomime de cette Piece ; mais ils ne peuvent ignorer que ces ſortes d'ouvrages, pour peu qu'ils ayent de ſuccès, ſont joués dans toutes les Provinces & dans les Sociétés particulieres, où les Acteurs ne peuvent être aidés des conſeils des Auteurs, & pour qui, ſans cette attention, nombre d'endroits, tels que l'Ariette ci-deſſus, ſeroient abſolument inintelligibles.*

homme comme vous de s'amuſer avec des enfans? Allez, je vous reſerve quelque choſe de bien meilleur. Adieu, mon Petit Baſtien; adieu, mon ami.

(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

BASTIEN *ſeul, & tout étonné des careſſes de Simone.*

QUE veut dire cette folle, avec ſes careſſes? ... Elle emmeme Juſtine. En vain ſon frere me l'avait promiſe en mariage : de la façon dont s'y prend Dame Simone, je ſuis bien tenté de croire qu'elle a ſur moi des vues pour elle-même ... Si Julien pouvoit revenir, ſon retour ferait mon bonheur : il m'accorderait Juſtine, il m'aiderait à obtenir le tendre aveu qu'elle s'obſtine à me refuſer.

ROMANCE.

Nous étions dans cet âge encore
Où chacun ignore
L'amour & l'eſpoir.
Dans ſon cœur on ne ſent éclore
Que le ſeul deſir de ſe voir.

D'un bouquet cueilli pour Juſtine,
Que ma main badine
Dans ſon ſein a mis,
Sur ſa bouche encore enfantine,
Le plus doux baiſer fut le prix.

Aujourd'hui la friponne oublie,
La fleur ſi jolie
Qui fit ſon plaiſir,
Et je n'oublierai de ma vie
Le baiſer que j'oſai cueillir.

SCENE VII.

JULIEN, BASTIEN.

JULIEN, *en habit de voyage.*

A La fin, m'y voici.

BASTIEN, *à part.*

Qu'entends-je ? ... Qui peut conduire ici ce Voyageur ? ... Mais quels traits ! ...

JULIEN, *ſans voir Baſtien.*

Je me ſens renaître ; ma foi, on a raiſon de dire qu'il fait bon reprendre ſon air natal. La chaumiere où je ſuis né me plait cent fois mieux qu'un Palais.

BASTIEN, *à part.*

Si j'en crois mon cœur ...

JULIEN, *regardant Baſtien.*

Que vois-je ? ... mais, oui, vraiment.

BASTIEN.

Approchons-nous ...

JULIEN.

Je ne me trompe point.

BASTIEN, *vivement.*

C'eſt lui.

JULIEN, *vivement.*

C'eſt lui.

TOUS DEUX.

C'eſt lui-même.

JULI-

JULIEN, *l'embrasse.*

Mon cher Bastien!

BASTIEN, *l'embrasse.*

Mon cher Julien! .. quoi! .. c'est toi que je revois, que j'embrasse, toi dont j'attends tont mon bonheur! Comment te portes-tu : ... d'où viens-tu?

JULIEN.

Je me porte bien. Je reviens des Indes, j'avais suivi, par devoir, sur les Côtes de Bretagne, ce jeune Gentilhomme, le fils de la Dame du village; je l'aimais assez. Mais la plûpart des Grands Seigneurs ressemblent aux belles peintures; ça n'est bou à regarder que de loin. J'ai bien vîte cessé d'estimer celui-ci, en commençant à le connaître. Il était trop fier pour écouter mes avis, & j'étais trop franc pour approuver ses sottises. Bref, obligé de le quitter, je me suis fait soldat.

BASTIEN.

Soldat! c'est un rude métier.

JULIEN.

Parbleu, j'étais né pour servir, & j'ai choisi le meilleur maître.

BASTIEN.

Mais n'as-tu pas éprouvé bien des fatigues?

JULIEN.

Oh! je t'en réponds; mais, ma foi, mon ami, cet état rapporte de l'honneur, ne coûte rien au sentiment, &, tout bien compté, l'honnête homme y gagne. A peine avais-je eu le tems d'écrire qu'il me fallut suivre mon Régiment, que l'on embarquait pour les Indes; oh! c'est-là, par exemple, que

nous avons pendant cinq jours essuyé la plus vigoureuse tempête.

BASTIEN, *effrayé.*

Cela doit être bien affreux ?

JULIEN.

Il est vrai, mon ami, que, pour le moment, ça n'est pas agréable ; mais bon ! après la tourmente vient la bonace, & quand on jouit de l'un, on oublie l'autre. Tiens, écoute.

ARIETTE.

Le vaisseau vogue au gré d'un calme heureux.
Bientôt du ciel la fraicheur bienfaisante
Se change en un tems nébuleux.
Le vent croit ... s'élève ... s'augmente ...
On le voit des flots qu'il tourmente
Précipiter les roulemens.
L'éclair brille ..,. la foudre éclate.
En vain les matelots tremblans
Se courbent sur la rame ingrate ;
Des cables, des flots & des vents,
On entend les mugissemens.
L'horrible bruit de la tempête,
Du Nocher le cri douloureux,
Frapent l'écho qui les répéte,
Et les rend encor plus affreux.

Mais la douce aurore
Ramene un beau jour.
Le ciel se colore ;
Le soleil y brille à son tour.
D'un vent frais le naissant murmure,
Du nocher bannit les frayeurs,
Et le calme qui le rassure,
Regne sur l'onde & dans les cœurs.

BASTIEN.

Mais en l'attendant, on pâtit.

JULI-

JULIEN.

Arrivé à notre destination, j'ai successivement été volé, blessé, fait prisonnier. J'en suis revenu, j'ai gagné de l'honneur & quelque peu d'argent. Une partie m'a servi à traiter de mon congé, & tout en riant, je rapporte l'autre; mais laissons cela, nous aurons le tems d'en causer ensemble: dis-moi vîte à ton tour ce qui se passe ici: comment vont les affaires, les plaisirs? comment s'y porte ma chere Agate?

BASTIEN.

Tu ne pouvais arriver plus à propos pour danser à sa nôce.

JULIEN, *étonné.*

Que me dis-tu? ... Agate se marie?

BASTIEN.

Dès ce soir.

JULIEN.

Est-il possible? ... Agate, que j'aime! ... Agate ... qui m'a tant juré de n'aimer que moi! Elle me trahit! Non, je ne te crois pas.

BASTIEN.

Rien n'est plus vrai. C'est le Vigneron Blaise qui l'épouse.

JULIEN, *très vivement, comme un homme qui abonde dans ses idées, & dont les paroles sont entrecoupées.*

Arrête, mon cher Bastien ... Oh! si je m'en croyais ... Elle épouse Blaise? ... lui que j'ai cru mon meilleur ami! .. lui à qui j'ai confié, en partant, tout mon bien.

BASTIEN.

Que veux-tu dire ?

JULIEN.

Oui, vraiment, c'eſt entre ſes mains que j'ai remis cette petite caſſette qui renfermait le ſeul argent comptant que j'ai recueilli de la ſucceſſion de mon Pere : il le devait remettre à ma ſœur, & je vois trop que le fourbe n'en a rien fait ... Il s'enrichit de mes dépouilles ! .. Il m'enleve Agate ! .. elle y conſent ! ...

BASTIEN.

Modére-toi.

JULIEN.

Je ne le puis ... Je vais l'aller trouver, l'accabler de reproches, & quitter ce pays pour jamais.

BASTIEN.

Ecoute.

JULIEN.

Je la vois d'ici pleurer, gémir, me demander un pardon, que j'aurai peut-être encore la faibleſſe de lui accorder ... Oh ! ſi je pouvais plutôt cauſer avec elle ſans en être reconnu, pénétrer ſes vrais ſentimens ... voir un peu juſqu'à quel point elle & ce fripon de Blaiſe portent la malice & l'ingratitude !

BASTIEN.

Cela ſerait excellent ; mais le crois-tu facile ?

JULIEN.

En me déguiſant.

BASTIEN.

Comment ?

JULIEN.

Parbleu ... en ... en Pelerin, par exemple.

BASTI-

BASTIEN, *d'un ton d'intérêt, & réfléchissant.*

Oui-dà ... Mais ... tien : .. Oh ! écoute ... il me vient une bien meilleure idée.

JULIEN.

Dis-la donc vîte.

BASTIEN, *en regardant si on l'écoute.*

Personne ne t'a encore apperçu, que je sçache; & il faut que tu sçaches aussi toi, qu'ils attendent ici depuis quelques jours un Sorcier qui fait grand bruit aux environs. Agate m'a confié qu'elle le voulait consulter ... Si je te faisais passer pour lui ?

JULIEN, *étonné.*

Pour un Sorcier!

BASTIEN.

Sans doute; tu n'auras pas grande peine à deviner ce que tu sçais déja; & pour eux, puisqu'ils veulent bien croire qu'il y a des Sorciers dans le monde, il ne leur sera pas plus difficile de croire aussi que tu es celui qu'ils desirent.

JULIEN, *avec vivacité.*

Oui ... sans doute ... aussi-bien ai-je rencontré quelques-uns de ces fripons-là dans mes voyages : il en est même avec qui je me suis associé pour mieux connaître leurs fourberies.

BASTIEN.

Pourvû que tu puisses imiter un peu leur jargon.

JULIEN, *gaiement.*

Laisse faire ... j'ai apporté avec moi l'habit d'un ancien Dervis Indien : je l'achetai là-bas par curiosité, & il va me servir à merveille; sous ce déguisement, j'étonnerai nos paysans ; j'intimiderai les uns,

je

je gagnerai la confiance des autres, je pourrai ... mais prenons garde que l'on ne m'apperçoive. Ne dis rien de mon retour, & fois difcret, même avec ta fœur.

BASTIEN.

Ne crains rien. Viens chez moi; fais-y porter ton bagage. Tu dois avoir befoin de repos.

JULIEN, *pénétré.*

Ah! mon ami, ne crois pas que j'en prenne.

DUO.

JULIEN.

Agate me trompe, m'outrage,
Rien ne peut calmer mon courroux.
Je veux que l'ingrate partage
Les tourmens de mon cœur jaloux.

BASTIEN.

Modére ton courroux,
Cher ami, fois plus fage.

JULIEN.

Non, non; je veux qu'elle partage
Les tourmens de mon cœur jaloux.

BASTIEN.

Mais fi le fien n'eft point volage,
S'il te prépare un fort plus doux.

JULIEN.

Je crois, dans ma douleur extrême,
La voir auprès de fon époux,
Lui répéter, c'eft toi que j'aime;
Lui donner les noms les plns doux.
Elle me trompe, elle m'outrage,
Rien ne peut calmer mon courroux.

ENSEM-

ENSEMBLE.

JULIEN.	BASTIEN.
Suis-moi. Si ma sœur t'est chere,	Je te suis. Ta sœur m'est chere.
Comme ami, comme beau-frere,	
A ton tour, tu dois partager.	A mon tour je dois partager
Mes chagrins, ma juste colere,	Tes chagrins, ta juste colere,
Et m'aider à me venger.	Et taider à te venger.

(*Ils sortent en s'embrassant.*)

Fin du premier Acte.

AC-

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BASTIEN, JULIEN.

(*Julien travesti en Dervis Indien, mais sans charge, avec une robbe qui cache son premier habit, un bonnet auquel tient une barbe. Il porte à la main une baguette.*)

BASTIEN.

COURAGE, mon ami; j'ai déja répandu le bruit de ton arrivée, & nos paysans ne tarderont pas à te venir consulter.

JULIEN.

J'ai, tout en m'habillant, concerté quelques projets; mais j'ai bien peur qu'ils ne me reconnoissent.

BASTIEN.

Déguisé comme tu l'es, & depuis le tems qu'ils ne t'ont vû, je te jure que tu n'as rien à craindre.

JULIEN.

Que je vais avoir de plaisir à me venger de Blaise!

BASTIEN.

Tu sçais combien il est crédule, simple, timide! ...

JULIEN.

N'importe: il me trahit, & je puis tout soupçonner: puisqu'il a bien l'indignité de me ravir ma mai-

maitresse, je le crois aussi capable de me nier mon dépôt ; mais j'y sçaurai mettre ordre.

BASTIEN.

Calme ta colere, & n'oublie point l'unique prix que j'ai mis à mes soins ; aide-moi, mon cher Julien, à lire dans le cœur de Justine : songe que tu me l'as promise, que je l'adore, que Simone me la refuse.

JULIEN.

Sois tranquille.

BASTIEN.

Je l'ai avertie, & ... tiens ... justement c'est elle qui s'approche. (*On apperçoit Justine.*) Regarde, elle n'a grandi que pour embellir.

JULIEN.

Paix, laisse moi faire, cache-toi derriere ces arbres, & ne reparais qu'à propos.

(*Bastien se cache derriere un arbre.*)

SCENE II.

JUSTINE, JULIEN, BASTIEN *caché.*

JUSTINE, *à part.*

BASTIEN m'a dit que le Sorcier était arrivé ; j'ai tant d'envie de le consulter que je suis accourne bien vîte.

JULIEN, *à part.*

Il n'a vraiment pas tort ; ... elle est drôlette. (*Haut.*) Bon jour, ma belle Enfant.

JUSTI-

JUSTINE, *apperçoit le Sorcier, & a peur.*

Ah! Ciel!... qui vois-je?... Monſieur, ne m'approchez pas.

JULIEN, *riant.*

Comment! je vous fais peur?

JUSTINE, *en ſe reculant.*

Non; mais je tremble... que ma Marreine.

JULIEN.

Et la, raſſurez-vous, je ne ſuis ici que pour vous rendre ſervice.

JUSTINE, *reculant toujours.*

Oh! je n'en ai pas beſoin.

JULIEN.

Vous me trompez; je lis dans vos petits yeux que vous êtes curieuſe.

JUSTINE.

Vraiment, oui... C'eſt donc vous qui êtes un Sorcier?

JULIEN.

Juſtement. Allons, donnez-moi la main. Voyons, que voulez-vous ſçavoir?

JUSTINE.

Oh! dame, tenez, ce ſont des choſes bien difficiles.

JULIEN.

N'importe; expliquez-vous, je me ſuis toujours intéreſſé au ſort des jeunes filles.

JUSTINE.

Dites-moi d'abord s'il eſt bien vrai que mon frere Julien ne reviendra plus.

JULI-

JULIEN.

Gardez-vous de le croire, il reviendra, & bien plutôt que l'on ne pense.

JUSTINE *saute.*

Ah ! que je suis contente !

JULIEN.

Vous l'aimez donc beaucoup ?

JUSTINE.

Comment ne l'aimerais-je pas ? Il ne m'a jamais fait que du bien & des carresses. Dès qu'il sera revenu, je quitterai cette méchante Simone qui gronde toujours ... & puis ... peut-être bien mon frere ...

JULIEN.

Achevez.

JUSTINE, *en jouant avec son tablier.*

Me mariera-t-il.

JULIEN.

Vous voudriez l'être, & avec qui ?

JUSTINE.

Voilà ce qui m'embarrasse. Ils me disent tous ici que je suis amoureuse de Bastien. Je n'en sçais rien. Seriez-vous assez habile pour m'apprendre ce qui en est ?

JULIEN.

Rien n'est plus aisé.

JUSTINE.

C'est un garçon qui m'a fait bien de la peine ... & bien du plaisir.

CHANSON.

Sur les gazons,
Loin des garçons,

Quand les fillettes du village
Parlaient d'amour, de mariage,
J'écoutais ſans comprendre rien.
Dès que j'ai vû Baſtien,
J'ai pris plaiſir à leur langage.
Je ne ſçais ſi c'eſt mal ou bien ;
Mais je n'ai pas le courage
D'en vouloir à Baſtien.

Quand d'un bouquet,
Frais & bien fait,
Quelque garçon m'offre l'hommage,
Je le prends ſans en faire uſage ;
Mais une ſimple fleur, un rien
Qui me vient de Baſtien,
Me plaît mille fois davantage.
Je ne ſçais, &c.

Pour bien danſer,
Sans me laſſer,
On me connait dans le village.
Mais quand c'eſt Baſtien qui m'engage,
Je perds la force, le maintien ;
(Baſtien ſort de derriere l'arbre, & écoute.)
Je ſuis laſſe d'un rien,
Puis le feu me monte au viſage.
Je ne ſçais &c.

BASTIEN *accourt, & lui prend la main.*

Non ; ne m'en voulez jamais, ma chere Juſtine. J'obtiens enfin l'aveu que j'attendais.

JUSTINE, *naïvement.*

Comment ! vous étiez là ?

BASTIEN.

Oui ; j'ai tout entendu. En êtes-vous fâchée ?

JUSTINE.

(*Avec ingénuité.*) Non, puiſque ça vous fait plaiſir...

(*Fine-*

(Finement, en faisant une petite menace à Julien.) Mais vous êtes un méchant, Monsieur le Sorcier.

JULIEN, *en souriant.*

Ah ! vous ne m'en voudrez pas long-tems; allez, le meilleur secret de mon art, c'est d'accorder les amoureux avec leurs maîtresses ... Ah ! ça, la paix, en attendant que Julien vous vienne unir.

JUSTINE.

Qu'il se dépêche donc.

BASTIEN.

Chut, j'entends nos gens qui arrivent ... (*A Julien à part.*) Je t'ai instruit.

JULIEN.

(*A Bastien.*) Ne crains rien ... (*Il apperçoit les paysans.*) Que vois-je ! Agate ... Blaise ... Ah ! leur vue me rend ma colere.

BASTIEN, *à Julien.*

Contiens-toi.

JULIEN, *se contraignant.*

Oui ... je le dois ... Mais qu'il m'en coûte !

SCENE III.

AGATE, SIMONE, JULIEN, BASTIEN, JUSTINE, BLAISE, TROUPE DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

CHOEUR.

Je venons en diligence,
J'accourons tous vous prier,

Comme Sorcier,
De nous bailler audience.

JULIEN, *d'un air imposant.*

Parlez, parlez ;
Vos desirs seront comblés,
J'en atteste ma puissance.

BLAISE, *en tournant son chapeau.*

Si j'osons nous présenter ...

AGATE, *d'un air timide.*

Daignez d'abord m'écouter.

SIMONE.

Patience, patience ;
C'est moi ...

BLAISE.

C'est moi ...

AGATE.

C'est moi ...

TOUS.

C'est moi qu'il faut contenter.

JULIEN, *à Bastien.*

Agate, Agate est charmante ;
Elle m'enchante.

BASTIEN, *à Julien.*

Tu vas te trahir.

JULIEN, *à Bastien*

Je sçais me contenir.

CHOEUR, *qui reprend.*

Je venons en diligence, &c.

SIMONE.

Il est bon de vous instruire ...

BLAISE.

D'abord je venons vous dire ...

ENSEM-

ENSEMBLE.

JULIEN.	CHOEUR.
Parlez, parlez ;	
J'en atteste ma puissance,	Pour apprendre notre chance,
Vos desirs seront comblés.	Je nous sommes assemblés.

BLAISE.

Je venons donc vous instruire ...

JULIEN, *d'un air capable.*

M'instruire ! ... Voilà du nouveau, par exemple, vous venez m'instruire.

BLAISE.

Et vraiment oui.

JULIEN.

Et de quoi, s'il vous plaît? Qu'il s'est fait hier un vol dans le village ; qu'il s'y prépare une noce aujourd'hui ; que l'on reverra bien-tôt quelqu'un que l'on n'attend guères ; que Maître Blaise épouse peut-être malgré elle une fille ...

SIMONE *l'interrompt.*

Doucement, doucement ; je ne vous demandons pas les secrets des familles.

JULIEN.

Et vous-même, qui parlez, venez-vous m'apprendre que vous vous nommez Dame Simone, veuve depuis trois ans, mere de la petite Agate, & amoureuse, malgré votre âge, du jeune ...

SIMONE, *vivement.*

V'là qui est fini, Monsieur le Sorcier, v'là qui est fini ; je ne doutons plus de votre science.

JULIEN.

Je le crois ; mais vous n'y êtes pas. Je vous ferai voir bien pis dans la ſuite. Je vous apprendrai de quoi je ſuis capable.

ARIETTE.

Dans la magie,
A mon pouvoir rien n'eſt égal :
Rien ne réſiſte à mon génie.
Je ne fais qu'un ſignal :
Et l'Empire infernal
Devant moi s'humilie.

Voulez-vous voir voler des Diables,
Des Huiſſiers, des Greffiers,
Des Procureurs, des Créanciers,
Et tous ces monſtres effroyables
Qui de l'Enfer ſont cazaniers ? ...
A ma voix ſoumis & traitables,
Ils obéiront les premiers.
Dans la magie, &c.

Je fais auſſi choſes gentilles
Dans un magique miroir ;
Aux maris j'y fais voir
Tous les ſecrets de leurs familles.
J'apprends l'art aux amans
D'attraper les mamans ;
Je ſçais les fredaines des filles.
Dans la magie, &c.

SIMONE.

Eh ! je ne vous demandons pas des choſes ſi difficiles & ſi ſecretes : tant ſeulement, comme vous ſçavez le paſſé & l'avenir ...

JULIEN.

Oui, je ſçais auſſi bien l'un que l'autre.

SIMO-

SIMONE.

Je venons vous consulter, & il faut que vous m'écoutiez la premiere, parce que je suis l'ainée & la plus considérable. Partant, retirez-vous à la maison, vous autres; je voulons queuque chose de particulier.

JULIEN.

Vous avez raison. (*A part.*) Tout réussit. (*Haut.*) Allez, mes enfans, je ne suis pas ici pour un jour: nous aurons le tems de nous revoir.

SIMONE, *à Blaise*

Ne manquez pas de rassembler notre monde, & que tout soit prêt quand je retournerons.

BLAISE, *à Simone.*

ça vaut fait. (*A part.*) Oh! je reviandrons; j'ons itou la fantaisie de causer avec le Sorcier.

(*Ils sortent tous.*)

SIMONE, *à part.*

La peste! il faut tâcher de mettre ce gaillard-là dans nos intérêts. (*Haut.*) Accoutez ici, Justine.

JUSTINE, *revient.*

Que vous plait-il, ma Marreine?

SIMONE.

V'là Monsieur qui est fatigué, allez-vous-en dans le petit buffet, là, à main gauche, en entrant, vous trouverez une bonne bouteille d'un certain vin que je sçais bien; il faut l'apporter avec deux gobelets, & ne vous trompez pas, entendez-vous? (*A Julien.*) Vous ne serez pas fâché de boire un coup; pas vrai?

JULIEN.

Mais, non, ça ne gâtera rien. (*A part.*) Je vais un peu m'éclaircir.

SCENE IV.

SIMONE, JULIEN, *ensuite* JUSTINE.

SIMONE.

ASSEYONS-NOUS sous ce berceau, je causerons plus à notre aise.

JULIEN.

Comme il vous plaira. (*Ils s'asseoient.*)

SIMONE, *d'un ton confiant.*

Ah! çà, Monsieur le Sorcier, je voyons ben qu'il faut vous parler vrai.

JULIEN.

Oui, ça s'ra le plus court.

SIMONE.

Vous êtes un habile homme, nous avons tretous en vous de la confiance, & si vous vouliais, il ne tiandraît qu'à vous de nous rendre sarvice.

JULIEN.

Moi, je ne demande pas mieux. De quoi s'agit-il?

JUSTINE, *revient avec une bouteille.*

Est-ce cela, ma Marreine?

SIMONE.

Allons, v'là qu'est bon; mettez-ça là, & allez-vous-en.

JUSTI-

JULIEN, *à part, en s'en allant.*

Qu'elle eſt méchante !

SIMONE *verſe à boire.*

Buvons un coup ... Oh! qu'on eſt à plaindre, mon cher Monſieur, d'avoir une famille! .. & là, rempliſſez votre verre, ça ne vous fera pas de mal, il eſt naturel. V'là notre fille Agate, je l'aimons bien ; c'eſt tout ſimple, elle eſt notre enfant ; mais ſi vous ſçaviez queux tintoin ça me donne ; je li baillons pour mari un homme d'or, un homme tout franc, tout rond, le Compere Blaiſe.

JULIEN, *d'un ton d'intérêt.*

Et Agate conſent à l'épouſer ?

SIMONE.

Tredame ! faut ben qu'alle y conſente.

JULIEN, *à part.*

O l'Ingrate !

SIMONE.

Elle a fait queuques difficultés; mais je l'ons ſans peine détarminée à l'obéiſſance.

JULIEN, *à part.*

J'enrage !

SIMONE.

Blaiſe eſt un garçon ſage, riche : il ne me demande rien : c'eſt le plus intéreſſant.

JULIEN, *d'un air contraint.*

Sans doute ... mais Agate n'avait-elle pas été promiſe à un autre ?

SIMONE.

Oui, c'eſt vrai, à un certain Julien, un mauvais

ſujet qui l'a planté là ; il eſt parti, peut-être ben mort ; je n'en ſçavons rien ; je le ſouhaitons ſeulement ... A votre ſanté ... Vous ne bûvez pas.

JULIEN.

Si fait, ſi fait.

SIMONE.

En tout cas, qu'il ſoit mort ou non, il ne reviendra plus. Tenez, ne me parlez pas de ces coureurs de pays, ça ne devient jamais rien de bon.

JULIEN.

Doucement, mon art m'apprend que Julien va revenir.

SIMONE.

Vous avez là un art qui ne ſçait que des choſes triſtes.

JULIEN.

Oh ! il en ſçait auſſi d'aſſez drôles. Tenez, par exemple, il m'apprend que le jeune Baſtien vous tient terriblement au cœur.

SIMONE.

Paix donc, Monſieur le Sorcier, paix donc, n'faut pas dire ça, je n'en ſuis pas amoureuſe ; je conviens que c'eſt un garçon que je voyons de bon œil, & qui me revient aſſez ; mais pourquoi ? c'eſt qu'il eſt jeune, bien tourné, bien poli, & puis c'eſt tout. Si j'ons envie de l'épouſer, c'eſt ſeulement pour l'empêcher d'écouter la petite Juſtine, la ſœur de ce Julien, qui ne vaut pas mieux que lui.

JULIEN, *à part.*

Si je n'étais prudent !

SIMO-

SIMONE.

Et puis, une jeune veuve ne peut pas tout faire, drès que queuqu'un l'aide, ça fait parler. Les bavards, les médisans sont si communs, qu'il faut prendre son parti, malgré qu'on en ait.

D U O.

SIMONE.

Mais buvons donc ensemble,
Trinquons gaiement,
Le plaisir suivra le moment
Qui nous rassemble.
Buvons ensemble,
Trinquons gaiement.

JULIEN.

Oh ! sûrement,
Le plaisir suivra le moment
Qui nous rassemble.

SIMONE.

Buvons ensemble,
Trinquons gaiement.

Je le crois bien.
(*A part.*
Ah ! que je grille !

Je le crois bien.
Il est très-bon.

Vous avez raison.
(*A part.*)
J'enrage !

Entre nous, ce Julien
Qui courtisait ma fille,
N'est qu'un vaurien.

Si je prends Bastien,
C'est qu'il est bon drille.

Mais buvez donc,
Point de façon,
Le vin est bon.

Agate, en fille sage,
A suivi ma leçon.
Blaise est joli garçon.
Ils feront bon ménage.

Mais buvez donc.

Buvons, buvons,
Point de façons.

JULI-

JULIEN.

Vous avez fort bien arrangé tout cela : mais mon Art. . . .

SIMONE.

Eh ! laiſſez-là votre art ; tenez, me voulez-vous rendre ſarvice ? v'là un petit magot que je vous baille. (*Elle lui remet une petite bourſe.*)

JULIEN *prend la bourſe.*

Ce n'eſt pas l'intérêt. (*A part.*) La peſte ! qu'il eſt nourri ! faut toujours prendre, (*Haut.*) Tout franc, vous me gaguez le cœur. (*Ils ſe levent.*) ça, voyons, que voulez-vous ?

SIMONE.

Ils allont ſûrement venir vous conſulter : il faut d'abord dire à ma Fille que v'là qui eſt fini : Julien ne reviendra plus.

JULIEN.

Oh ! laiſſez faire, je lui ménage une bonne ſurpriſe.

SIMONE.

Il faut itou perſuader à Blaiſe qu'il ne peut mieux faire que de ſe marier.

JULIEN.

Ce ſerait bien auſſi mon deſſein de lui donner une femme.

SIMONE.

Pour quant à ce qui eſt de Baſtien, je me charge de cette affaire ... Mais, chut, j'apperçois quelqu'un ; c'eſt ma Fille : ſuivez-moi, j'allons vous expliquer ça plus au long.

JULI-

JULIEN *apperçoit Agate.*

(*D'un ton ému.*) (*Haut.*)

(*A part.*) Agate ... Je vous ſuis. (*A part.*) Tâchons de nous délivrer bien vîte de cette bavarde.

(*Ils ſortent d'un côté, Agate entre de l'autre.*)

SCENE V.

AGATE, *ſeule.*

MA mere n'eſt point ici ... Tant mieux; je pourrai du moins m'y plaindre. Suis-je aſſez malheureuſe ? Je n'ai plus d'eſpérance. Ce vilain Blaiſe, que je ne puis ſouffrir, eſt enfermé avec le Notaire. Dès que ma mere ſera de retour, ils vont achever mon contrat de mariage ... Encore ſi je pouvais, comme Juſtine, rencontrer le Sorcier, le conſulter ſur Julien : mais bon ! Julien ne penſe plus à moi ; voilà qui eſt fini, il faudra que je ſois à Blaiſe. Eſt-il poſſible que Julien m'abandonne ?

ARIETTE.

Revien, revien,
Ma voix t'appelle :
Vien t'oppoſer à ce lien.
Ton Agate eſt toujours fidelle,
Ecoute ſa voix qui t'appelle.
Revien, revien
Mon cher Julien.

Chacun ici me déſeſpere:
Tour à tour Blaiſe & le Notaire
De ma mere irritent l'humeur.

Dois

Dois-je, hélas ! par ma ſignature,
Moi même approuver mon malheur ?
Julien, pour te donner mon cœur,
Il n'a pas fallu d'écriture.

Revien, revien, &c.

SCENE VI.

JULIEN, AGATE.

JULIEN, *à part.*

ELLE eſt ſeule.

AGATE.

Ah ! vous voilà, Monſieur ?

JULIEN, *ému.*

Oui : .. c'eſt moi. (*A part.*) Que je me ſens ému ! que j'ai de peine à me contraindre !

AGATE.

Attendez, que je regarde ſi perſonne ne nous écoute ; ce que j'ai à vous dire eſt ſi important !

(*Elle va regarder ſi perſonne ne s'approche.*)

JULIEN, *pendant qu'Agate regarde au fond du Théâtre, dit à part.*

Je la retrouve encore plus aimable. (*Haut.*) Un garçon du village, qui ſe nomme Baſtien, m'a déja prévenu que vous aviez à me conſulter. Approchez-vous.

AGA-

AGATE, *à part.*

Je ne ſçais d'où vient le cœur me palpite: je veux parler, & je me ſens ſi troublée ! ...

JULIEN.

(*A part.*) Prenons courage. (*Haut.*) Vous vous nommez Agate, fille de la Dame Simone.

AGATE, *émue.*

Cela eſt vrai.

JULIEN, *touché.*

Agate ? ...

AGATE.

Eh bien ?

JULIEN.

Regardez-moi.

AGATE, *tremblante.*

Comment ?

JULIEN, *montrant ſon front, & d'un ton très-ferme.*

Regardez-moi là, vous dis-je.

DUO.

JULIEN.

Que vois-je ? quelle perfidie !
Oſez-vous n'en pas rougir ?

AGATE.

Vous me faites frémir.

JULIEN.

(*A part.*) Qu'elle eſt jolie !
J'ai peine à contenir
Et ma colere & mon plaiſir.
(*Haut.*) Quelle perfidie !
Oſez-vous n'en pas rougir.

AGA-

AGATE.

Ecoutez-moi, je vous prie.

JULIEN.

C'eſt demain qu'on vous marie :
Pouvez-vous y conſentir ?

AGATE.

Non, j'aimerais mieux mourir.

JULIEN.

Agate, Agate !
Perfide, ingrate !
Vous vouz troublez,
Tremblez, tremblez.

AGATE.

Non, non, Agate
N'eſt point ingrate.
Vous me troublez,
Vous m'accablez.

JULIEN.

Quoi ! Julien toujours fidelle,
En vain vous rappelle
Des ſermens faits tant de fois !
C'eſt lui qui vous les rappelle :
Vous n'entendez pas ſa voix !

(*Julien continue avec chaleur.*)

C'eſt Blaiſe que vous aimez ... que vous prenez pour époux ... Blaiſe l'intime ami de Julien trahit ſa confiance, il lui enleve ce qu'il aimait le plus au monde, & vous y conſentez ! Mais ne l'eſpérez, ni l'un ni l'autre ; non, je vous prédis mille traverſes, & quand Julien devrait revenir lui-même ...

AGATE, *vivement.*

Que dites-vous ? ... Julien ... je le reverrais ? ... Ah ! vous m'annoncez mon bonheur.

JULIEN, *étonné.*

Comment ?

AGATE.

Si vous ſçavez tout, pouvez-vous ignorer que je déteſte Blaiſe, que c'eſt ma mere qui depuis ſix mois me tourmente pour ce mariage.

JULI-

JULIEN, *à part.*

Qu'entends-je ?

AGATE.

Et tout cela ſous prétexte qu'en m'épouſant, il conſent à terminer un grand Procès que j'aimerais cent fois mieux perdre.

JULIEN, *à part.*

Je renais.

AGATE.

J'ai reſiſté juſqu'à ce moment. C'eſt en vain que l'on me répéte que Julien ne reviendra plus.

AIR.

Julien ſans ceſſe
Eut ma tendreſſe.
Pendant le jour, mes yeux
Ne cherchent que les lieux
Où, réunis tous deux,
Il me diſait, d'un ton ſi tendre :
Chere Agate, uniſſons nos vœux ;
Je crois encor, je crois l'entendre.

L'abſence ſur moi ne peut rien ;
Quand je pleure ou quand je ſoupire,
Il ſuffit de nommer Julien,
On me voit auſſi-tôt ſourire.

Julien ſans ceſſe, &c.

JULIEN.

Que dites-vous, Agate? .., Ah! gardez-vous de ſoupçonner Julien d'infidélité. Il vous aime; il va revenir.

AGATE, *très-vivement.*

Ah ! Ciel ! Monſieur, je ſuis votre ſervante.

(Elle veut ſortir, Julien l'arrête.)

JULIEN.

Où courez-vous?

AGATE, *d'un ton vif & gai.*

Rassembler sa sœur, ma mere, ses amis, tout le village; leur annoncer cette nouvelle charmante.

JULIEN.

Arrêtez.

AGATE *revient d'un air tendre & embarrassé.*

Mais aussi, ne me trompez-vous pas? ... Cela serait trop méchant ... Tenez, voilà tout l'argent que je possede ... si Julien ne m'aime plus, dites-le moi plutôt.

(Elle lui présente quelques pieces.)

JULIEN *lui repousse la main, qu'elle remet dans sa poche.*

Conservez votre argent ... ne craignez rien, vous dis-je. *(Il lui prend la main avec émotion.)* Julien ne vous a jamais tant aimée ... Vous le reverrez dès ce soir.

SCENE VII.

AGATE, BLAISE, JULIEN.

BLAISE *arrive, & sépare Julien d'avec Agate, dont il tenoit la main.*

EH! bellement, Monsieur le Sorcier: parlez d'un peu moins près à notre Ménagere.

JULIEN *surpris.*

(*A part.*) Maudit soit l'importun. (*Haut, d'un air emba-*

embarrassé.) C'est que sur cette belle main je considerais certain signe.

BLAISE.

Eh! bien, une autre fois vous aurez tout le tems de le considerer en notre présence. Et vous, Mademoiselle, près qui de d'puis ce matin je ne faisons autre métier que de courir; allez vîte rejoindre votre mere, qui vous attend.

JULIEN, *se composant.*

Monsieur Blaise a raison; rentrez, puisqu'on vous appelle. (*Agate s'éloigne,*) Ne dites mot. (*Julien la suit, laisse Blaise seul sur le devant du Théâtre, & dit à part à Agate:*) Soyez tranquille; & revenez au plus vîte. (*Agate sort.*)

BLAISE, *à part, pendant que Julien conduit des yeux Agate.*

Je sommes seuls. Dame Simone viant de me dire que ce Sorcier était un homme en qui je pouvions avoir toute confiance, si je le tâtions un tantinet à l'occasion de notre mariage.

JULIEN, *à part, de l'autre côté du Théâtre.*

Mon Rival se vient livrer de lui-même. Ne risquons pas son désaveu; je suis sûr du cœur d'Agate. Tâchons en ce moment d'intimider Blaise, & de lui reprendre ma cassette. (*Haut; il s'approche de Blaise & lui frappe sur l'épaule.*) Eh bien, quoi? qu'est-ce, notre ami? Vous paroissez tout triste.

BLAISE.

C'est que je sis fâché.

JULIEN, *riant.*

Comment! un jour de noce, la veille d'un mariage!

BLAISE.

Vraiment ... oui; c'eſt juſtement ça qui fait que j'avons peur.

JULIEN, *riant.*

Vous avez peur? Et de quoi donc?

BLAISE.

Les femmes ſont ſi changeantes! ... Agate pourrait bian itou l'être, & ça fait que je craignons.

JULIEN.

Ah! j'entends ... vous êtes jaloux.

BLAISE.

ça s'peut ben, jaloux, comme vous voudrais: je n'en ſçavons rien; mais, tenez:

ARIETTE.

Quand j'voyons près d'ma petite
Batifſoler queuque amant,
Tout d'un coup mon ſang s'agite,
Il roule, il ſe précipite,
Et je pards le mouvement.
ça m'prend comme une migraine,
ça me tiant entre les yeux ..
Du milieu de ma potreine,
Je ſentons monter des feux.
Ils me brulont le viſage,
Et dans mon cœur auſſitôt,
J'entends tôt, tôt, tôt, tôt, tôt.
Je me déſole, j'enrage,
Et je n'oſe dire un mot.

JULIEN.

Comment, diable, c'eſt de la jalouſie & de la plus terrible; je vous plains.

BLAI-

BLAISE.

C'eſt plus fort que moi, & quand je venons à penſer qu'après le mariage, il pourrait y avoir de certaines ſuites ... ça me baille des ſerremens de cœur.

JULIEN, *en le conſiderant & en riant.*

Mais écoutez; je connais des maris qui ne devraient jamais avoir de ſoupçons ſur cet article.

BLAISE.

Eh! bien, j'en avons nous; c'eſt notre guignon. Et comme vous ſçavez l'avenir, je venons vous prier, en payant, de nous dire un peu ...

JULIEN.

Si votre femme vous ſera fidelle?

BLAISE.

Juſtement.

JULIEN, *d'un ton ferme.*

Mais entre-nous ſoit dit, Maître Blaiſe, méritez-vous bien qu'on vous le ſoit, & vous-même ...

BLAISE.

Qu'eſt-ce à dire?

JULIEN, *à demi-voix.*

Oui, l'êtes-vous au fond du cœur à de certains engagemens?

BLAISE, *étonné.*

(*A part.*) Ne diſons mot. (*Haut.*) Je n'ons jamais manqué à parſonne, Monſieur le Sorcier; je ſommes connus, je n'avons rien à craindre.

JULIEN.

(*A part*) Ah! le fourbe! (*Haut.*) C'eſt ce que

mes conjurations me vont bientôt apprendre. Vous allez entendre votre deſtinée.

BLAISE.

Eh! bian, conjurations, ſoit: qu'à ça ne tienne, vous n'avais qu'à conjurer.

JULIEN, *d'un ton très-ferme.*

Vous le voulez? ...

BLAISE.

Oui, j'allons faire un tour à la maiſon, je reviandrons quand tout s'ra fait.

(*Il veut s'en aller.*)

JULIEN *le retient.*

Doucement, cela ne s'arrange pas ainſi; j'ai beſoin de votre préſence.

BLAISE, *voulant s'en aller.*

Oh! il faudra que vous vous en paſſiez. Je ne ſommes pas de loiſir, j'ons affaire ailleurs.

JULIEN.

(*A part*) Courage: il s'intimide. (*Haut.*) J'en ſuis fâché; (*D'un ton malin:*) Mais vous reſterez. Dans l'inſtant vous en ſerez quitte. Il ne s'agit que d'avoir tous les deux une petite converſation avec le Diable.

BLAISE, *intimidé.*

Avec le Diable! ... Oh! voilà qui eſt fini, Monſieur, je ne ſuis plus curieux.

JULIEN, *malignement.*

Tant pis; car il n'eſt plus tems de reculer: (*Ferme.*) Vous l'avez voulu.

BLAI-

BLAISE, *tremblant.*

(*A part.*) Que devenir? ... Quoi! ſérieuſement... ce ſera le Diable, Monſieur? ..,

JULIEN.

Très-ſérieuſement. Sçavez-vous que c'eſt un grand avantage que je vous procure: vous aurez l'honneur de le voir, de lui parler.

BLAISE, *vivement.*

Oh! que non; je me boucherai plutôt les yeux avec mes deux poings.

JULIEN.

Ce ſera le plus ſage ... Allons, (*Il le prend par la main,*) donnez-moi la main ... (*Il le conduit au milieu du Théâtre.*) Bon... Placez-vous au milieu de ce cercle.

(*Il décrit avec ſa baguette un cercle ſur le Théâtre, & place Blaiſe au milieu.*)

BLAISE, *à part, en ſe plaçant dans le cercle.*

Pauvre Blaiſe!

JULIEN.

Sur-tout, gardez-vous bien d'en ſortir.

BLAISE, *naïvement.*

Oh! je vous le promets.

JULIEN, *à part, en riant.*

Il tremble.

BLAISE.

Maudite curioſité!

JULIEN, *d'un ton ferme.*

Silence ... je vais commencer.

RECITATIF.

Noirs habitans de la nuit éternelle,
Farfadets, Lutins & Démons,

Qui veillez ſur les Eſpions,
Les nouvelliſtes, les fripons,
Reconnoiſſez ma voix qui vous appelle.
Protégez un futur époux,
Qu'un eſprit diabolique anime;
Il eſt ſonpçonneux & jaloux :
De l'avenir découvrons-lul l'abîme.

AIR.

Quel tranſport me ſaiſit ſoudain !

BLAISE.

Tout mon corps tremble.
(Ici Blaiſe met ſes mains devant ſes yeux.)
L'enfer s'aſſemble.

La terre tremble,
L'enfer s'aſſemble,
Et j'entends un bruit ſouterrein.

(Julien imite un chœur de Démons.)

Nous quittons les retraites ſombres,
Nous accourons du ſein des ombres.
(Il reprend ſa voix.)
Vous paraiſſez ...

BLAISE *tremblant, & ſe bouchant les yeux.*

Ma frayeur eſt extrême ..

JULIEN, *d'un ton ferme.*

Paix.

BLAISE.

Ma peur eſt extrême.

JULIEN.

C'eſt le grand Diable lui-même;
Ecoutez, Blaiſe, & frémiſſez.
(Il imite la voix du Diable.

RECITATIF.

Si tu veux d'une épouſe tendre,
Fixer ſeul l'amoureux deſir,
O Blaiſe, pour y parvenir,
A Julien commence par rendre,
La caſſette & l'argent que tu lui veux ravir.
Tu dois m'entendre.

BLAI-

BLAISE.

AIR.

(*A part.*) Le Diable vient de me trahir.
(*Haut.*) De tout mon cœur, dans l'inſtant même.

JULIEN, *avec ſa voix naturelle.*

Reſpectez ſon ordre ſuprême.

BLAISE.

Dans le moment.

JULIEN. Il y conſent.

BLAISE. Ah! quel tourment!

JULIEN, *s'eſſuie le viſage comme s'il avoit eu bien de la peine.*

Voilà qui eſt fini; vous n'avez plus rien à craindre.

BLAISE, *ouvre les yeux.*

Ouf, ah! que j'ai ſouffert! Le Diable eſt donc parti?

JULIEN.

Oui, comme il eſt venu. Ah! ça, vous avez entendu ſes volontés?

BLAISE.

Que trop.

JULIEN.

Vous voyez à quel prix il a mis votre bonheur: que Diable auſſi! vous ne nous diſiez mot de cette caſſette.

BLAISE, *en confidence.*

La peſte! c'était un ſecret. Julien me la laiſſit en partant. Perſonne n'en ſçavait rien, & comme ils diſiont qu'il ne reviendrait plus...

JULIEN.

J'entends, vous regardiez ça comme un héritage. (*A part.*) Oh! le fripon! (*Haut.*) Il faut me la rapporter.

BLAISE.

Mais je l'ai bien entendu ; c'eſt à Julien que je la dois remettre.

JULIEN.

Auſſi, eſt-ce à lui que vous la donnerez. Voulez-vous l'aller trouver, ou que je l'appelle ici ?

BLAISE, *incertain.*

Mais ...

JULIEN.

Vous n'avez qu'à dire : moi, cela m'eſt égal; j'ai cinq ou ſix cents Diables à mes ordres.

BLAISE, *vivement.*

Eh ! non, j'aime mieux qu'il vienne.

JULIEN.

Allez donc la chercher bien vite, & revenez ici.

BLAISE.

J'y vais dans le moment. *(Il va & revient.)* Au moins, Monſieur le Sorcier, bouche cloſe.

JULIEN, *en riant.*

Ne craignez rien ; je ſuis trop de vos amis.

SCENE VIII.

BASTIEN, JULIEN (*).

BASTIEN, *accourt.*

AH ! mon cher Julien, tout eſt déſeſperé.

JULI-

(*) Cette Scene eſt très-vive, & les deux Acteurs doivent, pour ainſi dire, parler enſemble. Baſtien eſt triſte, & Julien fort gai.

JULIEN.

Je ſuis au comble de la joie.

BASTIEN.

On veut abſolument contraindre Agate.

JULIEN.

Agate m'eſt toujours fidelle.

BASTIEN.

Simone & Blaiſe ſont réunis.

JULIEN.

Simone & Blaiſe ſont plus attrapés qu'ils ne penſent.

BASTIEN.

Mais écoute...

JULIEN.

Mais, tais-toi...

SCENE IX.

BASTIEN, JULIEN, JUSTINE.

JUSTINE, *accourt.*

AH! Monſieur le Sorcier, voici bien autre choſe!

BASTIEN, *inquiet.*

Comment?

JUSTINE.

Je ſuis perdue, ſi mon frere ne revient pas bien vîte.

BASTIEN.

Qu'eſt-ce?

JULI-

JULIEN.

Parlez.

JUSTINE, *vivement.*

Simone veut marier Agate: elle veut auſſi me marier avec un homme que je n'ai jamais vu! & tout cela pour ſe conſerver Baſtien.

BASTIEN.

Eſt-il poſſible? .. (*A Julien à part.*) Ah! mon cher ami.

JULIEN, *avec confiance.*

Soyez tranquilles l'un & l'autre.

JUSTINE.

Vous m'avez tant promis que Julien reviendrait!

SCENE X.

BASTIEN, AGATE, JULIEN. JUSTINE.

AGATE, *accourt, & ſe place entre Baſtien & Julien.*

J'ECHAPPE à ma mere, j'accours à vous. Je ſuis déſolée: mon contrat eſt prêt, on ne m'écoute plus, on veut que je ſigne. Je ne ſçais quel parti prendre; vous m'avez dit que je reverrais Julien.

JUSTINE.

Vous me l'avez juré.

JULIEN, *ému.*

Eh! bien ... oui ... vous l'allez revoir.

AGA-

AGATE ET JUSTINE, *avec transport.*

Ah ! Ciel !

(*Pendant ce tems, Julien se prépare à quitter son travestissement.*)

JULIEN.

Mais ne serez-vous point effrayées ?

AGATE.

A-t-on jamais peur de ce qu'on aime ?

(*Toute cette Scene doit être du débit le plus vif.*)

JULIEN.

Le reconnoîtrez-vous ?

JUSTINE.

Son portrait est dans nos deux cœurs.

JULIEN.

Comment l'allez-vous recevoir ?

JUSTINE, *vivement.*

Oh ! je lui sauterai au col.

AGATE.

Quoi qu'on en puisse dire, je l'embrasserai mille fois.

JULIEN.

(*A part.*) Quel plaisir ! (*Haut.*) C'en est fait. (*Il jette son bonnet, sa robbe & paraît tel qu'on l'a vu au premier Acte.*) Le moment est venu ... Bastien, Justine, Agate, embrassez tous Julien.

QUATUOR.

JUSTINE.

Ah ! mon frere !

AGATE.

Mon cher amant !

JULI-

JULIEN.

Ah! ma ſœur! ... ma chere maitreſſe!

JUSTINE.

Ah! quelle allégreſſe!

BASTIEN.

Quel heureux moment!

AGATE.

Quelle douce ivreſſe!
Je revois Julien.

JUSTINE.

J'obtiendrai Baſtien,
Quelle allegreſſe! ...
Eſt-il bonheur égal au mien?

JULIEN & AGATE.

Que le chagrin ceſſe.

BASTIEN & JUSTINE.

Que le plaiſir naiſſe.

TOUS.

De nos cœurs ſuivons les loix,
Embraſſons-nous mille fois.

AGATE.

Mon cher Julien!

JUSTINE.

Mon frere!

JULIEN, *les embraſſant.*

Mes amis!

AGATE.

Mais, dites-moi ...

JUSTINE.

Mais, contez-moi.

JULIEN.

Ma ſœur ... ma femme, car vous le ſerez bientôt,

tôt, ma chere Agate; je vous expliquerai tout. Ne ſongeons qu'au plaiſir.

SCENE XI.

BASTIEN, AGATE, JULIEN, JUSTINE, BLAISE.

BLAISE *tient entre ſes mains la caſſette.*

(*A part.*) VLà toujours la caſſette. Voyons un peu comment il s'y prendra pour faire venir Julien. (*Il le voit & crie.*) O Ciel! c'eſt lui ; je ſuis perdu. (*Il jette la caſſette, & veut s'en aller.*)

(*Juſtine ramaſſe la caſſette, & la donne dans la couliſſe.*

JULIEN *arrête Blaiſe.*

Et la, arrêtez. (*En riant.*) Ah! Ah! Maître Blaiſe, vous héritez donc comme ça des gens qui ne ſont pas morts.

BLAISE, *interdit.*

Je ne ſçavions pas ...

SCENE XII & derniere.

SIMONE, BASTIEN, AGATE, JULIEN, JUSTINE, BLAISE.

SIMONE.

POURQUOI donc tous ces cris? ... mais ... me trompé-je, Julien!

BASTI-

BASTIEN.

Lui-même.

JULIEN, *en riant.*

Oui, ce mauvais ſujet, ce vaurien, qui ...

SIMONE, *interdite.*

Accoutez, Maître Julien, je n'avons pas dit ...

JULIEN.

Doucement, j'ai tout entendu.

SIMONE.

Comment ! vous étiez ...

JULIEN, *gaiememt.*

Le Sorcier; & convenez que ce n'eſt pas mal l'être que d'arriver à propos pour déranger vos méchans projets, retrouver ma maitreſſe, mon argent, & faire mon bonheur & celui des autres.

SIMONE, *avec humeur.*

Je ſis votre ſervante. Je n'entendons point de pareilles hiſtoires. Ma parole eſt donnée, faut qu'alle ſe tienne, & commencez, s'il vous plait, par me rendre la bourſe.

JULIEN.

Oh ! non, en conſcience, je ne puis pas. Je la garde ; c'eſt le préſent de noces. Croyez-moi, Dame Simone ; traitons ceci de bonne amitié. Je commence par reprendre Agate. (*Il donne la main à Agate.*) Elle m'a été promiſe, nous nous aimons, & avec l'argent que je rapporte, & celui que j'ai confié à Monſieur Blaiſe, dont il voudra bien ne pas hériter, je lui promets une vie agréable. Je donne ma ſœur Juſtine à Baſtien. (*Baſtien vient ſe placer entre Julien*

Justine & Blaise.) Mais consolez-vous, je vous garde un mari.

SIMONE.

A moi?

JULIEN.

Oui : n'avez-vous pas un Procès avec le Compere Blaise? Il faut le terminer; eh! bien, épousez-le, tout sera dit.

SIMONE.

Vous badinez.

BLAISE.

Sans doute.

JULIEN.

Doucement, Maître Blaise: ce n'est qu'à cette condition que je serai discret dans le village.

AGATE, *à demi-voix, à Simone.*

Vous m'avez tant répété, ma mere, que Monsieur Blaise était un bon garçon, tout rond, tout uni ... un peu ...

SIMONE, *l'interrompt.*

Taisez-vous, sotte. (*A part.*) Me voilà prise. (*Haut.*) Eh! bien, Compere Blaise?

BLAISE.

Eh! bien, Dame Simone?

SIMONE.

Ma foi, j'y consens.

BLAISE.

Tope, & moi itou.

(*Il passe à côté de Simone, & se place entre elle & Agate.*)

JULIEN.

C'eſt le bon parti. Soyons d'accord. Tenez, j'en ai aſſez vu pour n'être pas curieux d'en voir d'avantage. Vivons tous ſix enſemble : avec mon argent, j'achéterai une petite Terre, & là,

ARIETTE.

Dans le ſein de la liberté,
De l'amour & de l'innocence,
Aux embarras de l'opulence
Nous oppoſerons la gaieté.
L'arbriſſeau que j'aurai planté,
Sous mes yeux prendra ſa croiſſance,
Tout s'embellit par la propriété.
Mon jardin n'a point d'étendue;
Mais il eſt à moi ;
Chez moi, je ſuis Roi.

J'irai moi-même à la charrue,
De mes bœufs preſſer les efforts ;
Le travail eſt l'ami du corps :
C'eſt la pareſſe qui nous tue.
Point de chagrins, point d'embarras,
Bons amis, femme qui nous aime,
Oui, c'eſt-là le bonheur ſuprême,
Ou, ma foi, je n'en connais pas.

SIMONE.

T'as raiſon, mon garçon ; viens, que je t'embraſſe: vivons tretous de bonne intelligence.

JULIEN.

C'eſt ce que je demande; faiſons les trois nôces, & ne ſongeons qu'à célébrer, & le Sorcier, & ſon heureux retour.

VAU-

VAUDEVILLE.

AGATE.

Loin de l'objet de ma tendresse,
Mon cœur soupirait nuit & jour ;
Les plaisirs, la vive allégresse,
En ces lieux suivent son retour :
A nous rendre heureux il s'empresse ;
Il parait, &, dans un instant,
Il fait tant, tant, tant, tant, tant, tant, tant,
Que, les embarras, la tristesse,
Il nous force à tout oublier :
C'est un sorcier, c'est un sorcier.

BASTIEN.

Bergers qui, pour vaincre une Belle,
Prodiguez les soins, les langueurs ;
Loin de toucher votre cruelle,
Craignez de nourrir ses rigueurs.
Imitez l'amant téméraire :
Quand l'Amour lui marque l'instant,
Il fait tant, tant, tant, tant,
Que la plus farouche Bergere
Finit bientôt par s'écrier :
Il est Sorcier.

SIMONE.

Quand une veuve a de l'espece,
Galants sont près d'elle assidus ;
D'abord la vieille avec adresse
Défend son cœur & ses écus :
Mais qu'un vivant de bonne mise
Lui conte son tendre tourment,
Il fait tant, tant, tant, tant,
Que notre pauvre femme éprise
Finit par tout sacrifier :
C'est un Sorcier.

BLAISE.

A la ville, on dit qu'on s'ennuie,
Que tout est triste & languissant;
Mais pour mener joyeuse vie,
Parlez-moi d'un bon paysan.
Dans sa maison la gaieté brille,
Toujours dispos, toujours content,
Il fait tant, tant, tant, tant,
Qu'on voit sa petite famille
Tous les ans se multiplier;
C'est un Sorcier.

JUSTINE.

Plaignez le sort d'une fillette;
Dans les bois, aux champs, aux vergers,
Elle a beau chercher, la pauvrette,
A fuir l'approche des Bergers:
Il faut que celui qui la guette,
La surprenne un soir en rentrant.
Il fait tant, tant, tant, tant,
Que jamais dans sa colerette
Son bouquet ne reste en entier;
C'est un sorcier.

JULIEN.

Après avoir souffert des peines,
Mon bonheur surpasse mes vœux.
De l'hymen je serre les chaînes,
Mes amis par moi sont heureux;
Mais je brigue un autre avantage,
Messieurs, en nous encourageant,
Frappez tant, tant, tant, tant,
Qu'assuré de votre suffrage,
Je puisse à mon tour m'écrier;
Je suis Sorcier.

CHOEUR.

Nous briguons un autre avantage,
Messieurs, en nous encourageant.
Frappez, tant, tant, tant, tant.
Qu'assurés de votre suffrage,
Nous puissions tous nous écrier:
Vive notre Sorcier.

FIN.

SANCHO PANÇA
DANS SON ISLE,
COMEDIE LYRIQUE;

EN DEUX ACTES, EN PROSE,
MÊLÉE D'ARIETTES:

Par Mr. POINSINET.

La Musique de Mr. PHILIDOR.

Représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, sur le Théâtre de la Cour, le

A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

MDCCLXVII.
Avec Permission du ROI.

ACTEURS.

SANCHO PANCA, *Gouverneur,*	Mr. Dineſi.
THERESE, *Femme de Sancho Pança,*	Mad. Dartimont.
LOPE TOCHO, *Payſan amoureux de la Fille de Sancho Pança,*	Mr. de la Tour.
JULIETTE, *Payſanne dont Sancho Pança eſt amoureux,*	Mad. Dineſi.
UN BERGER,	Mr. Veillas.
UNE BERGERE,	Mad. Mercier.
UN MEDECIN,	Mr. Caſimir.
DON CRISPINOS, *Amant de Juliette,*	Mr. Marſy.
TORILLOS, *Gentilhomme, au ſervice du Gouverneur,*	Mr. Deschamps.

Un Barbier.
Un Marêchal.
Un Payſan.
Une Payſanne.
Un Procureur.
Un Cordonnier.
Un Tailleur.

Un Perruquier.
Un Traiteur.
Un Cuiſinier.
Un Rotiſſeur.
Un Aide de cuiſine.
Une Gouvernante.

La Scene eſt à Barataria, dans la Maiſon du Gouverneur.

BIBLIOTHECA REGIA HANNIENSIS

SANCHO PANÇA
DANS SON ISLE.
COMEDIE LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Salon très-orné.

SCENE PREMIERE.

THERESE PANÇA, LOPE TOCHO.

THERESE.

A la fin finale j'arrivons : j'allons donç voir ce biau Gouvarneur. Je gage que mon vieux ſournois ne me croit pas ſi près de ſes talons. Ah ! trédam, il faut que je rencontre la petite peronnelle dont ils m'avont averti qu'il s'eſt amouraché ici malgré la fidélité conjugale qu'il me doit, & vous le ſçavez, comme tout le village, Monſieur Lope, vous le ſçavez ſi je lui ai bien gardée ?

LOPE TOCHO.

Paix donc, Dame Thérése. Vous dites ça comme un reproche. Tranquilisais vous : le bon homme Sancho est trop sage, n'en croyez pas les calomnies, & songez à notre affaire.

THERESE.

Et oui, oui, j'y songe; vous épouserez'not'fille, v'la qu'est fini... Mais que c'est donc beau, mon garçon ! queux enfilades ! & pis de l'or, & pis de grands meubles ! Ah ! Dame, si ça continue, t'auras beau dire, je croirai que c'est tout de bon que not'homme est devenu tout de suite ou Gouvarneur, ou Prince.

LOPE TOCHO.

Non, j'vous dis, je suis dans le secret ; tout ce qui reluit n'est pas or. C'est une niche qu'on fait au Papa Sancho. Comme il ne parlait jamais que de Principautés & de Gouvernemens, on lui a donné à croire qu'on lui baillait celui-ci, & le tout pour divertir un Duc & une Duchesse que l'on informe bien fidélement de tout ce qu'il y fait.

THERESE.

Voirment, ça n'est pas trop biau à ces gros Seigneurs de se moquer comme ça du pauvre monde.

LOPE TOCHO.

Mais aussi votre Mari, à ce que m'avont dit les gens de la Maison, est si drôle & si simple !

THERESE.

Ah ! que nennin, il n'y a pire eau que celle qui dort, c'est un rusé, un matois qui m'a donné bien du

du tintoin. Voyez que j'en ons une belle recompenſe !

ARIETTE.

Il falloit le voir au village,
Quand il ſortoit du Cabaret,
Il étoit yvre, il faiſoit rage;
Ah ! quel tourment quand il rentroit.
Paſſe encor ſi quelques taloches,
Euſſent fini le différent ;
On n'a pas ſes mains dans ſes poches,
Pif, Paf, on les donne, on les rend.
Quand rien n'arrête la beſogne,
Et qu'un mari fait ſon devoir,
Pendant le jour la femme grogne,
Mais elle s'appaiſe le ſoir.

LOPE TOCHO.

Il eſt vrai que l'ami Sancho eſt un peu ſur ſa bouche.

THERESE.

Il ne falloit pas moins que je le ſupportiſſe avec tous ſes vices ; là où tiant la chevre faut qualle y broute; auſſi j'ons eu bien des obligations au Seigneur Don Quichote de lui avoir baillé une charge d'Ecuyer errant ; c'eſt toujours rendre un grand ſervice à une pauvre femme, que de la débarraſſer de ſon mari. Stapendant je ne ſommes pas pour ſouffrir qu'il en cajole une autre, & dès que j'ons appris ſes beaux déportemens, j'ons bien vite fait mon paquet pour y venir mettre ordre.

LOPE TOCHO.

Vous avez fort bien fait. Par ainſi vous eſperais donc qu'il conſentira à ce que je l'y venons de-

mander ; qu'il plantera là toutes ſes Chevaleries, où il n'a jamais gagné que des coups, qu'il viendra vivre avec nous dans notre farme, où rien ne manque, & qu'il me baillera ſa petite Sancha en mariage.

THERESE.

S'il vous la baillera ! oh ! ça s'ra vrai comme je m'appelle Thereſe ; les foux font les feſtins, & les ſages les mangent. Il n'y a ni Gouvarneur, ni gouvarnerie qui tienne, vous êtes not'ami, not'compere & not'voiſin ; vous aimez not'fille ; elle vous voit de bon œil, ça ſuffit : c'eſt moi qui ſuis ſa mere, & quand il ſerait quatre fois plus ſon pere qu'il ne l'eſt, ça ne doit regarder que moi : oh ! ne croyez pas que je le ménage après l'affront qu'il n'a pas honte de me faire.

LOPE TOCHO.

Et vous en revenais toujours là : fi donc, que c'eſt vilain d'être jalouſe.

THERESE.

Moi jalouſe ! parguienne oui ; j'en ons ben le tems ! oh ! ce n'eſt pas que je l'aime ; mais on a un cœur, on eſt ſenſible, on ſe ſouvient de ce qui nous eſt dû, & puis que ſçait-on ? Depuis que le v'là gros Seigneur, peut-être ben ſur le tard n'eſt-il plus ſi ſouvent gris.

LOPE TOCHO.

Encore une fois, penſais à mon mariage, ça nous réunira. Vous viendrais tretous dans not'métairie, une ferme où l'on rit vaut mieux qu'un Palais où l'on bâille ; chez nous vous ſerais la maitreſſe,

ſe, votre fille fera le ménage, Sancho la cuiſine, moi les affaires, & vive la joie.

ARIETTE.

Dans ces grands châteaux,
On dit qu'on voit ſans ceſſe,
Une ducheſſe,
Une princeſſe,
Dormir, bâiller, ſur des carreaux.

Dans ma métairie,
Moi je veux qu'on rie,
Jamais d'embarras,
Le jour bonne chére:
Le ſoir laiſſez faire,
Notre ménagere
Ne ſe plaindra pas.

THERESE.

Ah! taiſez-vous donc; il ſemble déja que j'y ſois. Vous me rendais toute joyeuſe; laiſſez faire à moi, il va venir, j'allons l'y parler doucement; mais s'il bronche, ſuffit; vous varrez comment je m'comporte.

LOPE TOCHO.

Paix: j'entends du bruit, c'eſt lui qui viant; taiſons-nous.

SCENE II.

LOPE TOCHO, THERESE, SANCHO, *(entouré de plusieurs domestiques qui lui font des révérences.)*

SANCHO.

Oh ! laissez-là vos révérences ; je n'aime point tant les façons ; la politesse est une traîtresse : que l'on panse mon grison, & que l'on songe à me faire diner bien vîte.

TRIO.

Therese.	*Lope Tocho.*	*Sancho.*
Oui, c'est lui,	Est-ce lui?	C'est ma femme!
La bonne figure,	La plaisante allure.	Qu'elle avanture !
Ah ! ah ! ah !	Ah ! ah ! ah!	
On n'y tient pas,	On n'y tient pas,	Je ne l'attendois pas.
Mon cher mari,	Mon cher Monsieur,	Comment ! qu'est-ce à dire?
Qu'il est drôle,	Ah ! ah ! ah!	Qu'avez vous à rire ?
Ah ! ah ! ah !	Vous êtes si drôle	Pourquoi ces éclats ?
Eh! non, laissez faire,	Que l'on n'y tient pas.	Je crois qu'elle est folle,
N'ai-je pas deux bras?	Point de colere,	ça Mr. le drôle,
Viens-y tu verras.	Pour une misere	Un ton plus bas.
	Ne vous fâchez pas.	Tais-toi Therese,
	On a beau faire.	Si non tu sentiras
	On n'y tient pas.	Ce que pése mon bras.

LOPE

LOPE TOCHO.

Eh! là n'faut pas nous en vouloir pour une petite gaillardiſe ; je venons vous parler d'une affaire bian plus ſérieuſe.

THERESE.

Ah ! que oui, j'en ons d'autres à ly compter. Eh! ben, Monſieur le biau galant, pourrait-on ſçavoir des nouvelles de votre amoureuſe?

SANCHO.

Qu'eſt-ce que ça ſignifie ?

LOPE TOCHO, *à Thereſe.*

Laiſſez-nous un moment expliquer.

THERESE, *à Lope Tocho en ménaçant Sancho.*

Parlez , parlez.

LOPE TOCHO.

Vous ne reconnaiſſez pas en moi Lope Tocho, neveu de Jean Tocho vot'compere.

SANCHO.

Ah ! mon ancien ami Tocho ! Comment ſe porte-t-il ?

LOPE TOCHO.

Fort bien. Il eſt mort ; mais ça ne fait rien à la choſe. Il m'a laiſſé tout ſon bien, parceque je ſuis tout ſeul, & au par deſſus une bonne métairie dont je devians le farmier.

SANCHO.

Tant mieux, ſi vous êtes ſi riche, vous dinerez deux fois ; mais le mords doré ne rend pas le cheval meilleur. Et . . . .

THERESE.

Oh ! j'aime bança ; n'allez-vous pas faire le rencheri ? Mais ça li fied !

LOPE TOCHO.

Mais je vous en prie, Dame Therefe ; laiffez-nous.

THERESE.

Mais voyez donc, faut-il tant de raifons pour li dire que fa fille eft grande comme pere & mere, que ça demande à fe pourvoir à corps & à cris, & qu'il vaut ben mieux la marier que non pas de li laiffer faire quelque fottife ? Vlà un bon garçon qui la demande.

SANCHO.

Comment ?

LOPE TOCHO.

Oui. Vlà le fait. J'ons déja parole de vot' fille, & celle de vot' femme. J'aurions bian pû nous paffer de la vôtre, mais par politeffe. . . .

SANCHO.

Sçavez-vous que j'ai befoin de tout mon bon fens pour ne pas vous répondre un millier de fottifes ? Ah ! que nennin ; ce n'eft pas dans nos vignes que vous viendrez chercher des perles. Ecoutez-les donc dire ; bailler la fille d'un Gouverneur à un payfan !

THERESE.

Trédame, un payfan ! ne voulez-vous pas marier vot'fille dans un Palais, où elle n'aura pas l'efprit

prit de marcher, pour qu'on ſe moque d'elle & de vous? Nennin, Sancha a des cottes de ſerge, ça l'y ſiait mieux que des ſouliers de ſoye; faut que chacun ſe meſure à ſon aulne: voirment on appellerait ma fille Madame: & moi! faudra donc m'appeller ma Reine.

LOPE TOCHO.

Courage, continuez.

SANCHO.

Auras-tu bien-tôt dit, femme opiniâtre, & têtue, quand la fortune eſt à la porte, faut-il lui fermer ſur le nez? Veux-tu toujours reſter dans ton même état, ſans hauſſer ni baiſſer, comme une figure de tapiſſerie: Me voilà Gouverneur; je veux que ma fille ſoit Comteſſe, Baronne & peut-être ben Ducheſſe, ſelon ma fantaiſie.

ARIETTE.

Je veux que Sancha brille,
Et faſſe honneur à ſa famille.

***

A ſa ſuite on verra
Des laquais, des pages;
Dans un brillant équipage
Ma fille brillera.
Grands yeux ouverts, bouche béante,
Tout le peuple demandera,
Qu'elle eſt cette infante?
On lui répondra,
C'eſt la fille,
De Monſeigneur
Sancho Pança, le Gouverneur.
Quel honneur!
Pour ma famille.

***

A la

A la Cour elle paroîtra.
Le Roi lui même ira la prendre;
La Reine l'embraſſera.
Chaque courtiſan enviera,
Le Bonheur de mon gendre,
Et celui du papa.
Chacun dira
C'eſt la fille,
De Monſeigneur
Sancho Pança,
Le Gouverneur,
Quel honneur!
Pour ma famille.

LOPE TOCHO.

Mais écoutez une raiſon. Qu'avez-vous donc, Dame Théreſe?

THERESE, *ſe cachant avec ſon tablier.*

Oh! ça me déſeſpere! (*Elle frappe du pied.*) Oui, toutes ces grandeurs là front la perdition de vot' fille; (on ſçait bien d'où l'on vient, on ne ſçait pas où l'on va;) je n'ai jamais aimé les ſuffiſances; je m'appelle *Thereſe*, & mon Pere *Coſcayo*, & v'là tout. Voirment quand not' fille paſſerait par le Village avec ſes biaux atours de qualité, ils ne manquerions pas de dire: eh! regarde donc cette Mam'ſelle, il y a quatre jours qu'elle filait des étoupes, & ſe parait d'une ſerviette ſur ſa tête; la v'là dans le beau monde; mais il n'y a pas de feu ſans fumée: le Pere eſt Gouverneur; oui, oui, c'eſt ben plûtôt la fille qui eſt Gouverneuſe; & tout çi tout ça; oh! je leur fermerai ben la bouche, moi! & tant que j'aurai mes cinq ou ſix ſens de nature, Sancha ne ſera pas princeſſe, je n'y baillerai jamais mon conſentement.

SAN-

SANCHO.

Bavarde que tu es, t'as beau dire, beau crier, c'eſt reſolu dans ma tête; Sancha ſera Comteſſe, quand tu devrais en crever.

THERESE.

Et moi j'aimerais mieux qu'elle fut morte que de la voir tant ſeulement Baronne.

SANCHO.

Ah! çà, il n'y a ſi bonne compagnie qu'il ne faille quitter, comme diſait ce grand Roi.

LOPE TOCHO.

Comment! vous nous plantais-là?

THERESE.

Pardi, c'eſt tout ſimple: ne faut-il pas que ce biau Monſeigneur s'en aille viſiter ſa chere Infante.

SANCHO.

Une fois pour toutes que voulez-vous dire...? *(à part.)* Aurait-elle appris.....?

THERESE.

Oh! je ſçavons de tes nouvelles, j'en ſçavons; mais je t'en ferons ſçavoir des notres.

SANCHO.

Ecoute, Théreſe.

THERESE.

Je n'acoute rien; je m'en vais m'informer un peu, ſi par hazard ta Peronelle n'aurait pas un Pere & une Mere, & je rendrai compte à ſes parens de ſa belle conduite.

SAN-

SANCHO.

Ne t'avise pas de faire quelque coup de ta tête.

LOPE TOCHO.

Eh! ben, allez-vous encore vous chanter pouille? Il y a de drôles de familles dans le monde! Appaisez-vous, Dame Thérese; & vous Papa qui faites tant le fier, je vous certifie que vous me baillerez votre fille, & que vous serais encore trop heureux de venir chez nous quand vous quitterez votre biau Gouvernement.

SANCHO.

Pauvre cervelle! ça me fait pitié... *(à part.)* Faut me délivrer d'eux. *(Haut.)* Eh! ben, oui, mon garçon, si jamais je quitte mon Gouvernement, vlà qu'est fini, je te baille ma fille, & je vous suis tretous.

LOPE TOCHO.

Tope, tout est dit.

SANCHO.

J'y consens: quelqu'un vient.

LOPE TOCHO.

Serviteur, not' Beau-Pere; avant que la journée finisse j'attendons un troupeau de Paysans de notre Village, & je viandrons avec eux vous charcher; vous nous en remarcirez, vous varrez.

SANCHO.

Serviteur, Serviteur.

THERESE.

Adieu... Si jamais tu faisais ma fille Comtesse... Hom... Prends garde à toi.

SCENE

SCENE III.

SANCHO, TORILLOS.

TORILLOS.

Je viens vous annoncer. . .

SANCHO.

Le diner ?

TORILLOS.

Non, vraiment.

SANCHO.

Tant pis.

TORILLOS.

On ne peut servir que ce soir.

SANCHO.

Qu'est-ce à dire, ce soir ? Oh ! je veux de mon autorité absolue qu'on me serve trois fois par jour.

TORILLOS.

L'usage . . . .

SANCHO.

L'usage est un sot & vous aussi.

TORILLOS.

Excusez, mais illustre Don Sancho.

SANCHO.

A qui parlez-vous ? Je vous avertis tout net & tout franc que je ne prends point le Don ; je m'appelle

pelle Pança tout court & tout rond; mon Pere s'appellait Pança & Pança s'appellait mon ayeul, je ne veux ni titres, ni Seigneuries: c'eſt comme les beaux habits, il y a tant de faquins qui s'en parent qu'on ne ſe diſtingue plus qu'en n'en portant pas.

TORILLOS.

Eh bien! Seigneur Sancho, tout court & tout rond, ce ſont les habitans de l'Isle qui viennent en foule voir leur nouveau Gouverneur.

SANCHO, *à part.*

Ces gens prennent mal leur tems, j'attendais ici ma chere Juliette.

TORILLOS.

C'eſt un hommage qu'ils vous doivent, & ils ſe raſſemblent pour vous le rendre en cérémonie.

SANCHO.

Comment Diable! il s'agit donc ici de repréſenter.

TORILLOS.

Sans doute.

SANCHO.

J'aimerais bien autant qu'on repréſentât mon diner.

TORILLOS.

Les voici.

SCENE

SCENE IV.

SANCHO, *au milieu*, TORILLOS, *à côté de lui*, une GOUVERNANTE, un BARBIER, un PAYSAN, une PAYSANNE, un TAILLEUR, un MARECHAL, un LAQUAIS, un PROCUREUR, un TRAITEUR, *Suite de Valets & de Payſans.*

CHOEUR.

CHANTONS la bien venue,
De notre nouveau Gouverneur,
Honneur.
Qu'à l'envi chacun le ſalue.

SANCHO *à Torillos.*

Je ſuis content ſi cela continue.

ENSEMBLE.

Monſeigneur écoutez nous,
Nous avons recours à vous.

SANCHO.

Mes enfans expliquez vous.

ENSEMBLE.

Le Barbier. Vous placerez ma famille.
La Payſanne. Mon couſin eſt en priſon.
Le Payſan. Vous marierez notre fille.
Le Marechal. { Protegez une innocente.
{ Je panſerai le griſon.
La Gouvernante. Prenez moi pour gouvernante.
Le Tailleur. J'aurai l'honneur d'être votre tailleur.
Le Procureur. Procureur.

SANCHO.

Je ne ſçais auquel entendre.

TORILLOS.

Répondez leur Monſeigneur.

ENSEMBLE.

SANCHO.	LE PEUPLE.
Que me veulent ces niais ? Je ne ſçais auquel entendre, Je vais les faire pendre.	Mgr. ce ſont nos placets.

Me voilà devenu ſourd, qu'on me chaſſe ces coquins-là; oui-dà, faites-vous bon, le loup vous mange; mais fin contre fin ne fait pas doublure, je vois bien qu'il faut ici de la reforme.

TORILLOS, (*qui était ſorti un moment, rentre.*)

Monſeigneur, une jeune habitante de l'Isle demande ...

SANCHO, *à part.*

Ce ſera ma petite Juliette ... Oh! j'enrage, tous ces renégats là ne s'en iront jamais.

TORILLOS.

Voulez-vous qu'elle entre ?

SANCHO.

Aſſurément. Eſt-ce que les gens de mon état doivent refuſer rien aux jolies filles? Mais dis-moi, mon ami, ne pourrais-tu pas me congédier, là, poliment, à coups de bâton, ce troupeau de bavards? Et tout de ſuite, je t'en prie, mon cher camarade, fais mettre la nappe, ou qu'on n'en mette pas, comme on voudra; ſans façon deux ou trois plats, un peu de boeuf, du lard, des navets, quelques oignons, du fromage; je ne ſuis pas difficile, je t'aimerai de tout mon cœur ... (*Il l'embraſſe.*)

TORIL-

TORILLOS *fait ſigne aux autres perſonnages de ſe retirer.*

Allons vite avertir ſa femme, & donner avis à Monſieur le Duc des premieres actions de notre Gouverneur.

SCENE V.

SANCHO, JULIETTE.

JULIETTE.

Bon jour, Monſieur Sancho.

SANCHO.

Bon jour ma bonne petite Amie ... que vous êtes jolie !

JULIETTE.

A votre ſervice, Monſieur notre Gouverneur.

SANCHO.

Paix: attendez un moment, il eſt bon de voir ſi perſonne ne nous écoute; car chez nous aux très gros Seigneurs on dit que les murs ont des oreilles.

JULIETTE.

C'eſt vrai, on dit cela; vous voyez que je ſuis venue comme je vous l'avais promis, pendant que ma mere eſt ſortie, & ſans que mon amant le ſçache.

SANCHO.

Qu'eſt-ce à dire ? A votre âge vous avez déjà un amant ?

JULIETTE.

Oh! oui. Et un grand encore, mais ça ne fait rien.

SANCHO.

Si fait, vraiment, ça me fait beaucoup.

JULIETTE.

Oh! je ne l'aime pas du tout, parce que c'eſt un méchant qui ne ſçait que crier & ſe battre.

SANCHO.

Et moi, ma petite?

JULIETTE.

Oh! je vous aime bien vous, parceque vous m'avez promis de me faire Reine.

SANCHO.

Vraiment, je vous le promets encore, foi d'Ecuyer errant.

JULIETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ça?

SANCHO.

Vous ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'un Ecuyer errant? Diable, c'eſt une choſe qui eſt toujours à la veille d'être Gouverneur, ou roué de coups, tantôt mourant de faim, tantôt mangeant comme quatre... Enfin... ſuffit que vous n'aimez pas votre autre amant, mais qu'un bon gros garçon tout uni, tout rond comme moi, là, qui vous ait du courage & de la ſanté, vous plairait mieux pour votre mari.

JULIETTE, (*à demi voix.*)

Oh!... je ne ſçais pas.

JULI-

SANCHO.

Plait-il ?

JULIETTE.

Oui, non, Dame, vous me rendez toute honteuſe, & puis votre mine me fait rire.

SANCHO, *à part.*

Comme c'eſt innocent ! que ça me conviendrait ! Ah ! coquine de Théreſe ! Si tu pouvois être atteinte de quelque mort ſubite.

JULIETTE.

Mais je ſçais bien que je voudrais que vous me fiſſiez bien vite, ou Reine ou grande Dame, pour faire enrager mon oncle, ma Tante, mon frere & ma Couſine.

SANCHO.

Que vous avont-ils fait, Juliette ?

JULIETTE.

Voyez donc, ils ſortent du matin au ſoir pour s'aller divertir, & me laiſſent toute ſeule ; toute ſeule, en me diſant : petite fille, reſtez ici, gardez la maiſon, comme s'ils avaient peur qu'elle ne s'enfuye.

SANCHO.

Quoi ! vous n'avez aucun petit divertiſſement ?

JULIETTE.

Pas du tout ... ſi fait, pourtant ... quelque fois ... Tenez, par exemple.

ROMANCE.

Je vais ſeulette en mon jardin,
Y ceuillir l'œillet & la roſe :
A mon gré j'en pare mon ſein,
De chaque fleur ma main diſpoſe :

Mais je ſens bien,
Je ſens très bien,
Qu'il me manque encore quelque choſe.

***

J'entends mon perroquet mignon,
Qui me dit baiſe moi, je t'aime,
Ma bouche lui répond de même,
Nous répétons à l'uniſſon,
Baiſe moi, je t'aime.

***

Je me plais à cet entretien,
Sans en trop démêler la cauſe,
Son plaiſir augmente le mien,
Sur mon ſein ſouvent il repoſe;
Mais je ſens bien,
Je ſens très bien,
Qu'il me manque encor quelque choſe.

SANCHO.

Vraiment, oui, & ce quelque choſe-là eſt bien néceſſaire. Ah! ça, tenez ... (*A part.*) Si pourtant Théreſe ... mais, bon! elle n'en ſçaura rien ... Moi, ça toujours été mon faible que la jeuneſſe. (*Haut.*) Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui ſerve; un bon tien vaut mieux que deux tu l'auras, je ſuis le maître, à ce qu'on m'a dit; reſtez avec moi.

CHANSONNETTE.

SANCHO.

Vous ſerez ma Dulcinée,
Je vous careſſerai, chérirai,
Toute la journée.
Vous plairez-vous à cela?

JULIETTE.

Ouida,
Ce ſera, Monſieur, comme il vous plaira.

SAN-

SANCHO.

Puis ma femme mourra,
Elle eſt vieille, & méchante :
Le diable l'emportera ;
Alors ma chere Infante,
Sancho vous épouſera.

JULIETTE.

Ouida,
Ce ſera, Monſieur, comme il vous plaira.

SANCHO.

Don Quichotte mon maître
Eſt allé ſe faire Empereur,
L'un de ces matins peut-être,
Grace à ſa valeur,
Sancho ſera prince,
D'une province,
Qu'à vos petons il mettra.

JULIETTE.

Ouida,
Ce ſera, Monſieur, comme il vous plaira.

SANCHO.

Puis ſans trop de peine
Mon maître un jour pourra de moi
Faire un petit Roi,
Je vous ferai petite reine.
Conſentez-vous à cela.

ENSEMBLE.

Juliette. Ce ſera, Monſieur, comme il vous plaira.
Sancho. Ce ne ſera qu'autant que Sancho vous plaira.

SANCHO.

Qu'elle docilité ! vouloir bien être Reine ! Ce n'eſt pas comme toi, chienne de mauricaude ; mais, patience ; tous les biens ne viennent pas à la fois ; me v'là Gouverneur cette année, il faut eſperer que la prochaine je ſerai veuf.

SCENE VI.

SANCHO, JULIETTE, THERESE.

THERESE.

Oh ! ce ne ſera pas vrai, tu auras plutôt cent pieds de terre ſur la tête, que non pas moi deux pouces.

SANCHO, *à part.*

La coquine ! qui l'aurait crue ſi proche ?

THERESE.

V'là donc qu'à la par fin je te prends ſur le fait, vieux libertin, vieux ivrogne, vieux ingrat ! V'là donc la belle recompenſe de toute mon amitié ! oh ! n'timagine pas que je te ſouffre ; j'aimerais mieux que tu fuſſes crevé dix fois que non pas de te voir tant ſeulement en regarder une autre.

JULIETTE, *à part.*

Oh ! la méchante femme !

SANCHO.

Tien, crois moi, tais-toi Théreſe.

THERESE.

Vraiment, oui, que je me taiſe ! C'eſt bien dit, ſi je le veux.

ARIETTE.

Ne viens pas me chercher noiſe,
Ne faudra-t-il pas vraiment,
A ta petite ſournoiſe,
Faire ici un compliment ?

Qu'elle

Qu'elle eſt jolie !
Comme elle a l'air gracieux !
Il me prend en fantaiſie
De vous étrangler tous deux.
Oh ! je ne ſis pas peureuſe,
Et ſi t'es le Gouverneur,
Par bonheur !
Je ſis itou gouverneuſe.
J'ai bon droit,
Je te ferai marcher droit.

SANCHO.

Le plus ſûr eſt de m'enfuir d'ici.

JULIETTE, *à Théreſe.*

Madame, ne me frappez pas.

THERESE *arrête Sancho.*

Ne t'imagine pas m'échapper ; & vous peronnelle, vous ne rougiſſez pas, à votre âge, de venir comme ça débaucher les maris des autres ?

JULIETTE.

C'eſt vous qui ne ſçavez ce que vous dites. Eſt-ce que je cherche votre Mari ? Je n'en veux, ni ne m'en ſoucie ; c'eſt lui qui prétend me faire Reine malgré moi. Eſt-ce que je le connais ? Si vous avez ſi peur de le perdre, pourquoi le perdez-vous de vue ?

THERESE.

Comment ? ça raiſonne : oh ! tu n'y es pas ; j'ons déja averti toute ta famille, & ton grand escogrife d'amant va te venir chercher ici tout à l'heure.

JULIETTE.

Me v'là perdue.

SANCHO.

Je ne ſçais qui me tient, double coquine.

SCENE VII.

DON CRISPINOS, SANCHO, JULIETTE, THERESE.

DON CRISPINOS.

Où ſont-ils? où ſont-ils ? Ah ! vous voici, Mam'ſelle : la peſte, il faut courir pour vous attrapper ... mais qu'avez vous ?

JULIETTE.

Rien, rien.

DON CRISPINOS.

Je ſuis ravi de vous trouver, & vous auſſi mon brave Gentilhomme.

SANCHO.

Monſieur, en vérité, vous êtes bien bon.

DON CRISPINOS.

Vous nouz rendrez compte de votre petite conduite : nous ſçaurons pourquoi vous faites des eſcapades de la maiſon paternelle, & ce qui vous attire ici.

THERESE.

Je vous ai bien dit qu'elle y venait faire l'amour avec mon mari.

DON CRISPINOS.

Faire l'amour !

SAN-

SANCHO.

Te tairas-tu ?

JULIETTE.

ça n'eſt pas vrai.

THERESE.

Comment ! je ne l'ai pas vû qui te prenait la main, & toi qui lui diſais: oui-dà, oui-dà.

SANCHO.

Ah ! Si je tenais ta chienne de langue.

DON CRISPINOS.

Parler d'amour à ma Prétendue ! faire cet outrage à un noble Eſpagnol! allez, petite coquette, allez vite à la maiſon ; & vous bonne femme, fiez-vous à moi. (*Juliette ſort.*) Je me charge de vous venger.

THERESE.

Grand-merci, Monſieur.

DON CRISPINOS.

Allez avec elle.

THERESE.

Oh ! que nennin, je ne l'abandonne pas : la peſte ; il eſt trop ſujet à broncher, quand on le quitte.

SCENE VIII.

SANCHO, DON CRISPINOS, LOPE TOCHO, THERESE.

LOPE TOCHO.

C'eſt vous que je cherche, venez, venez vite, Dame Théreſe.

THE-

THERESE.

Et non, mon garçon, j'ons nos raiſons pour reſter ici.

LOPE TOCHO.

Et j'en ons pour vous emmener ailleurs; v'la de la compagnie qui nous arrive.

THERESE.

Mais ...

LOPE TOCHO, *l'emmene.*

Et venez toujours, je retournerons tout de ſuite.

SCENE IX.

DON CRISPINOS, SANCHO.

DON CRISPINOS, *à part.*

Bon! nous voilà ſeuls.

SANCHO, *à part.*

Ils ſont tous partis: je ne me crois pas trop en ſûreté avec cet homme-ci; délogeons. Monſieur, je ſuis bien votre ſerviteur.

DON CRISPINOS, (*il enfonce ſon chapeau.*)

Je ne ſuis pas le vôtre.

SANCHO.

Comme il vous plaira. Les volontés ſont libres.

DON CRISPINOS.

Un moment, s'il vous plait: êtes-vous Chevalier?

SANCHO.

Ah! parbleu, mes épaules ſe ſouviennent encore de l'accolade.

DON

DON CRISPINOS.

J'en ſuis ravi : me connaiſſez-vous.

SANCHO.

Moi, non, j'arrive.

DON CRISPINOS.

Je m'appelle *Don Crispinos - Alonzos-Tapaginos-Dellos-Fuentes-Peyros.*

SANCHO.

Eh ! bien, Monſieur *Tapagínos Cripinos Peyros*, je ne vous connais, ni ne m'en doute ! je viens de mes vignes, je ne ſçais rien de rien ; qui vous doit vous paye; qui vous a bâté vous monte ; bon jour, bon an.

DON CRISPINOS.

Et vous croyez bonnement vous diſpenſer ainſi de me faire raiſon de l'outrage ?

SANCHO.

Moi ! Monſieur, qu'entends-je ? ... Ma foi ... Je n'ai rien fait : demandez plûtôt.

DON CRISPINOS.

Me vouloir ſupplanter ! me couper l'herbe ſous le pied ! Allons, allons, je vous laiſſe le choix des armes.

SANCHO, *à part.*

Ah ! juſte Ciel ! je l'avais bien prévû, pauvre Sancho ! Coquine de Théreſe ! c'eſt quelqu'enchanteur, mon maître avait raiſon. Ah ! s'il était ici, qu'il aurait de plaiſir à le pourfendre depuis le chignon du cou ! ...

DON CRISPINOS.

Que dites vous là ?

SAN-

SANCHO.

Rien, rien, je réfléchis.

DON CRISPINOS.

Au choix des armes ?

SANCHO.

Non : le diable m'emporte.

DON CRISPINOS.

Dépêchons, j'ai d'autres affaires.

SANCHO.

Eh ! bien, allez les faire, ne vous genez pas.

DON CRISPINOS.

Un Gouverneur ne peut pas refuser de se battre.

SANCHO.

Il ne le peut pas ! ah ! le sot métier. Eh ! bien, soit, puis qu'il faut choisir...

DON CRISPINOS.

Comment ?

SANCHO.

Battons-nous ... là, tout simplement, au plûtôt fait, comme amis, à coups de poings.

DON CRISPINOS.

Fi donc: quelle indignité ! Allons, l'épée à la main.

SANCHO, *à part.*

(*Pendant ce couplet, Crispinos essuye son épée, & la reguise sur une pierre.*)

Je suis mort ... On m'abandonne. Ah ! Si je croyais qu'en faisant bien du bruit, il vint quelqu'un nous séparer ; mais peut-être fait-il le fanfaron, & au

au fond il a peur comme moi. Eſſayons un peu, quitte à m'enfuir, & s'il ſait la canne, je le frotterai comme un diable. *(Il tire ſon épée en mettant le pied ſur la garde.)* Voyons, voyons donc.

DON CHRISPINOS.

Tenons ferme.

D U O.

En ſe battant. { *Crispinos.* Une, deux.
{ *Sancho.* Trois, quatre.

Crispinos. (*à part.*) { Comment diable! il ſçait ſe battre.
{ Je ne l'ai pas cru ſi fort.

Sancho. (*à part.*) S'il avance je ſuis mort.

ENSEMBLE. { Tiens, croîs-moi.
{ Vas-t'en chez toi.

Crispinos, (*à part.*) Faiſons bonne contenance.

Sancho, (*à part.*) { Ah! c'en eſt fait, il avance.
{ Il ne vient point de ſecours.

Crispinos, (*à part,*) { Il avance toujours.
{ Il eſt pâle, ce me ſemble.

Sancho, (*à part.*) Je crois que le coquin tremble.

Crispinos, (*à part.*) Je perds courage.

Sancho. Ne touchez point au viſage.

ENSEMBLE, à part.

La main me manque de frayeur.

(*Ils laiſſent tomber leur epée & ſe prennent au Colet.*)

SAN-

SANCHO.

C'eſt où je t'attendois, traître.
Si je n'étois gouverneur.
Je ne m'épouvante guere,
Vas, tu me connoîtras,
Vas, tu t'en ſouviendras.

CRISPINOS.

Maraud, tu vas me connoître
Si j'en croyois ma fureur.
Je mépriſe ta colere.

SCENE X.

SANCHO, *ſeul.*

Le voilà donc parti; mais à quoi diable ſert-il d'être Gouverneur, ſi l'on ne s'en trouve pas moins expoſé à être aſſommé ? Le coquin s'en mourait d'envie, tout ici me trahit : on ne parle point de diner, ma force diminue, & mon appetit s'augmente. Si je mets le nez dehors, l'un me pouſſe, l'autre m'arrête, c'eſt à qui m'étourdira : Ah ! malheureux Sancho !

RECITATIF.

Je ſuis comme une pauvre boule,
Dont les enfans font leur jouet ;
Petit & grand comme il lui plaît,
L'un la pouſſe, l'autre la roule,
Sur un terrein facile & doux :
Soit qu'elle coule,
Et ſe promene,
Soit à travers mille cailloux,
Qu'elle ſe heurte, & les entraine,
Ce ſont toujours tourmens nouveaux.
L'un la pouſſe, l'autre la roule,
Jamais la pauvre boule,
Ne reſte un moment en repos.

SCE-

SCENE XI.

SANCHO, TORILLOS, DOMESTIQUES, LE DOCTEUR.

TORILLOS.

J'accours vous défendre: on vient, dit-on, de vous manquer de respect.

SANCHO.

Oui, mon ami ; c'est un coquin, un maraud qui a voulu m'assommer.

TORILLOS.

Ah ! Ciel ! insulter un Gouverneur dans son Gouvernement : qu'on cherche cet insolent, qu'on l'emprisonne. (*Il sort de droite & de gauche des Domestiques.*) Monseigneur n'est-il pas blessé ? vite un Médecin.

SANCHO.

Oh ! ce n'est pas la peine, je n'ai reçu que quelques coups de poing, & j'y suis fait.

TORILLOS.

(*Le Docteur entre.*) N'importe : venez, Seigneur Docteur ; voici Monseigneur le Gouverneur qui vient d'être battu.

LE DOCTEUR.

Battu !.. cela mérite attention.

TORILLOS.

(On apporte un fauteuil.)

Aſſeyez-vous ; repoſez-vous.

SANCHO.

Que de cérémonies!

LE DOCTEUR.

Battu !.. Examinons la choſe ; ſont-ce des coups d'épée, des coups de ſabre, coups de bayonette, coups de canne, coups de ſangle, coups de bâton, coups de pied, coups de canon...

SANCHO.

Et non, non ; ce ſont de petits coups de poing qui ne valent pas la peine qu'on en parle ſi longtems. Laiſſez-moi tous en paix, & qu'on me donne à diner.

LE DOCTEUR.

Un verre d'eau à Monſeigneur.

SANCHO.

De l'eau ! juſte Ciel! du vin, ſi l'on veut que je boive.

LE DOCTEUR.

Gardez-vous en bien. Je ſerais votre aſſaſſin, ſi je ſouffrais que l'on ſervit même une ſoupe d'ici à trois ou quatre heures.

SAN-

SANCHO.

Ah le traitre!

TORILLOS.

Il s'agit d'ailleurs d'une affaire bien plus ſérieuſe; vos Gardes en faiſant la viſite de l'Iſle, ont arrêté une jeune Bergere & un fermier qui ſe diſputaient. On vous les amene; il faut être à jeun pour juger ſainement.

SANCHO.

Moi! je n'ai d'eſprit que quand je digere. Ah! le maudit métier! Qu'on m'approche ce ſiege, qu'ils viennent; mais je déclare, & très clairement que c'eſt pour la derniere fois, & que je ferai donner les étrivieres au premier étourdi qui oſera m'importuner à l'heure des repas.

LE DOCTEUR.

Nous eſpérons tous voir ici briller votre haute intelligence, & ſur-tout que vous vous déferez petit à petit de l'habitude de débiter à tous propos une légion de proverbes. . .

SANCHO.

Qu'eſt-ce à dire? Mes proverbes ſont à moi, & je fais de mon bien ce que je veux; qui ne ſçait pas ſon métier doit fermer ſa boutique; un bon payeur ne craint point de donner des gages; bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée; on connait l'arbre au fruit; tant vaut l'homme, tant vaut ſa terre; chaque oiſeau trouve ſon nid beau; & qui

ne fait pas ce qu'il doit, ne trouve pas ce qu'il croit ; le fruit verd ...

LE DOCTEUR.

A votre aise, ne vous gênez pas, Monseigneur.

SCENE XII.

Les ACTEURS *précédens*, Une BERGERE, Un FERMIER, GARDES.

LA BERGERE.

Je viens devant vous.

SANCHO.

Je le vois bien.

LA BERGERE.

On m'a pris...

SANCHO.

Quoi ?

LA BERGERE.

Monseigneur, malgré moi, ce méchant m'a pris mon Bouquet.

SANCHO.

Oui-dà !

LE

LE FERMIER.

Monſeigneur, il faut que vous ſçachiez...

SANCHO.

Taiſez-vous; chacun à ſon tour. (*A la Bergere.*) Expliquez-moi comment s'eſt fait la choſe.

ROMANCE.

Je ne ſuis qu'une Bergere,
Je ne vois que mes moutons,
Je ne veux aimer, ni plaire,
Je ne ſçais que des chanſons.
Pour treſſer ma chevelure,
Mon miroir eſt un ruiſſeau :
Un bouquet fait ma parure,
Et mon bien c'eſt mon troupeau.

***

Ce matin ſa voix m'appelle,
Il s'approche à pas de loup;
Laiſſe-moi ma toute belle,
Me dit-il d'un ton ſi doux;
Ton amant ſoumis, & tendre,
Se croira trop ſatisfait,
Si tu veux lui laiſſer prendre,
Un baiſer & ton bouquet.

***

Fi donc, laiſſez-moi de grace,
Laiſſez, cela ſe prend-il ?
Pour ſa réponſe il m'embraſſe,
Voyez qu'un homme eſt ſubtil!
Je veux fuir, ce téméraire,
Malgré mes efforts, mes cris ;
Malgré mon chien, ma colere,
Bouquet, baiſer, tout fut pris.

***

SANCHO.

Ah! ah! Monſieur le galant, voilà donc comme vous en uſez avec nos jeunes filles! mais à bon chat, bon rat; je vous ferai voir que le bien eſt pour tout le monde, & le mal pour qui le cherche: qu'avez-vous à répondre?

LE FERMIER.

Moi, rien: ſi ce n'eſt d'abord qu'elle a menti; v'là le fait de la choſe.

CHANSONNETTE.

Je m'en revenois chantant,
J'apperçus cette fillette;
V'la dis-je un morceau tentant;
Je l'approchai ſur l'herbette;
Vous en auriez fait autant.
En tournant mon compliment,
Je ſaiſis ſa main blanchette,
Que je baiſis à l'inſtant;
Puis j'ouvris ſa colerette,
Vous en auriez fait autant.

***

Je t'aimerai tant, tant, tant,
Lui diſais-je, ma brunette;
Plus je devenois ardent,
Plus j'amuſois la foliette;
Vous en auriez fait autant.
Un baiſer pris doucement,
Fâcha d'abord la pauvrette.
Un ſecond plus éloquent
La rendit bientôt muette:
Vous en auriez fait autant.

***

Je

Je vis ce bouquet galant,
Niché dans ſa gorgerette,
Je le ſaiſis à l'inſtant,
Sans en perdre une fleurette;
Vous en auriez fait autant.
Loin de nous innocemment
Son chien jouoit ſur l'herbette,
L'amour fut de ce moment,
Le témoin & l'interprête;
Vous en auriez fait autant.

***

SANCHO.

Il a ma foi raiſon; mais faut d'la juſtice: écoutez, que vois-je là ſortir de votre poche?

LE FERMIER.

C'eſt un beau mouchoir de fine ſoye que je vais porter à notre ſœur.

SANCHO.

Eh! bien, Monſieur le fripon, je vous ordonne de donner ce beau mouchoir de fine ſoye à cette jeune fille pour la conſoler du bouquet que vous lui avez pris.

LE FERMIER.

Oh! Monſeigneur, j'aime mieux tout rendre.

SANCHO.

Je le crois: mais voyez un peu cet impertinent, qui veut raiſonner avec la juſtice! Obéiſſez. *La Bergere met le mouchoir ſur ſon col.*

Grand-merci, Monſeigneur.

SANCHO.

Attendez ; & toi, mon garçon, ne laiſſe pas ſortir cette fille, & de gré ou de force reprends lui le Mouchoir que tu viens de lui bailler.

LE FERMIER.

Oh ! laiſſez faire.

DUO.

LA BERGERE.	LE BERGER.
Tu ne l'auras pas.	Tu me le rendras,
Ne me mets pas en colere.	J'eſpere.
Mais je penſe qu'il radotte,	
Il faudroit que je fuſſe ſotte,	Je veux r'avoir
Je t'arracherai les yeux.	Mon beau mouchoir,
	Je te dis que je le veux.

LA BERGERE, (*lui donnant un ſoufflet.*)

Magot voilà pour ta peine.

LE BERGER.

Je ſuis dejà hors d'haleine.

ENSEMBLE.

Je t'arracherai les yeux.	Je te dis que je le veux.

SANCHO.

Arrêtez, arrêtez : qu'on me remette ce mouchoir.

LA BERGERE.

Monſeigneur . . .

SAN-

SANCHO, *le rendant au fermier.*

Tenez, jeune homme, gardez le bien; & vous, ma belle petite Poulette, si vous aviez défendu ce matin votre Bouquet comme vous venez de défendre ce Mouchoir, à coup sûr il ne vous l'aurait pas pris; que je n'entende plus de vos nouvelles. Bon jour, qu'on les renvoye, & qu'on les marie pour les punir d'avoir retardé mon diner.

SCENE XIII.

(*Torillos qui étoit sorti pendant le Duo, rentre avec une Lettre.*)

SANCHO, TORILLOS, LE DOCTEUR, DOMESTIQUES.

SANCHO.

Allons vîte nous mettre à table.

TORILLOS.

Ecoutez-nous.

SANCHO.

Je n'écoute rien.

TORILLOS.

C'est une Lettre.

SANCHO.

Je ne sçais pas lire.

TORILLOS.

Mais c'eſt de la part du Seigneur.

SANCHO.

Peu m'importe.

TORILLOS.

Du Seigneur Don Quichotte.

SANCHO.

Attendez ; il faut avoir du reſpect pour ſes Maitres.

TORILLOS.

Vous reconnaiſſez ſon écriture.

SANCHO *tourne & retourne la Lettre.*

Oui ſans doute.

(A part.) Comment ferai-je ?

(Haut.) Allons, allons, liſez la moi bien vite.

TORILLOS.

Moi, Monſeigneur ?

SANCHO.

Oui, ſans doute, n'êtes-vous pas mon Sécretaire, mon Intendant ?

TORILLOS.

D'accord ; mais ſi vous liſiez vous-même.

SANCHO.

Mais ſi je ne veux pas la lire.

TO-

TORILLOS.

C'eſt que l'écriture eſt un peu ingrate.

SANCHO.

Ah ! le traitre, le veillaque, le bourreau, le maudit Sécretaire ! Comment, coquin, tu ne ſçais pas lire ?

TORILLOS.

Mais vous même, Monſeigneur.

SANCHO.

Tien, va-t'en, je t'en prie, va-t'en, crainte de malheur ; & vous Docteur, puiſque Docteur y a, voyons ſi vous ſçavez lire.

LE DOCTEUR.

Grec, Hebreu, Syriaque, Anglais, Italien, François, Eſpagnol, vous n'avez qu'à dire.

SANCHO.

Finiſſons.

DUO.

LE DOCTEUR, (*liſant.*)
Ami Sancho.

(*à Sancho qui l'interrompt.*)
M'écouterez-vous?

(*il recommence à lire.*)
Ami Sancho?

(*à Sancho qui ne lui donne pas le tems de faire la lecture de la lettre.*)
M'écouterez-vous un inſtant?
Etes-vous las de diſcourir ?

SANCHO.
C'étoit un ſi bon maître ;
Il m'avoit promis trois ânons,
Il me les donnera peut-être.
Liſons, liſons. (*au Docteur.*)
Vous verrez qu'il m'envoye
Quelque joli petit préſent.
Ah le cœur m'en ſaute de joye!
Finiſſons, finiſſons. (*au Doct.*)
C'eſt une province
Que ſon bras vient de conquérir,
Et dont il va me faire prince,
Je n'eus jamais tant de plaiſir.

LE

LE DOCTEUR, *lit.*

Ami Sancho, je te donne avis que les Enchanteurs, mes ennemis & les tiens, ainſi que les voiſins de ton Iſle, ſe ſont réunis pour t'attaquer, & qu'ils veulent dès cette nuit ſe rendre maîtres de ton Gouvernement & de ta perſonne.

SANCHO.

Tout le corps me tremble.

LE DOCTEUR.

Je crains de ne pouvoir pas aſſez tôt arriver à ton ſecours.

SANCHO.

Tenez, Meſſieurs, croyez-moi, ſauf meilleur avis, décampons tous.

TORILLOS.

Nous n'eſpérons qu'en votre valeur.

SANCHO.

Mais vous avez grand tort : je ne ſuis qu'un poltron quand j'ai l'eſtomach vuide : paſſe encore ſi j'avais diné.

TORILLOS.

Qu'on ſerve Monſeigneur.

SANCHO.

Qu'entends-je ? ah ! mon cher ami, oui, je vous l'aſſure, vous ſerez, après mon griſon, ce que j'aimerai le plus au monde . . . Je vais donc manger, je vais manger. Que je vous baiſe l'un & l'autre : je te pardonne tout pour la ſeule parole que

que tu viens de dire ; je te dispense de sçavoir lire ; je te permets même de me voler... quand je serai devenu riche. Allons vite manger.

(Tout le monde sort, on entend une simphonie agréable.)

SCENE XIV.

Le Théâtre change, & représente un sallon magnifique ; les pilastres sont ornés de girandoles chargées de leurs bougies. De droite & de gauche, on apperçoit la fumée des cassolettes ; on voit au milieu une table superbement servie, & de toutes parts une foule de peuple rassemblée pour voir le diner du Gouverneur. On apporte la table qui doit être couverte d'un tapis vers le milieu du Théâtre ; on place derriere un fauteuil pour Sancho ; tous les domestiques s'empressent à faire le service.

SANCHO, TORILLOS, LE DOCTEUR, DOMESTIQUES.

SANCHO.

Le beau coup d'œil ! que de plats ! Courage, ami Sancho ; on a raison de dire que le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme... Que je vais m'en donner !

TO-

TORILLOS *tient un vase, & un valet une serviette.*

Il faut, s'il vous plait, vous laver.

SANCHO.

Oh ! ce n'est pas la peine ; je me trouve assez propre.

TORILLOS.

Mais, Monseigneur, il le faut.

SANCHO.

Mais, maraud, je ne le veux point.

TORILLOS.

Vous ne pouvez pas refuser de vous laver les mains.

SANCHO.

Soit, finissons. (*Il ôte son épée qu'un valet reçoit à genoux, & se lave les mains.*) Que j'ai de patience ! Encore, cela est-il fini ? (*on lui présente une serviette, puis un autre lui offre un verre d'eau.*) Que me veux-tu, toi ?

LE VALET.

Que Monseigneur se rince la bouche.

SANCHO, *lui jette le verre.*

Que le diable te mouche, Viellaque, le premier qui s'approche, je l'assomme. (*Il se met à table & se déboutonne.*) Ah ! (*Il s'essuie le visage.*) Pouf. Tranquillisons nous. (*On lui attache sous le menton une grande serviette.*) Par où commencer? (*Il se frotte les yeux.*) Par cette soupe.

LE

LE DOCTEUR *se place derriere* SANCHO, *d'un côté, & chaque plat qu'il veut avoir, il le touche d'une baguette, & on le dessert, tandis que de l'autre côté* TORILLOS *essuie la bouche à* SANCHO *à chaque plat que l'on enleve.*

Qu'on la desserve.

SANCHO.

Hem!

LE DOCTEUR.

La soupe relâche l'estomac & nuit à la digestion.

SANCHO.

Croyez-vous? moi cela m'est égal; qu'on m'approche ces deux friands perdreaux, cette poularde.

LE DOCTEUR.

Qu'on les emporte.

SANCHO.

Un moment, s'il vous plait, ce n'est pas si fort la peine de m'essuyer la bouche; se mocque-t'-on de moi, n'est-ce qu'avec les yeux qu'ici l'on dine & prétend-on me faire mourir de faim?

LE DOCTEUR.

Je veille à votre santé.

SANCHO.

Et morbleu, je veux être malade, quel diable d'homme êtes-vous?

LE DOCTEUR.

Un ſage Médecin prépoſé par les habitans de l'Iſle pour préſerver leur Gouverneur de toute intempérie d'eſtomac, on m'appelle....

SANCHO.

Et moi, je te chaſſe ; oui, hors d'ici tout à l'heure, ſinon je te jure que ſi je prends une corde, je t'étrangle, toi & tous les Médecins, Docteurs & Opérateurs de cette Iſle.

LE DOCTEUR.

Là, tranquilliſez-vous, ôtez les ragouts. Monſeigneur eſt incommodé.

SANCHO.

Oh ! le bourreau.

ARIETTE.

La ſoupe rend flegmatique,
Tout ragout eſt corroſif,
Vous deviendriez étique,
Le bœuf vous rendroit pouſſif,
Le veau n'eſt que viande fade,
Les poulets ſont vaporeux,
Le gibier rend peureux.
Otez la ſalade.

DUO.

LE DOCTEUR.	SANCHO.
Deſſervez vîte le rot,	Auras-tu fini bientôt,
Le poiſſon gâte la poitrine,	Que le diable t'endoctrine,
Gardez-vous de ſervir du fruit,	Docteur mille fois maudit,
Otez.	Je te vais fermer la bouche.
	Tous les plats ſont emportés,
	Au nom du ciel arrêtez,
Je prétends vous conſerver ſain.	Veux-tu me voir mourir de faim,
	Docteur ou monſtre farouche ?

SAN-

SANCHO.

Ah! Ciel! maudit Gouvernement, maudite ambition! maudit Docteur! il faut que je me venge en t'arrachant les yeux.

(*Il s'élance sur le Docteur ; on l'arrête.*)

LE DOCTEUR.

Eh! tout doux, puisque vous le voulez, que l'on rende à Monseigneur cette poularde fine.

SANCHO.

Est-il possible?

LE DOCTEUR.

Au moins c'est contre mon avis, & s'il arrive quelque malheur . . .

SANCHO.

Il n'en arrivera pas, mon cher ami, il n'en arrivera pas, j'en suis garant. *Aux Valets.* Rangez vous de là, coquins. (*Il court à la table.*)

TORILLOS, *veut le conduire au fauteuil.*

Mettez-vous ici.

SANCHO *se met au coin de la table sur un petit tabouret.*

Non, non. je me trouve bien là. (*Il prend la poularde.*) Oh! qu'elle a bonne mine, quelle odeur! ... (*On entend un tambour.*) Mais juste Ciel! pourquoi ce tapage?

TORILLOS.

Je crains quelque nouveau malheur, j'y vais voir. (*Il sort.*)

SANCHO.

Je frissonne.

LE DOCTEUR.

Gardez-vous de manger.

TORILLOS *revient.*

Ah! Seigneur, ce ſont ... Ce ſont les ennemis qui ravagent l'isle.

LE DOCTEUR.

Il faut vous mettre en défenſe.

SANCHO.

Qui, moi ! je ne ſçais que juger ; vous autres allez vous battre.

LE DOCTEUR.

Monſeigneur Don Quichotte nous l'avoit bien prédit.

SANCHO.

Mes chers amis, ne m'abandonnez pas.

TORILLOS.

Nous tremblons comme vous, ce ſont des gens terribles, des Turcs, des Renégats.

SANCHO.

Pauvre Sancho!

LE DOCTEUR.

Nous allons raſſembler vos Gardes, chercher des armes pour vous, pour nous.

SANCHO.

Quant à moi ! ce n'eſt pas la peine, je me tiens déjà pour battu ; reſtez ! vous me quittez ; Oh ! Ciel !

SHE-

SCENE XV.

SANCHO *seul.*

RECITATIF.

Ils sont partis.

(*Il est effrayé par le bruit de la musique.*) Le bruit croit & s'augmente,
Je n'entends plus que fusils & canons.

(*regardant la table.*) Ils ont pris tous les plats,
Et la faim me tourmente,

(*Il veut fuir, mais une musique champêtre l'arrête.*) Enfuyons-nous

Quels plus doux sons,
C'est le chalumeau, la musette,

(*Il est effrayé par le bruit de la musique.*) C'est la timballe,
La trompette,
Pauvre Sancho ! que devenir ?
Ce doux son me charme & m'enchante,
Ce tintamarre m'épouvante,
E'tois-ce à jeun que je devois mourir ?
Oh ciel !
Pour grace derniere,
Laisse moi fuir de ce palais,
Que je retourne en ma chaumiere,
Pour ne l'abandonner jamais.

(*Il apperçoit une salade & un gigot, il les prend, & se cache sous*) Mais que vois-je encore, un gigot ?
Une salade délectable,
Il faut les saisir au plutôt,
Et nous cacher, où, sous la table.

la table pour les manger.) Que l'ennemi faſſe le diable,
Mangeons bien & ne diſons mot.

SCENE XVI.

SANCHO *caché ſous la table.*

TORILLOS, *ſuivi de Domeſtiques qui portent des armes pour Sancho, & qui ſont armés eux-mêmes.*

TORILLOS.

Où donc eſt donc le Gouverneur? Seigneur Sancho, le tems preſſe, Seigneur Sancho, répondez-nous.

SANCHO *léve un coin du tapis, on le voit manger.*

Leur répondre, quelque ſot! j'ai bien autre choſe à faire.

TORILLOS.

C'eſt en vain que je cherche, aidez-moi donc vous autres, il ne peut être ſorti, puisque j'ai fait veiller aux portes; que diable, ſerait-il fourré ſous la table? Voyons; (*on léve le tapis,*) quoi! vous voilà, Monſeigneur?

SANCHO.

Vous en avez menti, ce n'eſt pas moi.

TORILLOS.

Levez-vous vîte, les ennemis ſont arrivés.

SAN-

SANCHO.

Qu'ils s'en aillent.

TORILLOS.

L'isle sera prise.

SANCHO.

Je m'en moque.

TORILLOS, *aux Valets.*

Emportez vite cette table. Vous, aidez au Gouverneur à se relever ... Et vous, Monseigneur, prenez ces armes.

SANCHO, *voulant s'en aller.*

Je n'en ferai rien.

SCENE XVII.

SANCHO, TORILLOS, THERESE, LOPE TOCHO, *suivi de Paysans & de Paysannes.*

THERESE, *aux Paysans.*

Venez, venez, vous autres: (*A Sancho.*) Tian, v'là la plus jolie jeunesse de la Manche qui s'en vient tout en chantant te féliciter sur ta fortune ... Mais, qu'avons-je appris? Qu'est-ce que tout ce tintamarre?

SANCHO.

Oh! je n'en sçai rien moi-même, ma chere Therese. (*Il apperçoit Lope Tocho, & court l'embrasser.*) Ah! mon cher Lope; mon cher ami.

QUATUOR.

TORILLOS *donnant des armes à Sancho.*

Prennez vîte cette lance,
Armez-vous en diligence.

SANCHO (*donnant à Lope Tocho les armes que Torillos lui présente.*)

Mon cher Lope avance,
Prends vîte la lance,
Prends, sans te faire prier,
Ce casque & ce bouclier.
Prens; c'est un service d'ami,
Sois Gouverneur en ma place,
Prince, Roi, Duc, s'il te plait.
Quant à moi votre valet,
Je n'en mets, ni je n'en ôte,
Ici nud je suis venu,
Et je m'en retourne nud,
J'avois compté sans mon hôte,
Mais
Serviteur, je m'en vais.

ENSEMBLE.

Lope Tocho. } Expliquez-nous vos projets,
Therese. }
Torillos. Vous quitteriez vos sujets?
Sancho. Serviteur, je m'en vais.

LOPE TOCHO.

Vouz renoncez à votre Gouvernement?

SANCHO.

Si j'y renonce, ah! mon cher ami, autant vaudrait que le diable m'eut mis la barbe en papillotes que de m'inspirer la sotte envie d'être Gouverneur; & s'il faut qu'elle me reprenne, je consens à mourir de faim dès le premier jour: mais suffit, pierre qui roule n'amasse pas de mousse.

LOPE

LOPE TOCHO.

Vous consentez donc à venir avec nous, à m'accorder votre fille ?

SANCHO.

V'là qu'est fini, je te baille ma petite Sancha, je m'en retourne avec vous ... (*Il se range du côté des Paysans.*) Je tope à tout, je me sens déja le cœur en joie de ne me plus voir entouré que de bonnes gens de ma sorte.

TORILLOS.

Mais, que dira Monsieur le Duc ?

SANCHO.

Tout ce qu'il voudra.

SCENE XVIII & derniere.

LES ACTEURS PRE'CE'DENS.

LE DOCTEUR.

Seigneur, l'Isle est en paix.

SANCHO.

Tant mieux pour elle.

LE DOCTEUR.

Les ennemis sont vaincus.

SANCHO.

Tant mieux pour vous.

LE DOCTEUR.

Graces à votre valeur.

SANCHO.

Taiſez-vous, menteur inſigne, taiſez-vous... Si je n'étais prudent; mais ſuffit, qu'on m'ouvre la porte.

LE DOCTEUR.

Vous voulez nous quitter.

SANCHO.

Et tout à l'heure. Je pars avec mon gendre, mon âne, & ma femme. Mon cher âne que je vais t'embraſſer! Oui, vous avez beau rire; mon âne, tout âne qu'il eſt, vaut cent fois mieux que vous, il m'a rendu ſervice, & vous ne m'avez fait que du chagrin.

LOPE TOCHO, *à Théreſe.*

Le voilà devenu raiſonnable.

SANCHO.

Adieu, Meſſieurs, adieu, je ſuis né pour bêcher la vigne, & non pour défendre des Isles; chacun doit faire ſon métier; je ne ſçais manier ni lance, ni lancette, & j'aime mieux une ſoupe qu'on mange, qu'un grand repas qu'on regarde. Gouvernez votre Isle, ou qu'elle ſe gouverne toute ſeule, faites à votre guiſe; je m'en lave les mains, je n'y perds, ni n'y gagne, & je m'en ſoucie comme d'un zeſte.

LE DOCTEUR.

Soyez ſûr qu'à l'avenir...

SANCHO.

Serviteur, on ne m'atrape pas deux fois.

J'ai donné dans la grandeur,
Plus fin peut s'y méprende.

Bon

Bon à prendre eſt bon à rendre,
Contre fortune bon cœur.
Laiſſons Marc Aurele à Rome.
C'eſt le bon ſens qui fait l'homme.
Prenez moi l'œuf d'un moment,
Pain d'un jour, vin d'un an;
Va-t-il pleuvoir, couvrez vous,
Quittez méchante partie,
Le mouton doit fuir les loups.
Au fait, cela ſignifie
Que je veux fuir de ce lieu.
J'ai tout dit, bon ſoir, adieu.

LOPE TOCHO.

Venez, Beau-pere, j'ons déja des écus, j'en amaſſerons d'autres, vous trouverez chez nous une vie tranquille.

SANCHO.

Et morgué, c'eſt là le bonheur.

THERESE.

Mais, ta petite Peronnelle...

SANCHO,

Paix, Théreſe! touche là, pas de rancune, quand la fortune nous trouble une fois la viſiere, on ne ſçait plus ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait, & c'eſt pour ç'a qu'on voit tant de ſots & de ſottiſes dans le monde; mais que tout ſoit fini; je renonce aux Gouvernemens & aux Chevaleries, renonce à ta mauvaiſe humeur, marions notre fille, travaillons la terre, & diſons toujours à nos enfans que pour être heureux, il faut que chacun vive dans ſon état... Pour moi...

VAUDEVILLE.

SANCHO.

Je vais revoir ma chere métairie,
Je dis adieu pour jamais aux grandeurs,
Sur l'avenir eſt bien fou qui ſe fie.
Bon pain chez ſoi vaut mieux que poules ailleurs.
Qui croit au nid trouver la pie,
Le plus ſouvent n'y prend qu'un rat,
Il faut, quoiqu'il arrive,
Que chacun vive,
Dans ſon état.

THERESE.

Qu'une bourgeoiſe en beaux habits de nôce,
Dans le grand monde étale de grands airs,
ça ne ſçait pas ſe tenir en carroſſe,
ça veut parler, ça dit tout de travers,
Bien loin de donner dans la boſſe,
Chacun rit de ſon faux éclat.
Il faut, &c.

LOPE TOCHO.

Qu'un jeune Abbé tranchant du militaire,
Tienne à Chloé des propos indécens;
Malgré ſon ambre & ſon air de myſtere,
On fait peu de cas de ſes petits talens,
Ce qui plait dans un mousquetaire,
Déplait dans un homme à rabat.
Il faut, &c.

TORILLOS.

Qu'un financier dont la grande richeſſe,
N'eſt pas toujours le prix de ſes vertus,
Veuille imiter les airs de la nobleſſe,
Il voit bientôt la fin de ſes écus.
Adieu les amis, la maîtreſſe,
Chacun rit aux dépens du fat.
Il faut, &c.

THE-

THERSEE.

Fille qui veut ſans bien & ſans naiſſance,
Dès ſon printemps donner dans la grandeur,
Risque d'abord ſa gentille innocence,
Et par degrés ſe pervertit le cœur.
L'eſtime honore l'indigence,
Le mépris ſuit un faux éclat.
Il faut, &c.

LOPE TOCHO.

Par vanité que le jeune Valere,
Veuille toujours hanter de grands Seigneurs,
Que gagne-t-il à ſortir de ſa ſphere,
Il perd ſon tems & quelquefois ſes mœurs?
Le public en juge ſévere,
L'accuſe d'être ſot ou fat.
Il faut, &c.

LE DOCTEUR.

Le gentilhomme eſt né pour le ſervice,
Le villageois pour cultiver les champs,
Le Magiſtrat pour rendre la juſtice,
Le Médecin pour ſoulager les gens.
Qu'à ſon ſort chacun s'aſſerviſſe,
Tout va prendre un nouvel éclat.
Il faut, &c.

FIN.

Pieces de Théâtre représentées au Théâtre de la Cour & imprimées

A COPENHAGUE, chez CL. PHILIBERT.

TRAGEDIES.

Rixd. sols lubs.

le Siege de Calais, Tragédie, par Mr. *de Belloy*, 8. 1765. *gr. pap.* — 12

Hypermnestre, Tragédie, par Mr. *Le Mierre*, 8. 766. *gr. p.* — 12

l'Orphelin de la Chine, Tragédie, par Mr. *de Voltaire*, corrigée sur les Manuscrits de la Comédie Françoise à Paris, suivant l'Auteur, 8. 767. *gr. p.* — 12

Tancrede, Tragédie, par le même, corrigée de même, 8. 767. — 12

Rhadamiste & Zénobie, Tragédie, par *Crebillon*, 8. 767. — 12

COMEDIES.

Nanine, ou l'Homme sans préjugé, Comédie en 3 actes, par Mr. *de Voltaire*, 8. 767. *gr. p.* — 12

le Misantrope, Comédie, par *Moliere*, 8. 767. — 12

Le Roi & le Fermier, Comédie en 3 actes, mêlée d'Ariettes, par M. *Sedaine*, 8. 767. *gr. p.* — 12

La Partie de chasse de Henri IV., par M. *Collé*, 8. 767. *gr. p.* — 12

La Seconde Surprise de l'Amour, par M. *De Marivaux*, 8. 767. *gr. p.* — 12

OPERA-COMIQUES.

Annette & Lubin, Comédie en un acte, en vers, mêlée d'Ariettes, par Mad. *Favart*, 8. 766. *pet. pap.* — 8

Mazet, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. *Anseaume*, 8. 767. *p. p.* — 8

Le Cadi Dupé, Opera Comique, en un acte, par l'Auteur du Maître en Droit, 8. 767. *p. p.* — 6

Les Chasseurs & la Laitiere, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. *Anseaume*, 8. 767. *p. p.* — 6

La Servante Maîtresse, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, trad. de la *Serva Padrona*, interméde Italien, 8. 767. *p. p.* — 6

Le Maréchal Ferrant, Opera Comique, en un acte, mêlé d'Ariettes, par Mr. *Quetant*, 8. 767. — 8

Le Maître en droit, Opera Bouffon, en 2 Actes, 8. *sous presse.*

Rose

Rixd. sols lubs.

Rose & Colas, Comédie, en un acte, mêlée d'Ariettes, par M. *Sedaine*, 8. 767. *p.p.* — 8

Le Tonnelier, Opera Comique, mêlé d'Ariettes, 8. 767. *p.p.* — 8

On ne s'avise jamais de tout, Opera Comique, par M. *Sedaine* & *Moncini*, 8. 767. *p.p.* — 8

Le Sorcier, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, par *Poinsinet*, 8. *gr.p.* 767. — 12

Sancho Pança dans son Isle, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, par Mr. *Poinsinet*, 8. 767. *gr.p.* — 12

Ninette à la Cour, Comedie en deux Actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. *Favart*, 8. *gr.p. sous presse.* — 12

La Clochette, Comédie, mêlée d'Ariettes, par *Anseaume*, 8. *gr.p. sous presse*, — 12

J'imprimerai aussi incessamment.

Les Dehors Trompeurs, ou l'homme du jour, Comédie en 5 actes, par *Boissy*, — 12

Andromaque, Tragédie de *Racine*, — 12

& autres pieces.

J'ai aussi un nombre d'exemplaires des Pieces de Théâtre qui ne sont pas de mon Impression, savoir

Adelaïde du Guesclin, Tragédie, par M. *de Voltaire*, 8. *Geneve* 765. — 16

Le Caffé ou l'Ecossaise, Comédie, par le même, in 12. & 8. 760. — 16

Les Scythes, Tragédie, & Octave & le jeune Pompée, ou le Triumvirat, Tragédie, par le même, avec un mélange de pieces, 8. *Geneve* 767. — 36

la Bohémienne, Comédie en deux actes & en vers, mêlée d'Ariettes, par *Favart*, 8. *Dresde* 764. — 8

la Coquette & la fausse Prude, Comédie en 5 actes, en prose, par *Baron*, *ibid.* — 12

l'Ecole des Meres, Comédie, par *de Marivaux*, 8. *ibid.* 764. — 8

la Metromanie, ou le Poëte, Comédie, en vers & en 5 actes, par *Piron*, 8. *ibid.* 764. — 12

Turcaret, Comédie en cinq actes & en vers, par *Le Sage*, 8. *ibid.* — 12

Et plusieurs autres pieces de Théâtre.

Livres

Livres nouveaux dont j'ai un nombre d'exemplaires.

Icones rerum Naturalium, ou *figures enluminées d'hiſtoire Naturelle*, par Mr. le Profeſſeur *Aſcanius*, 1er Cayer, contenant X. planches ſavoir,

I. La Carpe de mer.
II. L'Anguille de mer.
III. Le Maquereau.
IV. Le Dorſch.
V. Le Tydtling, eſpece de Dorſch.
VI. L'Orphie.
VII. La Vive, ou Dragon de mer.
VIII. Le Corbeau blanc de Feröe.
IX. Le Vanneau gris de fer.
X. La Tulipe de mer.

Avec l'Explication des X. planches, fol. oblong.

Cet ouvrage eſt en Danois, de même qu'en Allemand, & en François, chacun ſéparément, à Rixd. 3.

Les Cayers ſuivans à meſure qu'ils paroîtront.

Bélifaire, par *Marmontel*, 8. 1767. 16 ſols

Hylaire, par un Metaphyſicien, parodie de Bélifaire, 8. 767. *Aviſt.* 12 —

Diſſertations ſur l'origine du langage & ſur les Runes; & Eſſais ſur divers Sujets, 8. 767. 8 —

* Etat de l'Egliſe & de la Puiſſance du Pontife Romain, 12. 2 vol. 766. Rixd. 1. 12 —

Hiſtoire de la Maiſon de Brunſwig, par Mr. *Mallet*, 8. *Geneve*, 767. T. I. 28 —

Lettre de Voltaire à Elie de Beaumont, 8. 767. 3 —

* Lettres de Monteſquieu à ſes amis en Italie, 12. 767. *Florence* 24 —

Memoire pour ſervir à l'hiſtoire de la vie du Lord William Pitt, 8. 1766. 6 —

Relation des Aventures arrivées à quatre Matelots Ruſſes jettés par une tempête près de l'Iſle déſerte d'Oſt-Spitzbergen, ſur laquelle ils ont paſſé ſix ans & trois mois, &c. par Mr. *P. L. Le Roy*, 12. 1766. 6 —

Sermons de Lullin, 8. Tom. 2d. *Geneve* 767. 28 —

Supplément à la Deſtruction des Jéſuites en France, 12. 2 parties, 1767. 20 —

Lettres ſur la Danſe & les Ballets, par *Novere*, 12. *Vienne* 767. 32 —

*Les Livres avec une * arriveront inceſſamment.*

Choix

Livres nouveaux.

Choix de Coquillages & de Crustacés, par Mr. *Regenfuss*, en noir, suivant le Prospectus pour la souscription, Rixd. 10.

l'Amitié Scythe, 12. 767	—	20
Anecdotes Françoises, 8. 767. rel.	1.	24
l'Antiquité Justifiée, 12. 766	—	20
l'Aveugle de Palmyre, Comédie, 8. 767	—	18
du Bonheur, par De Serres, 8. 767. Rel.	—	40
la Campagne, 12. 2 vol. 767	1.	8
Celianne, ou les Amans séduits par leur Amour, 12. 766	—	20
le Chateau d'Otrante, 12. 2 part. 767	—	32
le Coche, 12. 2 vol. 767 Rel.	1.	32
le Code Matrimonial, 12. 766	—	40
la Comtesse de Vergi, 12. 2 part. 766	—	24
Contes de la Fontaine, 8. 2 vol. fig. 762	24.	—
Decameron de Bocace, 8. 5 vol. fig. 765. Rel.	40.	—
Dictionnaire d'Anecdotes, 8. 767. Rel.	1.	16
—— des Arts & Mêtiers, 8. 2 vol. 766. Rel.	2.	24
—— de Cuisine, 8. 767. rel.	1.	32
—— des Théâtres, 8. 763. Rel.	2.	24
le Duo interrompu, Conte, suivi d'Ariettes nouvelles, 8. 766	—	32
Essai sur la Population de l'Amérique, 12. 4 vol. 767. R.	4.	—
Ecole des Peres & des Meres, 12. 2 part. 767	—	36
Esprit de la Ligue, 12. 3 vol. 767. Rel.	2.	—
—— des Loix Romaines, 12. 3 vol. 766	3.	—
Etudes convenables aux Demoiselles, 12. 2 vol. 762. R.	1.	32
la Fête du Château, 8. 766	—	20
les Gascons en Hollande, 8. 2 vol. 767	1.	—
Haou-Xiou-Choan, histoire Chinoise, 12. 4 vol. 766	1.	32
Histoire de Bertrand du Guesclin, 8. 2 vol. 767. Rel.	2.	—
—— de Mis Ind. Danby, 12. 2 vol. 767	1.	8
—— d'Henri IV. par *Bury*, 12. 4 vol. 766. Rel.	4.	—
Iliade d'Homere, en vers, 8. T. I. 766	—	36
Intérêts des Nations de l'Europe, 12. 4 vol. Rel.	4.	—
Joseph, Poëme en 9 Chants, par *Bitaubé*, 8. fig. 2 vol. 767.	2.	—
Lettres d'Affi à Zurac, 12. 767	—	20
—— du Colonel Talbert, 12. 4 vol. 767	2.	16
le Lord impromptu, 12. 2 vol. 767	—	36
Magazin énigmatique, 12. 767	—	28
—— recréatif, 8. 767	—	20
les Malheurs de l'Amour, 12. 2 vol. 766	—	32
Maria, ou Nouvelle Pamela, 12. 2 vol. 765	—	40

& autres suivant le Catalogue.

COPENHAGUE, ce 21 Sept. 1767.

TOM JONES,

COMEDIE LYRIQUE,

EN TROIS ACTES,

AVEC DES ARIETTES,

par Mr. POINSINET,

MISE EN MUSIQUE

par A. D. PHILIDOR.

Représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 14e *Avril* 1769.

Cette nouvelle Edition est conforme à celle de Paris du 30. Janv. 1766.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT.

MDCCLXIX.

Avec Permission du ROI.

ACTEURS.

TOM JONES.	Mr. DE LA TOUR.
Mr. WESTERN.	Mr. DINESY.
Mad. WESTERN.	Mad. MERCIER.
Mis SOPHIE WESTERN.	Mad. DINESY.
HONORA.	Mad. DARTIMON.
ALWORTHY.	Mr. DESCHAMPS.
BLIFIL.	Mr. CASIMIR.
DOWLING, *Quaker*.	Mr. DU TILLET.
La Maîtresse de l'Hotellerie D'UPTON.	

PIQUEURS.

VALETS.

BUVEURS.

Représentée par les Comédiens Italiens du Roi pour la 1e fois, à Paris, le 27 Fevr. 1765 & remise avec des changemens le 30 Janv. 1766.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

TOM JONES,

COMEDIE

EN TROIS ACTES,

MÉLEE D'ARIETTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Sallon de compagnie dans le Château de Mr. Weſtern. On y voit différens meubles. Sophie eſt du côté du Roi, près d'un métier de tapiſſerie, où elle travaille. Honora de l'autre côté s'occupe à faire de la Dentelle.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE, HONORA.

DUO.

SOPHIE *travaillant.*

Que les devoirs que tu m'impoſes
Triſte raiſon ont de rigueur!
Tu gémis, Sophie, & tu n'oſes
T'interroger ſur ta douleur.
Quand ſous tes doigts naiſſent les roſes,
Les épines ſont dans ton cœur.

HONORA, *faiſant de la dentelle & agitant ſes fuſeaux.*

Soir & matin,
La jeune Iſette,
Triſte & ſeulette,
Céde au chagrin.
Qu'un jeune drille
Lui parle l'amoureux jargon,
Son cœur ſautille,
Elle babille,
C'eſt un démon.
Voilà ſur l'eſprit d'une fille,
Le pouvoir d'un joli garçon.

SOPHIE *avec humeur.*

En vérité, ma bonne, vous m'obligeriez de contraindre votre gaieté; elle eſt aujourd'hui bien vive.

HONORA.

Pas plus qu'à l'ordinaire; mais c'eſt vous, Mademoiſelle, qui êtes aujourd'hui bien triſte, votre mélancholie s'accroît de jour en jour.

SOPHIE.

Tu te l'imagines, parce que je ne prends nul plaiſir

ſir à diſputer avec ma tante des intérêts de l'Europe, ni à babiller inutilement avec toi.

HONORA.

Courage, ſoyez plus ſincère, vous avez quelque chagrin ſecret; tenez, tout le monde s'en apperçoit ici, & nous en cauſions encore ce matin avec Mr. Jones.

SOPHIE *travaillant.*

Avec Mr. Jones; & qui vous a priée, s'il vous plait, de vous entretenir de moi?

HONORA *travaillant.*

Eh bien! n'allez-vous pas gronder? comme ſi j'avois commis un grand crime d'écouter votre éloge . . fait par le plus joli jeune homme, le meilleur ami de votre pere, que le ſage Alvorthy éleve & chérit comme un fils.

SOPHIE.

Je vois que le plus court eſt de te laiſſer dire. . .

HONORA *ſe léve.*

Mais convenez-en vous-même; vive ce Cavalier pour les attentions, les ſoins, la généroſité, le courage: Auriez-vous l'ingratitude d'oublier qu'il n'a pas craint de ſe caſſer le bras pour vous garantir d'une chûte légére; oh! dès qu'il s'agit de rendre ſervice, rien ne l'arrête, & voilà comme j'aime les hommes.

SOPHIE.

Il me paroît que tu ne haïs pas trop celui-là.

HONORA.

De bonne-foi le peut-on haïr? il eſt ſi poli, ſi bienfait!

SOPHIE.

Sçais-tu que je finirais volontiers par t'en croire amoureuſe?

HONORA.

Ah! vous voulez vous amuſer à mes dépens; croyez que je me rends juſtice. Je ſçais que le pauvre Mr. Jones ne connoît encore ni ſes parens, ni ſa famille, mais je ſçais auſſi que l'incertitude de ſon ſort vaut mieux que la réalité du mien; chéri de votre pere, élevé par Mr. Alvorthy, tenez, Mademoiſelle, tout cela ſuppoſe quelque ſecret motif, & j'en ſuis ſi perſuadée, qu'on me voit toujours la premiere à prendre ſon parti contre tous ceux qui en babillent.

SOPHIE.

Cela eſt très-bien de ta part, je t'en loue.

HONORA.

J'ai déja fait certaine remarque.

SOPHIE.

Qu'elle eſt-t'-elle?

HONORA.

Ce grave Dowling, ce Quaker qui eſt comme l'intendant de Mr. Alvorthy, lui qui tutoye tout le monde, ne ſalue perſonne, dont l'abord eſt ſi bruſque, le ton ſi dur, l'eſprit ſi fier, & bien quand il parle de Mr. Jones il y met des égards, du reſpect.

SOPHIE.

Mais . . je m'en ſuis apperçue.

HONORA.

Allez, Mademoiſelle, le ciel eſt juſte; il permettra que tout ſe découvre; & en attendant ſi quelqu'un doit ici le protéger, je vous aſſure que c'eſt plutôt vous, qu'une autre.

SO-

SOPHIE.

Pourquoi ?

HONORA.

Je crains. . .

SOPHIE *se léve.*

Achéve: tu dois ſçavoir que je ne veux pas que l'on me cache rien. . .

HONORA.

Eh bien! écoutez-moi, c'était hier après le diner, il ſe promenait dans le bosquet; c'eſt aſſez ſon uſage, je m'étais cachée, & je l'entendais qui diſait, mais mille fois plus tendrement que je ne puis vous le répéter:

ARIETTE.

Oui, toute ma vie,
La belle Sophie,
Charmera mon cœur.
De toute ma vie,
La belle Sopie,
Ferait le bonheur.
Cœur ſenſible & tendre,
Qui peut chaque jour la voir & l'entendre,
Sait-il ſe défendre,
Du pouvoir d'amour. .

Oui, toute &c.

Mais dans le ſilence,
Loin de ſes appas,
Cachons mon offenſe,
Et ſans eſpérance,
Répétons tous bas,
Oui, toute &c.

SOPHIE *troublée.*

Honora, finiſſez ... ſi vous me promettiez de ne plus parler de tout ceci, je vous pardonnerais. Mais prenez garde ... vous êtes indiſcrette, ma bonne ... vous l'êtes trop ... mon pere ... moi-même.

HONORA.

Ne craignez rien; j'entends quelqu'un: c'eſt Madame votre tante; la gazette l'occupe ſi fortement qu'elle ne vous apperçoit pas. (*Sophie & Honore ſe remettent à leur ouvrage.*)

SCENE II.

HONORA, SOPHIE, Mad. WESTERN.

Mad. WESTERN *lit la gazette.*

Ah! je ſuis bien aiſe de vous trouver ici; vous travaillez, tant mieux; j'aime qu'on s'occupe: Honora, ſortez.

HONORA *à part.*

Pourquoi donc ce myſtere? (*Elle ſort.*)

Mad. WESTERN.

Vous me voyez, ma niéce, fort inquiette: les affaires du Nord prennent une tournure abſolument contraire à mes idées!...

SOPHIE.

Il faut eſpérer.

Mad. WESTERN.

Non, contre toute raiſon le Dannemark prend les

les armes; on s'était arrangé ſur une confédération, on avoit projetté des articles, & point du tout: en vérité, il eſt bien pénible d'arranger des gens qui ne veulent pas s'entendre.

SOPHIE.

Mais, ma tante, ne ſerait-il pas plus ſimple de les laiſſer s'arranger eux-mêmes?

Mad. WESTERN.

Cela vous eſt bien facile à dire: mais ces contradictions perpétuelles m'occupent, me chagrinent, m'empêchent de ſonger, comme je le voudrais, aux intérêts de cette maiſon, dont votre pere, qui n'a pas le ſens commun, me laiſſe tout le tracas.

SOPHIE.

Ma tante... Il eſt mon pere.

Mad. WESTERN.

Oui, & c'eſt là tout ſon mérite; car dans ſa conduite, c'eſt bien le gentilhomme le plus extraordinaire... Tous les jours courant les bois, ne vous entretenant, les ſoirs, que de ſes chevaux, de ſes valets . . Ah! qu'il ferait bien mieux de ſuivre ſes affaires, de veiller . . . ſur vous . . . oui, ſur vous-même, Mis Weſtern, dont je ſuis fort mécontente!

SOPHIE.

Que me reprochez-vous?

Mad. WESTERN.

Ah! ça, nous ſommes ſeules. Je vous ai élevée. Je vous aime. Depuis deux mois que Monſieur Alworthy, ſon protégé Jones, & Blifil ſon neveu, logent dans ce château, vous êtes triſte, rêveuſe, vous fuyez la compagnie.

SOPHIE.

Je vous jure . . .

Mad. WESTERN.

Vous êtes amoureuſe, Sopie.

SOPHIE *vivement.*

Ne le croyez pas.

Mad. WESTERN.

ARIETTE.

Ah! j'aime aſſez cette fineſſe.
Vous prétendez m'en impoſer,
A moi, ma Niece,
C'eſt par trop s'abuſer.
Du Miniſtre le plus ſévére,
Du plus habile Secretaire,
Dès que je veux ſonder les ſentimens,
L'eſpoir couronne mon attente,
Jugez, jugez ſi je ſuis clairvoyante,
Sur les intrigues des Amans.

Ah! j'aime &c.

SOPHIE.

Je ne ſçais que penſer.

Mad. WESTERN.

Vous rêvez, vous craignez de me répondre, vous avez tort. Votre choix me plaît, il eſt convenable. Si j'attendais que mon frere s'avisât le premier de ſonger à votre établiſſement, ce ſerait à ne pas finir; il ne peut tarder, & j'en vais conférer avec lui tout-à-l'heure.

SOPHIE.

De grace, répondez-moi; ſe pourrait-il que vous fuſſiez aſſez bonne?

Mad. WESTERN.

Eh! voilà comme l'on parle . . . comptez ſur moi. (*On entend un bruit de fanfares.*) J'entends du bruit;

bruit; c'eſt votre pere; on ne peut le méconnoître au tapage qui l'environne.

SCENE III.

Quatre Piqueurs en bottes & en habits trouſſés, tenant en main leurs trompes & donnant des fanfares. JONES, *Mr.* WESTERN, *en habit de chaſſe, la trompe au col,* SOPHIE, *Mad.* WESTERN, HONORA.

Mr. WESTERN, *après les fanfares.*

Courage, enfans de la joie; de la gaieté: Ah! le beau temps; la belle chaſſe!

JONES.

Elle a été des plus heureuſes.

Mr. WESTERN.

Oui, mon ami, c'eſt graces à ton intelligence. Bon jour, Sophie: comment te portes-tu, ma fille? fais ton compliment à mon camarade, il vient, ma foi, de s'acquérir la gloire du plus déterminé chaſſeur de notre Comté de Sommerſet.

JONES.

C'eſt à vous qu'appartient cet avantage.

Mr. WESTERN.

Nenni, vraiment, je ſuis ſincere. C'eſt à toi que je dois aujourd'hui tout le plaiſir de ma chaſſe. Si tu l'avais vu, Sophie, qu'elle vivacité! quelle ardeur! mais vous autres femmes vous vous levez ſi tard!

Mad.

Mad. WESTERN.

Ne faut-il pas, comme vous, courir des bois avant qu'il soit jour?

SOPHIE.

J'en ai bien du regret.

JONES.

Le plaisir que nous vous aurions vu prendre eut encore augmenté le nôtre.

Mad. WESTERN.

Oh! sans doute, il est bien flatteur pour des femmes d'une certaine façon de s'exposer tous les jours à quelque nouvel accident, de braver les vents, la pluie!

Mr. WESTERN.

Eh! ma chere Sœur, mêlez-vous de politiquer sans nous contrarier sur nos plaisirs. Ah! que n'avez-vous vu la chasse de ce matin? peut-être de six mois n'aurons-nous pareille rencontre; un Cerf dix-cors, un temps! un frais! tayaut, tayaut; il semble que j'y sois: tenez, le recit seul de ma chasse vous fera regretter de ne nous avoir pas suivis. Ecoutez.

ARIETTE.

D'un Cerf dix-cors
J'ai connoissance:
On l'attaque au fort,
On le lance.
Tous sont prêts;
Piqueurs & Valets,
Suivent les pas de l'ami Jones.
J'entends crier vol'clets,
Aussitôt j'ordonne,
Que la Meute donne,
Tayaut, tayaut;

Mes

Mes Chiens découplés l'environnent,
Les trompes ſonnent,
L'Echo raiſonne.
Quelques chiens que l'ardeur dérange,
Quittent la voie, & prennent le change;
Jones les raſſure d'un cri.
Ourvari, ourvari.
Aur'tour, aur'tour:
Nous en revoyons,
Vol'clets, vol'clets.
Accoute, accoute,
A Mirmiraut
Tout à Griffaut.
On reprend route.
Voilà le Cerf à l'eau.
Il bat l'eau.
L'animal forcé ſuccombe,
Fait un effort, ſe reléve, enfin tombe;
Et nos Chaſſeurs chantent tous à l'envi:
„ Amis, goûtons les fruits de la victoire;
„ Amis, amis, célébrons notre gloire.
„ Halali, fanfare, halali,
Halali.

Mad. WESTERN.

Quand vous aurez tout dit, mon frere, pourra-t-on vous parler un moment de vos affaires?

Mr. WESTERN.

Oh! de tout mon cœur, & tant que vous voudrez, mais, dites-moi d'abord, le diner tardera-t'-il beaucoup? nous n'avons eu que le tems de faire une petite halte, & grace à vos ſoins la cantine étoit mal fournie.

Mle.

Mad. WESTERN.

Il n'eſt pas encore midi.

Mr. WESTERN.

Que m'importe? Ordonnez qu'on ſe dépéche. (*Aux piqueurs.*) Et vous, enfans, point de relâche. Le franc Chaſſeur doit être plus alerte encore que la bête qu'il pourſuit. Demain, dès le point du jour. . . .

Mad. WESTERN, *à part.*

Oh! demain vous aurez, après le diner, tout le tems de donner vos ordres. (*Haut.*) Honora, ſuivez ma niece dans ſon appartement. Je me flatte que Mr. Jones me voudra bien permettre d'être un moment ſeule avec mon frere.

JONES.

Madame. (*Honora ſort avec Sophie.*)

Mr. WESTERN.

C'eſt une tyrannie; je ne ſçais ce qu'elle me veut: il faut contenter les femmes. (*A Jones.*) Va-t-en donner un peu le coup d'œil du Maître; vois ſi notre jeune, meute eſt rentrée en bon état: va, mon camarade; je ne tarderai pas à t'aller joindre.

(*Jones ſort avec les piqueurs.*)

SCENE IV.

Mr. WESTERN, Mad. WESTERN.

Mr. WESTERN.

A préſent, que me voulez-vous dire? J'aurais plus beſoin

beſoin de repos que de raiſon; ne marchons pas par les boulées; dépêchons.

Mad. WESTERN.

Je veux vous dire, mon frere, que vous ne prévoyez rien, que vous ne ſçavez rien.

Mr. WESTERN.

Oh! parbleu, ſi fait. Je prévois que les vins de France ſeront fort chers l'année prochaine; je ſçais que la race de mes baſſets s'abbatardit.

Mad. WESTERN.

Et ce ſont là vos plus grandes affaires?

Mr. WESTERN.

Et je n'en veux point avoir d'autres, moi. Je paye mes ouvriers tous les mois; je compte avec mes fermiers tous les ans; je bois avec mes amis tous les jours; & quoique vous en diſiez, j'appelle cela faire très bien ſes affaires.

Mad. WESTERN.

Mais votre fille a bien-tôt dix-huit ans.

Mr. WESTERN.

C'eſt vrai, & cela me prouve ſouvent qu'il ne faut pas avoir votre âge pour raiſonner mieux que...

Mad. WESTERN.

Mon frere!

Mr. WESTERN.

Allons, point d'humeur, finiſſons: que veut, que deſire ma chere Sophie?

Mad. WESTERN.

Ce que vous n'avez peut-être pas envie de lui accorder ſi-tôt, ce que l'on deſire à ſon âge... un mari.

Mr. WESTERN.

Eh! c'eſt mon unique envie. Combien de fois m'avez-

m'avez-vous entendu dire vous même que ma ſeule ambition était de la voir heureuſe, en la mariant au plus riche Gentilhomme de la Province.

Mad. WESTERN.

Hâtez-vous donc de faire un choix; ſon cœur pourroit vous prévenir, & j'ai remarqué que, depuis le départ du neveu de Mr. Alvorthy pour ſon château. . . .

Mr. WESTERN.

De Blifil?

Mad. WESTERN.

Oui, de Blifil.

Mr. WESTERN.

Quoi! ſérieuſement. . . . Vous imaginez que ma Sophie. . . .

Mad. WESTERN.

Comptez ſur mon diſcernement?

Mr. WESTERN.

Oh! votre diſcernement. . . . Au reſte écoutez donc. Ma foi, j'en ſuis enchanté, je l'ai toujours aimé; il eſt pourtant mauvais chaſſeur, mais d'ailleurs honnête-homme, neveu de mon ami, ſon unique héritier. Ce garçon-là ſera riche. Ma fille lui veut du bien. . . . Allons, voilà, qui eſt fini. Holà, quelqu'un. (*Richard entre.*) Richard, qu'on voye un peu ſi l'ami Alvorthy eſt dans le château; qu'il vienne me parler, qu'il vienne tout-à-l'heure: c'eſt pour affaire preſſée, entendez-vous? S'il ne peut quitter j'irai moi-même. (*Richard ſort.*)

Mad. WESTERN.

Il ſerait plus convenable d'attendre. . . .

Mr.

Mr. WESTERN.

Oh! trêve à vos avis, ne troublez point ma joie : je ferai mon bonheur, celui de ma fille, celui de mon ami, celui de ſon neveu : nous ſerons tous contens, tous heureux. Alvorthy va venir, je veux lui parler ſeul.

Mad. WESTERN.

Il faut conſidérer....

Mr. WESTERN.

C'eſt aſſez, c'eſt aſſez ma ſœur.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

Mr. WESTERN *ſeul.*

Oui, c'eſt bien, ce mariage-là fait juſtement mon affaire : la terre de mon ami touche à la mienne; ce n'eſt pas me ſéparer de Sophie de les unir enſemble ; ſi je chaſſe de leur côté, je me trouve chez moi, je deſcends chez mon gendre, & j'embraſſe ma fille.

ARIETTE.

Ah! quel plaiſir je me promets!
Je lui veux annoncer moi-même,
Qu'en ce jour, à celui qu'elle aime,
Je la vais unir pour jamais.
Je ne vois, plus je m'étudie,
Aucun obſtacle à ce lien,
Tu ſeras heureuſe, Sophie,
Et ton bonheur ſera le mien.

SCENE VI.

Mr. WESTERN, ALWORTHY.

ALWORTHY.

Richard m'a dit...

Mr. WESTERN.

Approche, approche, mon cher voiſin; tu ſçais depuis combien de temps nous ſommes amis.

ALWORTHY.

Oui, & je m'en reſſouviens toujours avec le plus grand plaiſir.

Mr. WESTERN.

Tu n'as pourtant jamais eu la complaiſance de courre un cerf avec moi.

ALWORTHY.

Chacun à ſes goûts.

Mr. WESTERN.

De bonne-foi, je ne ſçais pas trop ce que tu aimes.

ALWORTHY.

La tranquillité. Je n'en jouis jamais; aujourd'hui même vous me voyez triſte. J'entends murmurer de tous côtés contre Jones, Blifil même a lieu de s'en plaindre; j'en ſuis fâché: ce garçon ne m'eſt rien; mais je l'ai élevé, je l'aime.

Mr. WESTERN.

Et vous avez raiſon. C'eſt un excellent ſujet, un brave chaſſeur. Allez, mon vieil ami, c'eſt un jeune homme dont vous n'aurez que de la ſatisfaction.

AL-

ALWORTHY.

Je le ſouhaite.

Mr. WESTERN.

Laiſſons cela. Apprends les nouvelles les plus heureuſes : tu ſçais combien j'aime ma fille ; je la marie à moins que tu ne t'y oppoſes.

ALWORTHY.

Moi ! & pourquoi voulez-vous que je m'oppoſe au bonheur de votre fille.

Mr. WESTERN.

En ce cas touche-là, notre affaire eſt conclue: C'eſt à ton neveu que je la donne.

ALWORTHY.

A Blifil, puis-je croire ?

Mr. WESTERN.

Ils s'aiment, ma ſœur me la dit, & je te dis, moi, qu'il faut envoyer à ton château, faire revenir Blifil & les marier dès demain.

ALWORTHY.

Cela eſt bien-tôt dit, mais une affaire de cette nature. . . .

Mr. WESTERN.

Doit ſe terminer en deux jours, je donne à ma fille en la mariant la moitié de mon bien, le reſte après ma mort. Traitte de même ton neveu & finiſſons.

ALWORTHY.

Etes-vous bien aſſûré qu'une convenance mutuelle & de caracteres & de . . .

Mr. WESTERN.

Il s'aiment, je te l'ai dit.

ALWORTHY.

Mais comment Mad. Weſtern a-t'elle pu ſçavoir ? . . .

Mr. WESTERN.

Je te réponds de tout; ma Sophie eſt ma fille, elle m'aime, elle le doit. Ce mariage la rend heureuſe, il fait tout mon deſir, & je n'aurai pas beſoin d'ordonner pour qu'elle m'obéïſſe. Quant à ton neveu, s'il lui plaît de refuſer quinze mille livres Sterlings, & ma Sophie, je vous baiſe à tous les deux les mains; n'en parlons plus.

ALWORTHY.

Modérez-vous.

Mr. WESTERN.

Eh! non, tout eſt dit. Voilà comme je ſuis.

ALWORTHY.

Je vais travailler à vous contenter.

Mr. WESTERN.

Eh! j'apperçois l'ami Dowling: tu fais bien de conſerver ce Quaker à ton ſervice, j'aime ces gens-là, ils ſont vrais.

SCENE VII.

Mr. WESTERN, ALWORTHY, DOWLING *toûjours le chapeau ſur la tête.*

DOWLING, *à Alworthy.*

Alworthy, j'avais pour toi des Lettres, même fort importantes, ton neveu Blifil s'en eſt emparé; l'approuves-tu?

AL-

ALWORTHY.

Il me les remettra, tu ſçais qu'il a toute ma confiance.

DOWLING.

Soit.

ALWORTHY.

Ecris-lui de ſe rendre ici le plutôt poſſible.

Mr. WESTERN.

Comment! le plutôt! quand il s'agit du bonheur de ma fille! Que l'on faſſe monter un de mes gens à cheval: qu'il coure, qu'il l'amene . . . qu'il arrive. . . .

ALWORTHY.

Vous ſerez ſatisfait, Dowling ira lui-même: je lui vais écrire. (*à Dowling.*) Suis-moi, j'ai d'autres affaires à te communiquer: (*à Weſtern.*) Serviteur, mon ami, réflechiſſez encore, je vous en prie. (*Ils ſortent.*)

Mr. WESTERN.

Tout-eſt réfléchi. Quelle lenteur! ah! que je te plains, Sophie, s'il faut que ſon neveu lui reſſemble!

SCENE VIII.

Mr. WESTERN, Mad. WESTERN.

Mr. WESTERN.

Vous voilà, ma ſœur? Eh! bien, notre affaire eſt arrangée, tout eſt fini. Alworthy m'a donné ſa parole. Avez-vous prévenu Sophie?

Mad. WESTERN.

Pas encore, je lui ai fait dire de ſe rendre ici.

Mr. WESTERN.

Tant mieux; vous m'avez réſervé le plaiſir de lui annoncer moi-même.

Mad. WESTERN.

Doucement: Sophie eſt mon éléve, j'ai pris ſoin d'entamer cette affaire, il eſt décent qu'elle ne ſe faſſe que par moi.

Mr. WESTERN.

Ma Sœur, je vous en prie.

Mad. WESTERN.

De grace, mon frere, ne me refuſez pas cette ſatisfaction.

Mr. WESTERN.

Il faut toûjours vous céder. Je vais rejoindre Alworthy: mais j'apperçois Sophie. (*Sophie entre.*) Approche, approche, ſois contente, écoute ma Sœur, elle a de bonnes nouvelles à t'apprendre. (*Il la careſſe.*) Sois bonne fille. (*D'un ton très-gai.*) Aime bien ton pere, & tout ira comme il faut. (*D'un ton très froid.*) Adieu ma ſœur. (*Il ſort.*)

SCENE IX.

Mad. WESTERN, SOPHIE.

SOPHIE, *d'un air étonné.*

Mon pere nous quitte! il paraît bien ſatisfait!

Mad.

Mad. WESTERN.

Il doit l'être; & vous ne ſerez pas fâchée, à votre tour, d'apprendre combien j'ai réuſſi. Monſieur Alworthy conſent à tout; votre pere en eſt ravi, & dès ce ſoir, mes enfans, nous vous unirons enſemble.

SOPHIE.

Enſemble! . . . avec?

Mad. WESTERN.

Avec celui que vous aimez; cela me paroît clair. Pourquoi donc cette inquiétude? oh! ne diſſimulons plus, ou je me fâcherai.

SOPHIE.

Je crains de me trop flatter . . . Eh! bien, Madame, il eſt vrai que mon cœur. . . .

Mad. WESTERN.

Acheve.

SOPHIE.

Je ne le puis.

ARIETTE.

Ah! ma tante, je vous prie,
Ajoutez à vos bienfaits,
Si de vous je ſuis chérie,
Daignez remplir mes ſouhaits:
Raſſurez votre Sophie:
Et dans ſon ame attendrie,
Portez le calme & la paix.
Oui, j'aime, il eſt vrai, mais je tremble,
Je crains d'écouter mes deſirs.
L'amour peut-il unir enſemble
Tant de chagrins & de plaiſirs?

Ah! ma tante &c.

Mad. WESTERN, *en l'embraſſant.*

Tu me charmes, tu me rappelles des momens! ... Mais ce tems-là n'eſt plus. Je te l'ai déja dit, ma chere, ton choix eſt ſenſé; ce jeune homme eſt bien, très bien.

SOPHIE.

Il faut convenir qu'il eſt aimable.

Mad. WESTERN.

Sage ... poſé.

SOPHIE.

Courageux, humain, poli.

Mad. WESTERN.

Diſcret, ſçavant.

SOPHIE.

Plein d'eſprit, de ſoins, de prévenances.

TOUTES DEUX.

En un mot, fait pour plaire.

SOPHIE.

Oui, ſans doute; & tant de qualités réunies peuvent bien faire oublier le défaut de la naiſſance. ...

Mad. WESTERN.

Comment! que dites-vous? Où prenez-vous, s'il vous plait, de pareilles impertinences?

SOPHIE.

Puis-je ignorer, Madame, un fait public, & ne pas ſçavoir combien un malheur, dont-il n'eſt pas coupable, fait ſouffrir l'infortuné Tom Jones?

Mad. WESTERN.

Jones! Qu'entends-je? je n'en reviens pas. C'eſt Jones que vous aimez! c'eſt à moi que vous l'oſez dire! Ce n'eſt pas de Blifil?...

SO-

SOPHIE.

Blifil ! (*à part.*) Je ſuis perdue.

Mad. WESTERN.

Comment ! un homme ſans état, ſans parens!

SOPHIE.

De grace. . . .

Mad. WESTERN.

Deshonorer votre nom, votre famille ! me faire paſſer pour une femme ſans diſcernement !

SOPHIE.

Ecoutez-moi.

Mad. WESTERN.

Voilà donc le fruit de l'éducation que je vous ai donnée ! Vous aimez Jones, je vais en avertir votre pere. Je veux qu'il ſoit chaſſé du château, qu'il le ſoit de chez Monſieur Alworthy, de tout le comté de Sommerſet.

SOPHIE.

Pourquoi le perdre ?

DUO.

Mad. WESTERN.

Non, rien ne peut me retenir,
Rien ne peut calmer ma colere.

SOPHIE.

Soyez ſenſible à ma priere,
Ce n'eſt pas lui qu'il faut punir.

Mad. WESTERN.

Je veux qu'Alworthy, que mon frere,
M'aident tous deux à le punir.

SOPHIE.

Pour appaiſer votre colere,
Ordonnez-moi, que faut-il faire ?
Je ſuis prête à vous obéir

Mad. WESTERN.

Fuir pour jamais ce téméraire,
Le méprifer, le haïr.

SOPHIE.

Eh bien! Eh bien! j'y ferai mon poffible.

Mad. WESTERN.

Recevoir
Blifil dès ce foir;
Lui montrer une ame fenfible.

SOPHIE.

Eh bien! Eh bien! j'y ferai mon poffible.

Mad. WESTERN.

Songez à remplir ce devoir,
A ce prix feul je veux me taire.

SOPHIE.

Je fuis prête à vous fatisfaire.
D'aignez calmer votre colere.
Allons cacher mon défefpoir.

Mad. WESTERN.

Je veux bien calmer ma colere:
Mais fongez à votre devoir.

(Elles fortent chacune par un côté oppofé.)

ACTE

ACTE II.

Le Théâtre change & repréſente un endroit agréable du Jardin de Mr. Weſtern; on découvre une allée très courte qui conduit à ſon château, que l'on voit dans le fond; ſur la gauche ſe trouve un ſiège de gazon: dans le fond, une ou deux allées d'arbres, & ça & là ſur la ſçene quelques uns de ces ſieges peints en verd qui ſont à Londres, comme à Paris, la parure des Jardins.

SCENE PREMIERE.

BLIFIL, DOWLING.

DOWLING.

Blifil, Blifil, arrêtons ici un moment.

BLIFIL.

Je le veux bien, je veux même, avant d'aller trouver mon oncle, te rappeler ta promeſſe.

DOWLING.

Je m'en ſouviens. Je m'en repens. Ta conduite me déplait.

BLIFIL.

Tu vois qu'elle eſt néceſſaire.

DOW-

DOWLING.

Néceſſaire... d'être faux!

BLIFIL.

Mais ce n'eſt point fauſſeté. Je ne te demande que du ſilence; enfin ſi ce ſecret, ignoré depuis tant d'années, ſe découvrait un jour plutôt, un jour plus tard, quel avantage de plus ſerait-ce pour Tom Jones?

DOWLING.

De jouir à l'inſtant de ſon état.

BLIFIL.

Attends que mon mariage ſoit conclu avec Mis Sophie.

DOWLING.

Tu l'épouſes!

BLIFIL.

Je t'ai montré la lettre de mon oncle.

DOWLING.

Ton ainé la mérite mieux que toi.

BLIFIL.

Mais, ſi elle m'aime?

DOWLING.

En ce cas, tu la mérites mieux que lui.

BLIFIL.

Ce mariage nous rend heureux l'un & l'autre: ſi j'écoutais tes deſirs, ſi j'oſais parler, je paroîtrois moins riche aux yeux de Weſtern; il voudrait rompre, & je perdrais ma fortune.

DOWLING.

Il ſuffit, je t'entends; ton cœur eſt faux. Je t'ai donné ma parole; je m'en ſouviens. A ton tour, ſouviens-toi de ce que je te vais dire. J'étais porteur des lettres de feu ta mere. Je te les ai remiſes.

miſes. Je vais à Londres où ton oncle Alworthy m'envoie: mais prends-y garde; s'il faut qu'à mon retour la vérité ne ſoit pas ſortie de ta bouche, ſi tu n'as pas déclaré que Jones eſt ton frere, ton ainé, je le ferai moi-même.

BLIFIL.

Ecoute.

DOWLING.

Point de réponſe. Adieu.

SCENE II.

BLIFIL *ſeul.*

Pars, je ne te crains pas. Ces lettres... je les tiens. Je ſçaurai t'arrêter à Londres plus longtems que tu ne le penſes... Je puis d'un ſeul mot ... Non, je ne te crains pas; & ton protégé, cet homme ſi parfait . . Ah! le voici.

SCENE III.

JONES, BLIFIL.

JONES.

Quoi! vous ici, Monſieur?

BLIFIL.

Oui.

JO-

JONES.

Et votre voyage?

BLIFIL.

Bien. (*Il ſort.*)

JONES, *ſeul.*

Heureux mortel! De la naiſſance & de la fortune. Pour quelle raiſon Sophie a-t-elle disparu avant le deſſert: Je ne ſçais; mais tout m'inquiette. Jamais je n'eus l'ame ſi triſte.

ARIETTE.

Amour, quelle eſt donc ta puiſſance?
Me dois-je aveugler ſur mon ſort?
Aux doux attraits de l'eſpérance
Mon cœur peut-il s'ouvrir encor?
J'oſe aimer la belle Sophie,
Le plus rare bienfait des cieux,
Et qu'ils ſemblent avoir choiſie
Pour charmer le cœur & les yeux.

Amour, &c.

SCENE IV.

JONES, HONORA.

HONORA.

Voilà notre homme livré à ſes belles rêveries.

JONES.

Ah! c'eſt vous, Honora?

HONORA.

Oui, moi qui vous trouble peut-être; les amoureux aiment la ſolitude.

JO-

JONES.

Vous me connaiſſez mal: me ſoupçonner d'être amoureux!

HONORA.

Oh! ce n'eſt plus un ſoupçon; il y a long-temps que j'en ſuis certaine.

JONES.

Et de qui croyez-vous que j'oſe ici l'être?

HONORA.

Voyez qu'il eſt malin! Venez ici. Ah! vous êtes ſi honnête qu'il n'y a pas de plaiſir à vous chagriner. Vous faites le diſcret, parce que vous tremblez que Sophie ne daigne pas vous payer du moindre retour: mais ſi vous ſçaviez, comme moi, ce qui en eſt; allez. . . .

ARIETTE.

La pauve fillette a beau faire,
Le traît vainqueur,
Eſt dans ſon cœur;
Elle veut jouer la ſevere,
Se mettre en colere,
Montrer du mépris, de l'humeur.

JONES.

Du mépris!

HONORA.

Ne craignez rien, vous dis-je,
La pauvre fillette a beau faire,
Le trait vainqueur,
Eſt dans ſon cœur.
Elle gronde
Tout le monde,
Elle fait du bruit, du fracas:
Mais tout bas, tout bas, tout bas,

Elle

Elle ſoupire,
Et ſon martyre
Ne ſe guérit pas.
La pauvre fillette a beau faire
Le trait vainqueur,
Eſt dans ſon cœur.

JONES.

Que me dis-tu? ſi j'oſais t'en croire... quoi! le cœur de Sophie? ...

HONORA.

Doucement. Je ne vous dis point que ma maitreſſe ait de l'amour. J'ai trop de reſpect pour elle .... mais c'eſt bien l'amitié la plus vive ... la plus franche .... la plus ....

JONES *toujours vivement & gaiement.*

Et c'en eſt aſſez, ma chere Honora; quel excès de joie, que je t'aime! que je t'embraſſe.

HONORA.

Finiſſez. (*Il l'embraſſe.*)

SCENE V.

JONES, Mr. WESTERN *en deshabillé à l'angloiſe*, HONORA.

Mr. WESTERN, *les ſurprenant.*

Ah! je vous y prends. Courage, l'ami Jones; à elle; en bon chaſſeur.

HONORA.

Monſieur!

Mr.

Mr. WESTERN.

Eh! non, ne vous gênez pas; je ſuis de vos amis.

HONORA.

C'eſt malgré moi.

Mr. WESTERN.

Oui-dà! quelque ſot qui te croirait!

JONES.

Je vous promets . . . .

Mr. WESTERN.

Taiſez-vous fripon. Allons; ma Sœur te demande: va vîte, que je n'entende pas quereller. Ah! ah! notre ami, ce n'eſt donc pas à tort que l'on te donne la réputation d'un égrillard?

JONES.

Je vous prie de croire . . . .

Mr. WESTERN.

Tu fais l'innocent, tu cherches à t'excuſer: parbleu à ton âge, il faut bien s'amuſer à quelque choſe, & tel que tu me vois, mon cher Tom. . .

ARIETTE.

Plus d'une fois, tandis qu'à la maiſon,
Chacun me croit endormi ſous l'ombrage,
Dans un bosquet, près d'un jeune tendron,
En tapinois je prend courage,
Je le cajole, & les jeux du bel âge
Peuvent encore amuſer le barbon.
Oui, le barbon,
Près d'un jeune tendron.
Peut encore du bel âge,
Donner la leçon.

Quel plaiſir d'être ſous la treille,
D'y repoſer pendant l'éclat du jour!
Mais ſur le ſoir on ſe réveille,
Entre la bouteille & l'amour.

Plus d'une fois &c.

JONES.

Je le crois; il faut convenir que vous menez ici la vie la plus agréable.

Mr. WESTERN.

Mais, oui-dà: tout s'y paſſe aſſez à ma fantaiſie; &, comme tu dis, je ſerais peut-être le Gentilhomme le plus heureux de nos trois Royaumes, ſans l'éternelle compagnie de ma Sœur. Ah, ça, de bonne foi, je t'en fais juge: ſe plait-eue du matin au ſoir à autre choſe qu'à me contrarier, à me faire enrager avec ſa politique, ſa Gazette? C'eſt bien le plus fatiguant perſonnage, la plus franche.... Mais ma fille eſt ſon héritiere; il faut avoir un peu de patience.

JONES.

Et cette fille charmante ne vous conſole-t'-elle pas bien de ces petites contradictions paſſageres. Vous la voyez ſans ceſſe, vous en êtes tendrement chéri.

Mr. WESTERN.

Oui, ma Sophie c'eſt bien le meilleur caractere, la plus aimable enfant! Il eſt vrai que cela contraint un peu; & ſur la fin d'un repas, s'il paſſe par la tête qnelque petite gaillardiſe, on n'oſe la dire; tout cela tue la gaieté.

JONES.

Quelque fois la délicateſſe y gagne.

Mr.

Mr. WESTERN.

Laiſſe faire, laiſſe faire : nous allons être bien plus libre. Je vais la marier.

JONES.

Que me dites-vous ?

Mr. WESTERN.

Tu ne ſçais donc pas ? . . .

JONES.

Non, je vous jure.

Mr. WESTERN.

Touche-là, mon ami; fais-moi ton compliment : demain je marie Sophie.

JONES.

Demain, Monſieur ? cela eſt décidé ? . . .

Mr. WESTERN.

Oui, le voiſin Alworthy s'eſt enfin déterminé.

JONES.

Alworthy ?

Mr. WESTERN.

C'eſt Blifil.

JONES.

Blifil ?

Mr. WESTERN.

Oui ; Blifil arrive dès ce ſoir pour conclure ce mariage.

JONES (*à part.*)

Voilà donc le motif de ſon retour ?

Mr. WESTERN.

Ma fille a de l'inclination pour lui : c'eſt ma Sœur qui s'eſt mêlée de tout ceci ; & c'eſt, je crois, la premiere fois de ſa vie qu'elle a fait quelque choſe de raiſonnable.

JONES *pénétré.*

Je n'aurais pas cru que Blifil ait ſçu lui plaire.

Mr. WESTERN.

Ma foi, ni moi non plus: je ne ſçais pas trop comment cela s'eſt fait; mais j'en ſuis charmé. Je ne pouvois gueres trouver mieux; c'eſt une excellente, très-excellente affaire. Qu'en penſes-tu?

JONES.

Aſſurément . . Monſieur . . . Je ſuis de votre avis.

Mr. WESTERN.

Ah! juſtement, voici ma fille; je veux que tu ſois le premier à l'en féliciter.

SCENE VI.

JONES, Mr. WESTERN, SOPHIE, HONORA.

Mr. WESTERN.

Approche ici, mon enfant; comment! on dirait que tu crains de lever les yeux. Ah! la pauvre petite! mais le cœur, au fond, n'en eſt pas moins ſatisfait. Voilà notre ami Jones à qui je faiſais part de ton mariage; il en eſt enchanté. Demande-lui plutôt.

(*Sophie embarraſſée n'oſe lever les yeux ſur* Tom Jones, *qui de ſon côté la fixe d'un air attendri.*)

JO-

JONES *troublé.*

Je me flatte que Miſſ Weſtern n'ignore pas à quel point ſon bonheur m'intéreſſe.

SOPHIE.

Je ſçais, Monſieur . . . ce que vous penſez... Mais vous, mon pere, ſi vous m'aimez . . .

Mr. WESTERN.

Si je t'aime? Eſt-ce à toi d'en douter? Tu ne ſoupçonne pas; non, tu ne conçois pas combien tu m'es chere. Que veux-tu? Des bijoux, des parures, des diamans, la moitié, les deux tiers de mon bien? Parle.

SOPHIE.

Je vous ſuplie de m'écouter.

JONES, (*à part.*)

Que dira-t-elle?

SCENE VII.

JONES, Mr. WESTERN, SOPHIE, HONORA.

HONORA.

Monſieur Bliſil demande s'il peut vous ſaluer.

Mr. WESTERN.

Eh! mais, ſans doute: qu'il vienne; pourquoi tant de cérémonies?

JONES, *à part.*

Bliſil! . . . Bliſil! . . . ſortons, je craindrais qu'à ſa vue . . . le déſeſpoir . . . (*Haut.*) Vous ſçavez

vez, Monſieur, qu'il me reſte encore quelques ordres à donner pour la chaſſe de demain.

Mr. WESTERN.

Si je le ſçais? parbleu, je t'y ſuis. Mais crois-tu bonnement que je vais m'ennuyer ici à écouter les ſoupirs de ces deux tourtereaux? Ma foi, tu ne me connais gueres. (*A Sophie.*) Ah! çà, ma fille, je n'ai pas trop beſoin de te dire comment tu dois le recevoir en pareil cas, on prend plutôt conſeil de ſon cœur, que de ſon pere. (*A Honora*) Ne va pas les gêner, toi, ces chers enfans: moi je ſuis enchanté, cela me rajeunit; allons, mon ami Jones. (*A ſa Fille.*) Je reviens vous rejoindre. Sans adieu, Sophie.

JONES.

Vous ſerez heureuſe. Adieu Sophie.

Mr. Weſtern ſort avec Jones.

SCENE VIII.

HONORA, SOPHIE, *enſuite* BLIFIL.

SOPHIE, *à Honora.*

Que me dit-il, Heureuſe? Ah! qu'il eſt injuſte!

HONORA.

J'apperçois Blifil. Contraignez-vous.

SO-

SOPHIE.

Quelle entrevue! . . . Rentrons ſous ces allées pour y raſſurer un moment mes eſprits.

(Elles entrent dans une allée; Blifil, qui entré du côté du Roi, s'avance ſur la ſcene.

BLIFIL.

Que le ſexe eſt diſſimulé! je n'aurais jamais ſoupçonné qu'elle eût pour moi quelque tendreſſe.. Saiſiſſons cette circonſtance, preſſons ce mariage avant que . . . Mais elle s'appoche . . . Elle s'approche bien lentement.

HONORA *à Sophie.*

Courage, il faut prendre ſur vous.

Blifil & Sophie ſe ſaluent.

Quelles graces, Belle Sophie, n'ai-je point à vous rendre? & lorsque je crois n'obéir qu'aux ordres de mon oncle . . .

SOPHIE.

Je ſçais, Monſieur, les intentions de mon pere.

BLIFIL.

C'eſt à leur mutuel aveu que je dois l'avantage dont je jouis, & le bonheur qui m'attend.

HONORA.

Oh! ce n'eſt pas encore choſe faite.

BLIFIL.

Mais vous baiſſez les yeux, vous rêvez! L'âge, la naiſſance, la fortune, tout ſe réunit en notre faveur, & s'accorde entre nous.

SOPHIE.

Je le ſçais: auſſi n'eſt-ce d'aucun de ces côtés qu'il ſe pourrait trouver des obſtacles?

BLIFIL.

Il faut que l'on n'en ait pas prévu, puiſque

Monſieur votre pere lui-même paroît, autant que moi, preſſé de conclure....

SOPHIE.

J'eſpere, Monſieur, que vous ſerez de mon ſentiment; qu'un délai de quelques jours....

BLIFIL.

Mon unique deſir eſt de vous plaire; mais je n'oſerai jamais demander à mon oncle qu'il retardat d'un ſeul inſtant.

SOPHIE.

Eh bien! Monſieur, je l'obtiendrai de mon pere.

BLIFIL.

Je doute qu'il y conſente; je ne puis moi-même, ſans chagrin, voir différer le moment de mon bonheur: mais vous changerez d'idée, ſans doute, quand vous ſentirez tout l'avantage qui réſulte pour vous de l'union de nos fortunes.

ARIETTE.

De l'opulence,
De l'abondance,
Notre maiſon deviendra le ſéjour.
Tendreſſes,
Richeſſes,
Careſſes,
Promeſſes,
Tout vous prouvera mon amour.
Déſormais je n'aurai d'autre envie,
Que de veiller ſur la belle Sophie,
Trop heureux d'en être chéri!
Ainſi,
De l'opulence, &c.

SCE-

SCENE IX.

HONORA, SOPHIE, Mr. WESTERN, *habillé comme au premier Acte*, BLIFIL.

Mr. WESTERN *dans la coulisse.*

Oui, oui, que tout cela soit arrangé. Et bien vous avez eu, je crois, tout le temps de causer ensemble: Pour vous, Monsieur mon gendre, il paroît que, si l'on veut vous voir, il faut venir vous chercher.

BLIFIL.

Pardon, Monsieur.

Mr. WESTERN.

Il me semble que le présent que je vous fais en vous donnant ma fille, vaut bien la peine qu'on m'en remercie.

BLIFIL.

Croyez que ma reconnoissance....

Mr. WESTERN.

Oh! point de grands mots: sois mon ami, rends ma fille heureuse; c'est tout ce que je te demande. Va trouver ton oncle, il t'attend. Vois avec lui si les ordres que j'ai donnés pour ton mariage te conviennent; je n'aime point les disputes. Je veux bien ne rien épargner, mais je n'entends pas qu'on différe. (*Blifil lui fait des révérences; Mr. Western le pousse.*) Eh! va donc vîte. (*Blifil sort.*) (*A Sophie.*) Tu vois, mon enfant, je préviens tes plus secrets desirs; j'oublie tout pour ne m'occuper que de toi.

SOPHIE *à Honora.* (*Honora ſort.*)

Le temps eſt cher. Laiſſe-nous, je vais tout riſquer. Mon pere, ſi j'oſais m'expliquer devant vous....

Mr. WESTERN.

Eh! bien, qu'eſt-ce? Rien ne doit t'empêcher de m'ouvrir ton cœur. Ne ſçais-tu pas que tu dois tout eſpérer de ton pere; que je n'ai dans la vie d'autre plaiſir, d'autre joie que de te voir, de t'entendre, de t'aimer?

SOPHIE.

Votre bonté m'encourage.

Mr. WESTERN.

Acheve.

ARIETTE.

C'eſt à vous que je dois la vie,
Vos bontés me la font chérir:
A la voix de votre Sophie,
Que votre ame daigne s'ouvrir.
Ecoutez ſon cœur qui vous crie:
C'eſt à vous que je dois la vie,
Me voulez vous contraindre d'en gémir?

Mr. WESTERN.

Ah! voilà donc ce grand ſecret! C'eſt à-dire que tu n'aimes pas Blifil, que tu ne veux pas l'épouſer?

SOPHIE.

Mon pere!

Mr. WESTERN.

J'en ſuis bien fâché, Mademoiſelle, très fâché: mais il n'eſt plus temps, il fallait plutôt me prévenir. Voyez un peu l'impertinence! m'engager à des dé-

démarches, me laiſſer donner tous les ordres, & puis ſe vouloir dédire! Non, non, c'eſt inutile; c'eſt pour ton bien, pour ton avantage que j'ai conclu cette affaire: Blifil eſt jeune, riche; il eſt neveu de mon ami, il t'aime, il te convient, & tu l'épouſeras.

SOPHIE.

J'aimerais mieux mourir que d'y conſentir.

Mr. WESTERN.

Comment! tu me réſiſtes! tu me tiens tête! oh! voici du nouveau pour moi.

DUO.

Mr. WESTERN.

Téméraire, téméraire!
Ainſi vous bravez ma colere!

SOPHIE.

Mon pere!

Mr. WESTERN.

Vous & ma ſœur vous me trompiez!

SOPHIE.

Hélas! ſi vous m'écoutiez.

Mr. WESTERN.

Non, non, il faut me ſatisfaire;
Non, je veux que vous l'épouſiez;
A mon ami j'ai donné ma parole,
Ma promeſſe n'eſt point frivole;
Je prétends que vous me cédiez.

SOPHIE.	Mr. WESTERN.
Mon pere Je me jette à vos pieds. Mon pere, Hélas! ſi vous m'écoutiez . . . Votre Sophie eſt à vos pieds.	Non, non, il faut me ſatisfaire. Je prétends que vous me cédiez, Je prétends que vous l'épouſiez.

SCE-

SCENE X.

SOPHIE *à genoux*, JONES *accourant*, Mr. WESTERN.

JONES.

J'accours à vos cris. . . . Que vois-je? . . . Sophie!

(*Il lui donne la main; elle se releve.*)

Mr. WESTERN.

Une fille qui ne se plaît qu'à chagriner son pere.

JONES.

Modérez-vous.

Mr. WESTERN.

Refuser Blifil!

JONES, *avec joie.*

Elle le refuse! oh ciel!

Mr. WESTERN.

Eh bien, n'en es-tu pas étonné toi-même? . . . Le plus riche héritier de la Province. . . Je m'en rapporte à toi, mon ami Tom. Mais ne te chagrine pas, elle l'épousera. Tu sçais ce qu'est Blifil; fais-lui entendre raison, je t'en prie. Je m'en fie à toi. Je suis trop en colere; si je restais ici, je craindrais. . . (*à Sophie.*) Ecoute bien ce que te dira Tom; fais ma volonté, c'est ton meilleur parti; fais ma volonté. . .

(Jones *regarde, sans lui rien dire*, Sophie, *qui baisse les yeux.*

JO-

JONES *en ſoupirant.*

Quoi! vous refuſez Blifil? On diſait que vous l'aimiez.

SOPHIE.

Puiſſé-je n'entendre jamais prononcer ſon nom.

JONES.

Ah! ſi j'oſais vous peindre quelle indignation il porte dans mon cœur; c'eſt pour vous perſécuter qu'il vous aime; & je ſerai témoin de ſon bonheur, tandis que dans le ſilence, dévoré du plus violent amour. . .

SOPHIE.

N'achevez pas.

JONES.

Puniſſez-moi: mais je vais vous perdre, je vais vous perdre, Sophie; dois-je mourir avec mon ſecret?

SOPHIE.

Eh! croyez-vous que je l'ignore? Ah! Jones, ſéparons-nous, oubliez-moi, je le veux, je vous en prie.

JONES.

ARIETTE.

Vous voulez que je vous oublie!
Non, rien ne vaincra mon ardeur.
C'eſt mon deſtin d'adorer ma Sophie,
Ce ſentiment nâquit avec mon cœur.
Je vais fuir de votre préſence,
Mais loin de vous, dans le ſilence,
Quand je ſerai prêt à mourir,
On entendra ma bouche encore,

Pro-

Prononcer le nom que j'adore,
Ce ſera mon dernier ſoupir.

Vous voulez que je vous oublie, &c.

SCENE XI.

HONORA, SOPHIE, JONES, Mr. WESTERN, ALWORTHY, Mad. WESTERN, BLIFIL.

Mr. WESTERN *furieux, s'élance & ſépare Jones de Sophie.*

Aux genoux de ma fille! Ah! je ſçais tout, ma ſœur avait bien raiſon. Allons, vîte . . . Hors de ma maiſon.

JONES.

Daignez m'écouter.

Mr. WESTERN.

Non: plus je t'aimais, plus ta lâcheté m'outrage. Point de diſcours, hors de mon château te dis-je; & tout-à-l'heure.

SOPHIE, *s'appuyant ſur Honora.*

Honora! . . .

Mr. WESTERN *à Alworthy.*

Vous m'avez promis, voiſin, de le chaſſer de chez vous . . . tenez-moi parole; je l'exige.

ALWORTHY.

Voilà donc le prix de mes bontés!

Mad. WESTERN.

Ecouter un homme ſans état!

Mr.

Mr. WESTERN.

Refuſer pour lui de m'obéir! allons, que l'on me ſuive. Oh! je t'en réponds, de force ou de gré tu l'épouſeras. *(Il prend Sophie par la main.)*

SOPHIE.

Sage Alworthy. . . .

Mr. WESTERN.

Je ne veux pas qu'on t'écoute.

JONES, *à Alworthy, très tendrement.*

Vous m'avez permis de vous nommer mon pere.

ALWORTHY, *très froidement.*

J'ai promis de ne vous plus revoir.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente une ſalle par bas de l'hôtellerie d'upton. On voit ſur la gauche un eſcalier qui conduit à différens corridors ; dans le fond, ſur la droite, une petite porte, ſur le devant une table à l'angloiſe, un banc, quelques chaiſes de paille ; au fond du Théâtre une autre table autour de laquelle ſont pluſieurs valets qui chantent en buvant du Punch. La Simphonie de l'entre-acte peint une nuit.

SCENE PREMIERE.

Les Valets, enſuite DOWLING, *enſuite la fille de l'Hôtellerie.*

CHOEUR DE BUVEURS.

A chanter, rire & boire
Reſtons juſqu'au matin.
Allons, Richard, à toi Grégoire,
Verſons du vin.
Point de chagrin.
Pour le bannir de la mémoire,
Verſons du vin.
Contre la femme qui querelle,
Ou le ſergent qui nous harcelle,
Veut-

Veut-on un azile ſecret,
Il faut s'enfuir au cabaret?

A chanter &c.

DOWLING *ſort de la petite porte dans une eſpèce de deshabillé.*

La maudite Auberge! le ſot voyage! oh! avec ces gens-là je ne fermerai pas l'œil de la nuit. Hola! he! Quelqu'un! . . Parbleu, mes amis, à l'heure qu'il eſt, vous devriez bien. . . (*les Buveurs font du bruit.*) Bon! les prier, paroles perdues. . . Ils ſont yvres. Venez donc quelqu'un, l'hôte, la maitreſſe!

LA FILLE *tenant une lumiere & une bouteille.*

On y va. Comment! vous n'êtes pas ſervi?

DOWLING.

Et ce n'eſt que du repos que je demande. Vois donc, mon enfant, à faire ceſſer ce tapage: quels gens as-tu-mis là?

LA FILLE.

Dame! il faut bien que chacun s'arrange. Ce ſont les guides & les valets des voyageurs que nous logeons.

DOWLING.

Mais, tâche, au moins, qu'ils s'éloignent, ou qu'ils ſe taiſent. Il eſt heure d'être en paix.

LA FILLE.

Parlez donc, vous autres; vous réveillez tout le monde avec vos chanſons. Si vous voulez continuer juſqu'au jour, mettez-vous là-bas à cette table, dans ce paſſage, vous y pourrez crier tout à votre aiſe.

PREMIER BUVEUR.

Oh! qu'à ça ne tienne. La paix, la paix, ma poule; mais tu nous bailleras bouteille.

(Les buveurs se lévent & vont se placer derriere le Théâtre; ils emportent leurs verres, & la fille rentre par où elle est sortie.)

SCENE II.

TOM JONES, DOWLING.

JONES *descend l'escalier.*

Quel bacchanal! On ne peut résister à ce desordre; partons: que vois-je? c'est Dowling! O mon unique ami! toi, à Upton?

DOWLING.

Je vais à Londres par ordre d'Alworthy; & toi-même, qui t'amene ici?

JONES.

Je suis au désespoir! Western a résolu ma perte. Alworthy m'a chassé de sa maison.

DOWLING.

Chassé! que me dis-tu? . . . quoi! . . . cet homme. . .

JONES.

Arrête; il a tout fait pour moi; il peut être injuste; mais je ne veux pas être ingrat.

DOWLING.

Et qui l'a pu porter à cet excès contre toi, contre toi, mon cher Jones?

JO-

JONES.

Un malheureux amour. Mis Sophie . . . ah! ma Sophie!

DOWLING.

Et Blifil était-il témoin de ta disgrace?

JONES.

Il paraiſſait en jouir. Peut-être en eſt-il l'auteur; il eſt mon rival.

DOWLING.

Le perfide!

JONES.

ARIETTE.

Ami, qu'en mes bras je preſſe,
De mon ſort vois la rigueur;
Permets que ma triſteſſe,
Un moment s'épanche en ton cœur.
J'atteſte ici l'honneur;
Jamais ma foible jeuneſſe,
N'a mérité ſon malheur.
Alworthy me chaſſe, m'oublie! . .
C'eſt mon pere, mon bienfaiteur;
Je ne verrai plus ma Sophie. . .
Ah! j'ai tout perdu dans la vie,
Le repos, l'eſpoir & l'honneur.

Ami, qu'en mes bras je preſſe, &c.

DOWLING.

Tu me détermines. Je ne vais plus à Londres; je retourne au château; Alworthy va me voir & m'entendre. Remonte à ta chambre, ſois tranquille ſi tu peux l'être. Je vais payer ma dépenſe en attendant le jour. Ton ſort changera, je te le

promets; je t'en donne ma parole, & je n'y manquai jamais.

JONES.

Que ne puis-je te croire!

DOWLING.

Crois moi. (*Jones remonte à sa chambre.*) Infortuné jeune homme! si je gardais plus long-tems le silence, je deviendrois complice de tes persécuteurs. J'entends quelqu'un. Ah! ce sont des femmes; rentrons.

SCENE III.

SOPHIE, HONORA, LA FILLE.

LA FILLE *qui les conduit.*

Oui, mes belles Dames, vous pouvez très-bien vous reposer dans cette salle; nous allons attendre vos ordres.

HONORA.

Vraiment, vraiment, nos ordres! c'est que l'on nous prépare bien vite des chevaux; nous devrions déja être à Londres.

SOPHIE.

Je devrais bien plutôt retourner chez mon père.

HONORA.

Oui, voilà une belle idée!

SOPHIE.

Quel conseil m'as-tu donné? que sera devenu l'in-

l'infortuné Jones? (*On entend le bruit que font les Buveurs.*) Qu'entends-je? des cris, des éclats!

HONORA.

Ce ſont apparemment des valets qui s'amuſent à boire.

SOPHIE.

Deux femmes ſeules pendant la nuit! en quel lieu!

HONORA.

Que peut-il vous y arriver?

SOPHIE.

Qu'ai je fait!

HONORA.

Et quel parti vous reſtait-il à prendre? Votre pere n'écoutait rien; votre contrat était prêt; dès le point du jour, il eut fallu ſigner, on aurait ſçu vous y contraindre; eſt-ce Blifil que vous regrettez?

SOPHIE.

Ah! Ciel!

HONORA.

Du moins, gagnerons-nous du temps; & les parens auprès de qui vous vous retirez à Londres, pourront-ils, à la fin, ramener votre pere à la raiſon.

SOPHIE.

Je ne ſuis que trop diſpoſée à te croire; mais tu veux en vain me raſſurer; on ne revient point. Va toi-même donner tes ordres; partons.

HONORA.

Je cours vous obéir. Allons, ma chere Maî-

treſſe, ne craignez rien, cette maiſon eſt sûre; je reviens tout-à-l'heure.

(*Honora, en ſortant, emporte une lumiere. Il n'en reſte plus qu'une ſur la table.*)

SCENE IV.

SOPHIE *ſeule.*

RÉCITATIF.

Respirons un moment, ſoulage-toi, mon cœur.
Où ſuis je? qu'ai-je fait! quelle nuit! quelle horreur!
Mon pere, quelle eſt ta triſteſſe!
Je n'entens plus de cris, on ſe tait, le bruit ceſſe.
(*Elle fait quelques pas.*)
Mais ce profond ſilence augmente encor ma peur.
(*Elle regarde autour d'elle.*)
Tout ce qui je vois mépouvante.
(*Elle fixe la lumiere.*)
Cette lueur pâle & tremblante,
Dans mon ſein porte la frayeur . . .
Et cependant, j'éprouve une douceur! . .
Le ſentiment qui m'anime & m'enchante,
Malgré moi, charme ma douleur.
(*Pendant la ritournelle, elle s'oſſied ſur la chaiſe qui eſt proche de la table, elle s'y appuye en ſe couvrant les yeux & laiſſe échapper de tems en tems l'accent inarticulé de la douleur. Elle ſe leve pour chanter.*)

ARIETTE.

ARIETTE.

O toi, qui ne peux m'entendre;
Toi, dont le crime eſt d'être tendre:
Parais . . . je chérirai ces lieux.
Je veux te voir . . . que je m'égare!
Non, non; fuis-moi . . . tout nous ſépare . . .
Fuis-moi . . . Tu le dois . . . Je le veux . . .
Pardonne, cher amant, pardonne . . .
L'amour te venge & me trahit.
A ton nom ſeul, ô mon cher Jones,
Je ſens mon cœur qui m'abandonne:
Sur tes pas il vole & te ſuit.

O toi, &c.

SCENE V.

HONORA, SOPHIE, *deux Buveurs qui ſuivent Honora.*

HONORA.

Laiſſez-moi, ne me ſuivez pas.

SOPHIE.

C'eſt la voix d'Honora.

PREMIER BUVEUR.

Eh! non, ma belle, il ne s'agit que d'une parole.

DEUXIEME BUVEUR tenant une bouteille.

Oh! le punch eſt bon; tenez, goûtez.

HONORA *se défendant.*

Laiſſez-moi . . . ſi vous ne finiſſez . . prenez garde, Madame.

PREMIER BEUVEUR.

Tiens, ma foi, en voilà une qui eſt encore bien plus jolie.

SOPHIE.

Ne m'approchez pas. Au ſecours!

HONORA, *courant à Sophie.*

Au ſecours!

SCENE VI.

JONES, *paraiſſant au haut de l'escalier;*

LES PRECEDENS.

JONES.

Quai-je entendu? quels cris! comment malheureux, vous oſez inſulter des femmes!

PREMIER BUVEUR.

Qu'eſt-ce qu'il dit donc celui-là? Je voudrais bien ſçavoir ſi ça te regarde.

DEUXIEME BUVEUR.

Qu'eſt-ce que ça te fait? eſt-ce ta parente? ta maitreſſe?

(*Jones s'élance de l'escalier, ſaiſit une chaiſe, s'en arme, & tombe ſur les Buveurs qu'il pourſuit.*)

Attendez-moi, coquins.

SO-

SOPHIE.

Où ſommes-nous ?

PREMIER BUVEUR, en fuyant.

Tout doux, ceci paſſe le jeu.

HONORA.

Prenons courage

JONES *revient.*

Je vous apprendrai. Raſſurez-vous, Madame; ils ont pris la fuite, & je ſuis trop heureux! .. Que vois-je ? Sophie !

SOPHIE.

Ah ! Ciel !

HONORA.

Jones !

DUO.

Quoi ! c'eſt vous que je vois, Sophie !
Je n'oſe en croire mon bonheur.

SOPHIE.

Mon devoir veut que je vous fuye,
Je vois l'excès de mon malheur.

JONES.

Que je vous abandonne !

SOPHIE.

La raiſon nous l'ordonne !

JONES.

Non, non, ce ſeroit vous trahir.

SOPHIE.

Non, non, vous devez m'obéir.

JONES.

Que je vous abandonne,
Quand l'amour veut nous réunir !

SOPHIE.

L'amour égara trop mon ame.

JONES.

Il m'a fait un cœur tout de flâme.

SOPHIE.

Quittez moi.

JONES.

Laiſſez-moi
Vous voir & mourir.

SOPHIE.

Je voudrois & ne puis vous fuir.
Que l'amour maîtriſe mon ame!

JONES.

Livrons-nous à ſa douce flâme.

SOPHIE.

L'amour égara trop mon ame.

JONES.

Il m'a fait un cœur tout de flâme.

TOUT DEUX.

Le ciel pour nous aimer
Se plut à nous former.

SCENE VII.

DOWLING, JONES, SOPHIE, HONORA.

DOWLING.

Mes yeux me trompent-ils? C'eſt Sophie Weſtern.

HONORA.

C'eſt Dowling.

JONES.

Oui, mon ami, c'eſt elle; le ciel nous réunit.

SOPHIE.

Ah! Dowling! vous retournerez au château? vous reverrez mon pere?

DOWLING.

Il arrive.

JO-

JONES & SOPHIE.

Il arrive?

HONORA.

Ah! juſte ciel!

JONES.

D'où le ſçais-tu?

DOWLING.

Alworthy, Blifil, ſa tante même....

SOPHIE.

Ma tante?

DOWLING.

Oui, tous vos parens le ſuivent. Le poſtillon qui les précéde eſt déjà dans les cours de l'hôtellerie.

JONES.

Ah! mon cher Dowling! Ah! Sophie, je vous revois pour la derniere fois!

DOWLING.

Soyez tranquilles l'un & l'autre, vous ſerez heureux & vengés. Honora, conduis ta Maîtreſſe dans cette chambre. Toi, Jones, remonte à la tienne. Je vais les attendre.

JONES.

Ah! Sophie! quel affreux moment!

SOPHIE.

Jones, ſans vous je n'aurais jamais fui mon pere. (*Sophie & Honora ſe retirent.*)

HONORA.

J'entends du bruit: allons, allons, le temps preſſe.

JONES.

Eh bien! mes malheurs ſont-ils au comble?

DOWLING.

Tant mieux; ils touchent à leur terme. Fais ce que je t'ai dit. (*Jones se retire.*) Tu m'as trompé, Blifil; mais le ciel m'a reſervé les moyens de te convaincre.

SCENE VIII.

Mr. WESTERN, ALWORTHY, DOWLING.

Mr. WESTERN.

Laiſſez-moi, ne me retenez pas: malheur à qui je rencontre. Ma fille eſt ici, je le ſçais; j'en ſuis ſûr; je veux la trouver; je veux la voir.

ALWORTHY.

Je n'aurais jamais ſoupçonné Jones de tant d'audace. Ah! te voilà, Dowling.

Mr. WESTERN.

Tant mieux, nouveau renfort. Où ſont-ils? qu'eſt devenu Blifil?

ALWORTHY.

Blifil, contre mon avis, eſt allé chez le Juge de Paix.

DOWLING.

Le ſcélerat! nous n'en aurons pas beſoin. Demeure, Alworthy; & toi, Weſtern, écoute.

Mr. WESTERN.

Eſt-tu du complot auſſi toi?

DOW-

DOWLING.

Ta fille eſt ici: elle ne peut ni ne veut t'échapper.

Mr. WESTERN.

Parbleu, je le crois bien: Allons.

DOWLING.

Où vas-tu? Deshonorer ta fille & toi par un éclat inutile.

ALWORTHY.

Il a raiſon: c'eſt ſur-tout ici qu'il faut de la prudence.

Mr. WESTERN.

Tout cela m'eſt égal, je n'écoute rien: je veux la voir.

DOWLING.

Eh! bien, je t'y vais conduire, mais prometsmoi de lui parler en pere. Reſte, Alworthy; je vais te rejoindre. Suis moi, Weſtern.

SCENE IX.

ALWORTHY, BLIFIL.

ALWORTHY.

Ingrat jeune homme! ne t'ai-je recueilli dans ma maiſon que pour faire le deshonneur d'une famille honnête? Ah! Jones, que tu es coupable! Eh! bien, Blifil?

BLIFIL.

Le juge de paix me ſuit; j'ai fait inveſtir la maiſon.

AL-

ALWORTHY.

J'aurais desiré qu'on eut épargné cet éclat. Il ne sert qu'à redoubler mes chagrins.

BLIFIL.

Croyez que je les partage. Vous l'avez élevé, & moi qui me faisais un plaisir de chérir en lui le compagnon de ma jeunesse; quelle témérité! quels excès!

ALWORTHY.

Il en sera puni.

BLIFIL.

Que ne puis-je, mon cher oncle, vous fléchir en sa faveur! Je connois l'énormité de son crime; mais il peut être encore utile à l'état: faites-le promptement partir pour nos colonies.

SCENE X.

Les précédens, DOWLING, *ensuite* Mr. WESTERN, SOPHIE, ALWORTHY, BLIFIL, HONORA.

DOWLING.

Pour les colonies! Qui? Jones? Ton frere?

ALWORTHY.

Son frere?

BLIFIL.

Ciel! Dowling!

DOW-

DOWLING.

Oui, oui; ſon propre frere.

Mr. WESTERN.

Venez, venez, Mademoiſelle; ce ſera moi déſormais qui veillerai ſur votre conduite.

BLIFIL.

Dowling, je te ſuplie...

DOWLING.

Je ne t'écoute plus; il eſt tems de te confondre.

Mr. WESTERN.

Comment! qu'y a-t-il ici de nouveau?

DOWLING.

Que Sophie raſſure ſon cœur. Alworthy, connais ton injuſtice. Tu me crois ſincere, Weſtern?

ALWORTHY.

Tu m'inquiettes.

Mr. WESTERN.

Acheve.

DOWLING.

Ce Jones que tu perſécutes & qui te chérit; ce vertueux jeune homme que j'ai choiſi pour mon ami, c'eſt ton neveu, c'eſt ſon frere, c'eſt l'ainé de Blifil.

Mr. WESTERN.

Jones ſerait ton neveu?

SOPHIE.

Quel nouveau jour frappe mon cœur!

HONORA.

Eh! bien, Madame?

ALWORTHY.

Que me dis-tu?

DOW-

DOWLING.

La vérité. Rapelle-toi cet honnête Summers. Deux ans de ſuite il logea dans ton château; en ſecret il épouſa ta ſœur; cinq mois après il mourut. Jones eſt le fruit de ce mariage que l'on te cachait alors, de peur qu'il ne devint un obſtacle au ſecond que tu voulais conclure.

ALWORTHY.

Quelle preuve?

DOWLING.

Blifil, *remets les papiers dont tu t'es chargé.*

BLIFIL, *d'un ton douteux.*

Des papiers?

DOWLING.

La lettre de ta mere. Voici le double de ce qu'elle t'écrivait alors, regarde, Alworthy. C'eſt l'écriture de ta ſœur. *Lis.*

ALWORTHY.

Ciel! malheureux!

BLIFIL.

Mon cher oncle!

Mr. WESTERN.

Comment! ſerais-tu un méchant homme, toi?

BLIFIL.

Si, par un aveu ſincere de mes fautes, j'en pouvais eſperer le pardon. . . .

ALWORTHY.

Le pardon! ſors de ma préſence.

Mr. WESTERN.

(*Blifil ſort.*)

Oui, laiſſe-nous, méchant. Ah morbleu! ſi j'étais ton oncle!

AL-

ALWORTHY.

Combien j'étais trompé! Mais j'atteste le Ciel. . .

DOWLING.

Point de ſermens. Répare ta conduite. . .

Mr. WESTERN.

Oui, tu le dois; c'eſt mon avis, mon cher Jones!

SOPHIE.

Ah! mon pere!

Mr. WESTERN.

Oh! je me connais en gens. Quand je vous ai dit, mon vieil ami, que vous n'en auriez jamais que de la ſatisfaction.

ALWORTHY.

Fais-moi promptement venir Jones.

DOWLING.

Je vous l'amene. (*Il ſort.*)

SCENE XI.

ALWORTHY, Mr. WESTERN, SOPHIE, HONORA.

ALWORTHY.

J'ai peine à revenir du ſaiſiſſement. . . .

Mr. WESTERN.

Pourquoi te contraindre? cacher ſa joie, c'eſt ſe trahir ſoi-même.

SOPHIE.

Quel changement heureux! . .

ALWORTHY.

Aurais-je dû penſer que Blifil? . .

Mr. WESTERN.

Allons, qu'il n'en ſoit plus parlé: c'eſt un mauvais ſujet; ça ne ſe connait ni en chiens ni en chevaux, vive mon ami Jones; comme nous allons chaſſer! c'eſt comme celui-là qu'il me fallait un gendre! car rien n'eſt dérangé: & puis qu'il eſt ton neveu. . .

ALWORTHY.

Et mon ſeul héritier.

Mr. WESTERN.

C'eſt comme je l'entends.

SCENE XII.

DOWLING, JONES, *Les précédens.*

DOWLING.

Alvorthy, voici Jones.

Mr. WESTERN.

Approche, approche; à nous, à nous.

JONES.

Doucement, Monſieur, point de violence; reſpectez mon malheur.

Mr. WESTERN.

Eh! non, tu ne ſçais pas; embraſſe moi, mon camarade.

AL-

ALWORTHY.

Mon cher neveu!

JONES.

Que me dites-vous?

DOWLING.

Voici l'inſtant que je t'avais promis.

JONES.

Moi! votre neveu?

ALWORTHY.

Oui; crois-en mes regrets, ma tendreſſe.

Mr. WESTERN.

Et pour garant prends la main de ma fille.

JONES.

Sophie! . . . eſt-ce un ſonge, une illuſion? Dowling! . . . (*à Mr. Weſtern.*) Monſieur, quoi! (*à Alworthy.*) Je vous appellerai mon oncle!

SCENE DERNIERE.

Mad. WESTERN, *Les précédens.*

Mr. WESTERN.

Bon; voici ma ſœur: arrivez, arrivez.

Mad. WESTERN.

Eh! bien, mon frere, quel plan comptez-vous ſuivre dans cette affaire? Il faut conſidérer d'abord que les perſonnes d'un certain état. . . .

Mr. WESTERN.

Oh! vraiment, vraiment, il y a bien d'autres

nouvelles, que toute votre belle politique n'a pas ſçu prévoir. Commencez par embraſſer Jones.

Mad. WESTERN.

Moi, Monſieur?

Mr. WESTERN.

Eh! oui: c'eſt mon ami, c'eſt mon gendre; je lui donne ma fille; c'eſt un Summers; ſa ſœur, ſon pere . . . c'eſt lui . . . c'eſt que je ſuis enchanté.

Mad. WESTERN.

En verité, depuis quinze jours, je ne conçois plus rien aux événemens.

Mr. WESTERN.

Embraſſez toujours.

DOWLING.

On développera ces myſteres.

ALWORTHY.

Ne perdons point de temps: retournons au château; que nos enfans ſoient unis dès ce jour.

Mr. WESTERN.

C'eſt bien dit; retournons: il eſt de bonne heure; mes chevaux ſont frais. Parbleu nous aurons le temps de chaſſer en route; je parie que tu en meurs d'envie.

ALWORTHY.

Toi, Dowling, à qui je dois ma joie, ſois certain. . . .

DOWLING.

Arrête, point de bienfaits; j'ai fait ce que j'ai dû: ma récompenſe eſt dans mon cœur.

VAUDEVILLE.

JONES, *1er couplet.*

Je vous obtiens, vous qui m'êtes ſi chere,
Du néant je paſſe au bonheur,
Dans mon ami, j'embraſſe un ſecond pere,
Un oncle dans mon bienfaiteur.
Quel doux moment, ah! ma chere Sophie,
Chériſſons à jamais ce jour,
C'eſt le plus beau de notre vie,
C'eſt le triomphe de l'amour.

SOPHIE, *2e couplet.*

Un nouveau jour vient éclairer mon âme;
Je puis te fixer ſans rougir.
Le meilleur pere approuve notre flâme,
Cher Amant, on va nous unir.
En reprenant ſa premiere innocence,
Mon cœur qui deviendra ton bien,
Jouit auſſi de ſa conſtance;
Et ton triomphe fait le mien.

ALWORTHY, *3e couplet.*

Dès ton berceau je t'aimai comme un pere,
On m'a contraint à te punir:
J'en ai gémi; mon cœur n'eſt point ſévére,
C'eſt un tourment que de haïr;
Mais rendre heureux tous les objets qu'on aime,
En plaiſirs changer leurs douleurs,
Oui, c'eſt là le bonheur ſuprême;
C'eſt le triomphe des bons cœurs.

Mad. WESTERN, *4e couplet.*

De chaque Cour démêler les intrigues,
Bien combiner leurs intérêts;
Quand il le faut, tramer de ſourdes brigues,
Dans ſon cœur voiler ſes ſecrets:
D'après ce plan, heureux qui négocie;
C'eſt un politique excellent,
Ses efforts ſont ceux du génie,
C'eſt le triomphe du talent.

HONORA, *5e couplet.*

Loin des garçons fuyez... jeune fillette,
C'eſt ce que prône une maman:
De votre cœur ſuivez... la voix ſecrette,
C'eſt ce que des yeux dit l'Amant.
Qui croira-t'-on? celle qui nous obſede?
Nenni: le cœur s'ouvre au deſir,
L'amant paraît, la raiſon céde,
C'eſt le triomphe du plaiſir.

Mr. WESTERN, *6e couplet.*

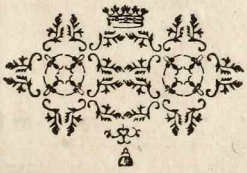
Dès le matin, ma vive impatience
Guide ma meute au ſein des bois:
Le temps eſt frais, l'animal que je lance,
Sort de l'eau, ſe rend aux abois.
Tous mes amis partagent ma victoire,
Elle en eſt plus chere à mon cœur:
J'entends le cor ſonner ma gloire:
C'eſt le triomphe du Chaſſeur.

CHOEUR.

CHOEUR.

Voir des heureux, l'être ſoi même,
Changer les épines en fleurs,
Oui, c'eſt là le bonheur ſuprême,
C'eſt le triomphe des bons cœurs.

FIN.



SEPTUOR.

HONORA	JONES	SOPHIE	Mr. WESTERN	Mad. WESTERN.	ALWORTHY	BLIFIL.
à Sophie.	*à Alworthy.*	*à Mr. Weſtern.*	*à Jones.*		(*à Jonet.*)	
	Quoi vous mon pere! Ah! quel déſeſpoir!		Oh! je t'apprendrai ton devoir.		Je ne dois plus vous revoir.	
		Rien ne touche mon pere!	Je ne t'en tiens pas quitte.			
	Je me livre à mon déſeſpoir.			Cette conduite,		Trahir ainſi mon eſpoir!
Ménagez leur colere.	N'êtes-vous plus mon pere?					
			Allons, point de raiſon.			
	(*à Sophie.*) C'eſt pour jamais que je vous quitte.	(*à Jones.*) C'eſt moi qui fais votre malheur.	Sortez de ma maiſon.	Si fort m'irrite!		
Quel embarras!			(*à Sophie.*) J'ai fait avertir le notaire,		Je hais la trahiſon.	
	De votre colere C'eſt moi qu'il faut accabler; Sophie eſt innocente, Puniſſez moi.	(*à Mr. Weſtern.*) Non, je préfére le trépas.	Et dès ce ſoir tu ſigneras. Il oſe encore parler!			(*à Alworthy en montrant Jones.*)
(*à Sophie.*) Oui, ma maîtreſſe, oui, oui ſans ceſſe,	(*à Mad. Weſtern.*) Vous êtes ſa Tante.	Pardonnez-lui. (*à Alworthy.*) Soyez ſon appui.	Tout ceci m'impatiente, Point tant de raiſon, Sortez de ma maiſon.	(*à Sophie.*) Vous tenez tête à votre pere, Vous ne méritez pas, De nous cauſer cet embarras.	Je hais la trahiſon.	Il n'entendit jamais raiſon.
	Rien à préſent ne m'épouvante.	(*à Mad. Weſtern.*) Votre ame ſera contente.				
Je ferai pour vous mon devoir.			Tout ceci m'impatiente.	Ce tracas là me tourmente.	Tout ce tracas me tourmente.	Ce tracas là me tourmente.
	Je me livre à mon déſeſpoir.	Je n'en crois que mon déſeſpoir.	Je t'apprendrai mieux ton devoir.	Vous ſaurez mieux votre devoir.	J'ai promia de ne plus vous voir.	Falloit-il trahir mon eſpoir?

Madame Weſtern *emmene* Sophie; *Mad.* Weſtern *&* Honora *les ſuivent.* Jones *déſeſpéré donne encore un regard à* Sophie *qui le lui rend; prend la main* d'Alworthy, *la ſerre, la baiſe, comme s'il lui diſoit, ah! Monſieur! lance enſuite un regard décidé, en enfonçant ſon chapeau ſur* Blifil, *qui s'approche* d'Alworthy, *& ſort avec lui ſur la droite,* Jones *ſe retire ſur la gauche.*

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

LE MAITRE EN DROIT,

OPERA BOUFFON;

EN DEUX ACTES.

PAR

Mrs. LE MONNIER & MONCIGNY.

Représenté par les Comédiens François ordinaires du Roi, sur le Théâtre de la Cour, le

A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M DCC LXVII.
Avec Permission du ROI.

ACTEURS.

LE DOCTEUR,	Mr. Casimir.
LINDOR, *Amant de Lise*,	Mr. De la Tour.
LISE, *Pupille du Docteur*,	Mad. Dinesi.
JACQUELINE, *Duegne*,	Mad. Dartimon.
PLUSIEURS ECOLIERS,	Mr. Veillas. Mr. Deschamps. Mr. Marsy. Mr. Lorville.

La Scene est à Rome.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

LE MAÎTRE EN DROIT,

OPERA BOUFFON,

EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Place publique : On voit d'un côté la Maison du Docteur ; & de l'autre des arbres.

SCENE PREMIERE.

LINDOR, JACQUELINE.

DUO.

JACQUELINE, *repoussant Lindor qui veut entrer dans la Maison du Docteur.*

Non, non, sortez, non, je ne puis,
Vous faire entrer en ce logis.

LINDOR.

Laisse-moi voir Lise un moment.

JACQUELINE.

Non.

LINDOR.

Ton refus cauſe mon tourment.

LINDOR.	JACQUELINE.
Tu veux donc me faire mourir.	Non, je ne puis y conſentir,
Ah! fais moi ce plaiſir,	Je voudrais bien vous ſecourir,
Comble mon unique déſir.	Mais je ne puis y conſentir.

LINDOR.

Mais ſonge donc, ma chere Jacqueline, que c'eſt toi qui m'as inſpiré tout l'amour dont je brûle pour l'aimable Liſe; tu ſais que je ne l'ai jamais vue, & que je l'adore, cependant, ſur le Portrait enchanteur que tu m'en as fait...

AIR. *Je ferai mon devoir.*

De lui parler & de la voir,
Si tu m'ôtes l'eſpoir . . . . (*bis.*)
Il falloit donc de ſes attraits,
Ne me parler jamais . . . . (*bis.*)

JACQUELINE.

Il falloit... il falloit... Que les Amans ſont ſots!.. eh mort de ma vie, ſongez vous même à ce que je viens de vous dire... Oui, ſongez que le Docteur eſt votre rival... qu'il aime, qu'il eſt fou de ſa pupille... & que ſi vous ne trouvez un moyen de rompre ſon hymen avec elle... tout eſt perdu pour vous... Voilà ce que j'avois à vous dire... J'ai dit: Adieu.

LINDOR.

Encore un mot, de grace...

JAC-

JACQUELINE.

Bon ſoir ... (*Elle ſort.*)

LINDOR, *ſeul.*

Quel affreux contretems !... Il vient, le vieux jaloux ... Dérobons-lui mon embarras.

SCENE II.

LE DOCTEUR, *ſeul.*

ARIETTE.

Au tendre amour
J'abandonne mon ame,
Liſe en ce jour
Eſt à moi ſans retour.
L'inſtant flatteur,
Où ce Dieu ſéducteur
Couronnera ma flamme,
Sera celui de mon bonheur.

Mais craignons qu'on ne nous entende, & ſurtout ayons bien ſoin de cacher mes projets à mes Ecoliers... ces petits Mrs. là vous ont plutôt ſoufflé une Maîtreſſe ...

AIR. *L'occaſion fait le larron.*

Chut !.. juſtement j'en vois un qui s'avance,
Obſervons-nous pendant notre entretien.

SCENE III.

LE DOCTEUR, LINDOR.

LE DOCTEUR, *Suite de l'air précédent.*

Qu'avez vous donc ?.. vous gardez le ſilence.
(*à demi voix.*)
Les amours n'iroient-ils pas bien ?

LINDOR.

Mes amours... bon... nouvellement arrivé à Rome, je n'y connois perſonne encore... & d'ailleurs...

ARIETTE.

LINDOR.

Rarement,
Difficilement,
On gagne ici le cœur des belles.
Rarement,
Difficilement,
Ici l'on eſt heureux amant.
Des Argus qui veillent ſur elles,
Comment tromper les yeux jaloux ?
Comment endormir les époux,
Pour fléchir leurs moitiés rebelles ?

Rarement, &c.

LE DOCTEUR.

Allez, allez, mon cher, rien n'eſt plus facile que cela... Quoi, vous êtes François, & de pareilles miſéres vous arrêtent ? Eh mais, mais fy donc... ne ſavez-vous pas que ce nom là ſeul eſt la clef

clef des cœurs de toutes les belles... ah je vois bien que notre ville ne vous eſt pas connue encore... je veux vous mettre au fait...

LINDOR.

Vous me rendrez un ſervice important... *(à part.)* S'il pouvoit me fournir des armes contre lui-même...

LE DOCTEUR.

Quand vous ſerez curieux d'avoir quelque bonne fortune, promenez-vous ici tous les ſoirs ... Allez... venez... parcourez enfin tous les endroits où nos belles ſe font voir...

LINDOR.

Ah ! qu'à cela ne tienne, on me verra par-tout.

LE DOCTEUR.

Ce n'eſt pas tout... ſi vous avez le bonheur de plaire à quelqu'une d'entr'elles...

LINDOR.

Eh bien ...

LE DOCTEUR.

AIR. *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Une vieille d'abord viendra,
Qui faite à de pareils meſſages,
Chez la belle vous conduira....

LINDOR.

Comment ! ...

LE DOCTEUR.

Oui, tels ſont les uſages.

LINDOR.

Quoi! Docteur, je ſerois aſſez heureux pour...

LE DOCTEUR.

Ecoutez ; ce n'eſt pas encore là tout... Ecoutez... mais motus au moins...

DUO.

LE DOCTEUR, LINDOR.

LE DOCTEUR.

En France on s'annonce d'abord,
Par un pareil tranſport ;
Près de ſa belle on cauſe,
On parle long-tems de ſes feux :
Ici c'eſt autre choſe.

LINDOR. Tant mieux.

LE DOCTEUR. Le tems eſt précieux.

LE DOCTEUR.

Romaines ne ſont pas cauſeuſes,
Ni jaſeuſes ;
Et dès le début,
Elles vont au but.

LINDOR. Tant mieux.

LE DOCTEUR. Le tems eſt précieux.

LE DOCTEUR.

Oui, tant mieux, j'en conviens tout bas ;
Pour moi, quand je ſuis dans le cas,
Je fais encore fracas :
On me connoît dans Rome
Pour un égrillard,
Dans cet art ;
Et je ſuis homme,

A ne

A ne point encore dire non,
Quand je trouve une occaſion.

LINDOR. LE DOCTEUR.
Bon, bon, ſy donc. Non, non, non.

LINDOR.

Soit ... mais croyez-moi, ne vous vantez pas tant ; car comme on l'a fort bien dit, tout homme eſt Gaſcon ſur ce point. A propos de cela ... vous vous mariez, dit-on ... Vous ſavez le plaiſir que j'en aurois, & vous m'en faites un myſtére ?

LE DOCTEUR.

AIR : *Non je ne ferai pas,*
Moi prendre femme, moi !

LINDOR.

C'eſt le bruit de la ville.

LE DOCTEUR, *à part.*

O Ciel ! il eſt inſtruit, la feinte eſt inutile . . .

LINDOR.

Vous êtes bien rêveur . . .

LE DOCTEUR *brusquement.*

Ce n'eſt là qu'un faux bruit.
Et pour un curieux vous êtes mal inſtruit.

LINDOR.

Tant pis ... j'étois pourtant fort aiſe de cette nouvelle ... & j'avois même déja pris certains arrangemens ... pour ...

LE DOCTEUR.

Pourquoi ? ...

LINDOR.

Pour reſter plus long-tems avec vous ... Car on dit que la future eſt charmante . . . allons, allons, convenez-en ...

LE DOCTEUR.

Moi ... non vraiment ... il n'en eſt rien, vous dis-je ..

AIR. *Le Maſque tombe.*

Quand je verrai la Vieilleſſe gênante,
M'enlever tout, plaiſirs & liberté,
Pour mettre au moins mon front en ſûreté
J'épouſerai ma vieille Gouvernante.

LINDOR.

Qui ? Dame Jacqueline! ah, ah fy donc, vous nous feriez enfuir tous ...

SCENE IV.

JACQUELINE, *Les Acteurs Précédens.*

JACQUELINE.

Grand merci.

ARIETTE.

Ah ! mépriſez moins le peu de charmes,
Qui reſtent de mon Printems;
Plus d'un jeune cœur me rend les armes;
On trouve encor des Galans;
On n'eſt pas bien opulente,
Brillante,
Saillante,
Pimpante,
Fringante,
Princeſſe,
Ducheſſe,
Marquiſe,
Comteſſe;

Mais

Mais ſans cela,
On peut valoir tous ces gens là.

Oui, ſi l'on vouloit, ſur vous même,
De ſes attraits eſſayer le pouvoir,
On vous ferait voir,
Sans une peine extrême,
Ce qu'on peut valoir.

Mais, mépriſez moins le peu de charmes, &c.

LINDOR.

Ah pardon, ma chere Jacqueline ! *à (part)* Ne vois-tu pas que je veux lui donner le change ?

JACQUELINE, *à part.*

A la bonne heure ! que ne parliez vous auſſi ?... Laiſſez-moi faire ... (*haut*) Oui, oui ...

AIR. *Palſambleu Mr. le Curé.*

{ *Au Docteur.* } Croyez-moi, perdez tout eſpoir,
Au fond c'eſt un badinage.

LE DOCTEUR, *d'un air inquiet.*

Mais qu'eſt-ce donc !

JACQUELINE.

Mr. voudroit ſavoir,
A quand votre Mariage ? . .

LE DOCTEUR.

Que veux-tu dire avec mon mariage ? . . .

JACQUELINE.

Eh oui ... Eſt-ce que vous n'allez pas épouſer cette jeune perſonne. Plait-il ? ...

(Au Docteur, qui lui fait ſigne de ſe taire.)

LINDOR *à Jacqueline.*

Et bien achevez donc ...

JAC-

JACQUELINE.

Ah non non ... Mr. me fait ſigne.

LE DOCTEUR, *à part, à Jacqueline.*

Mais tais-toi donc, Babillarde ... (*haut*) C'eſt une folle, au moins ...

LINDOR, *froidement.*

Non ... je vois, Docteur, ce que je dois penſer de tout ceci ... ma préſence vous gêne ... adieu. (*à part à Jaqueline*) Je reviendrai dès qu'il ſera parti. (*Il ſort.*)

SCENE V.

LE DOCTEUR, JACQUELINE.

DUO.

LE DOCTEUR.

Es-tu contente,
Vieille imprudente ?

JACQUELINE.

Qu'ai je donc fait ?
Je n'ai rien dit.
Ah ! le pauvre homme !
Il perd l'eſprit.

LE DOCTEUR.

Par ton caquet
Tu trompe mon attente,
Elle m'aſſomme,
Ah ! pauvre eſprit !

JACQUELINE.

Oui, oui, oui, vous perdez l'eſprit, puisqu'il faut vous le dire. Eh qu'ai-je donc tant dit, après tout, qui doive vous alarmer ſi fort ?

LE DOCTEUR.

Tu n'as que trop parlé pour me perdre.

AIR.

AIR. *Tout roule, &c.*

Car enfin Lindor vient d'apprendre,
Qu'un autre objet avoit mon cœur;
Et je voulois lui faire entendre,
Que toi ſeule aurois cet honneur:
Il faut lui dire le contraire,
Serois je dans ce cas ſans toi? . . .

JACQUELINE.

Pardi, voilà bien du myſtere
Pour abreger, épouſez-moi.

LE DOCTEUR.

Que je t'épouſe, moi! . . .

JACQUELINE.

Eh mais, mais, ce n'eſt pas ce que vous pourriez faire de pis, au moins! . . .

DUO.

JACQUELINE.

Dès le potron minet,
Je ſerais à l'ouvrage;
De mes ſoins pour le menage
Bientôt vous verriez l'effet.

LE DOCTEUR.

Ah! point de verbiage,
Vous n'êtes point mon fait:
Je vous le dis tout net.

JACQUELINE.

Tant pis pour vous, Compere.
Craignez le trébuchet,
Et ce ſera bien fait.

LE DOCTEUR.

Tant mieux, c'eſt mon affaire,
Je vous le dis tout net:
Vous n'êtes point mon fait.

LE DOCTEUR.

Traitons, traitons un autre point, & laiſſons tout cela. Ecoutez, il faut un peu d'amuſement à la jeu-

jeunesse: Le jour baisse ... Je vais t'amener Lise un moment, après quoi je sortirai pour terminer quelques affaires; profite de mon absence pour lui parler de mes feux .., adieu .. *(Il sort.)*

JACQUELINE.

Laissez-moi faire, allez ... je sais mieux que personne ce qu'il vous faut, & je vais travailler à vous servir en conséquence .., Peste soit du vieux fou!

SCENE VI.

LINDOR, JACQUELINE.

LINDOR.

Ah! ma chere Jacqueline, tu me vois au comble de mes vœux! A la fenêtre du Docteur je viens de voir la plus charmante personne du monde, c'est Lise, sans doute ... C'est elle, je le sens au plaisir que sa vue m'a causé ... Consens à faire mon bonheur, sers ma tendresse ... & tu peux compter ...

AIR. *Mon cœur volage.*

Tiens, prens d'avance, { *Il lui donne une bague & sa boëte.* }
Par complaisance,
Prens ces Bijoux,
Pour toi je les destinois tous ..
Tu me refuse?

JACQUELINE.

Je suis confuse ...

LINDOR.

Tiens, prens encor
Et tous deux agissons d'accord ...

JAC-

JACQUELINE.

C'eſt par obéiſſance . . . Ce que j'en fais... Eh, dites moi, Liſe vous-a-telle vû ? . .

LINDOR.

Je le crois : elle s'eſt cependant retirée de la fenêtre . . . mais le moment d'après j'ai vû tomber à mes pieds ce Bouquet & ce Ruban . . .

JACQUELINE.

AIR. *Tant de valeur.*

Quoi, Lindor, ce n'eſt pas un Conte ! . .

LINDOR.

Non, non.

JACQUELINE.

Comment ? mais en ce cas,
Vous n'avez pas perdu vos pas.
C'eſt toujours ... un Ruban ... à compte.

ça ça, je vous veux trop de bien pour ne pas vous ſervir dans toute cette affaire, & vous cacher plus long-tems ce que j'ai fait pour vous. Je vous ai peint aux yeux de Liſe ſous des traits ſi flatteurs, je lui ai dit tant de bien de vous, (on peut mentir dans de pareilles occaſions,) que je ſerois bien trompée ſi la petite perſonne n'en avoit un peu dans l'aile ! . . .

LINDOR.

Liſe m'aimeroit ! que ne te dois-je pas, ma chere Jacqueline, & comment reconnoître ? . .

JACQUELINE.

Ecoutez-moi, Liſe va ſe rendre ici, le Docteur doit ſortir, je vais tâcher de voir en quel état eſt ſon cœur, car elle ne m'a encore rien avoué . . . Mais laiſſez-moi faire, & allez m'attendre ſous ces arbres

bres ... Tenez-vous prêt ſeulement à paroître au premier ſignal que je vous ferai. (*Il fait quelques pas pour ſortir.*) A propos, donnez-moi ce Bouquet.

LINDOR.

Qu'en veux-tu faire?

JACQUELINE.

Donnez ... & le Rnban ...

LINDOR.

Mais ...

JACQUELINE.

Allez, allez, ne craignez rien ... (*Il ſort.*)

JACQUELINE, *à part.*

Je veux m'en divertir avec Liſe ... La voici ... voyez un peu à cette mine ſi l'on ſe douteroit que cela en ſait auſſi long... on a raiſon de le dire ... il n'y a plus d'enfans ...

SCENE VII.

LE DOCTEUR, LISE, JACQUELINE.

LE DOCTEUR.

Viens ça, viens ma chere Enfant, & bannis cette ſombre humeur ... ſonge que tu n'as plus qu'un moment à attendre pour être ma femme, & que ...

LISE.

Quoi! Mr., vous êtes donc l'époux que vous me promettiez? ...

TRIO.

TRIO.

LE DOCTEUR.

Oui ma petite,
Ton cœur palpite,
L'amour l'agite,
Te parle-t'il en ma faveur ?

JACQUELINE.

Repondez-lui, oui.

LISE.

Oui, non, Monſieur.

LE DOCTEUR.

Bannis la crainte ;
Tu peux ſans contrainte,
M'ouvrir ton cœur.

JACQUELINE.

Eh bien.

LE DOCTEUR.

Eh bien.

LISE.

A vous parler ſans feinte,
Pour vous je ne ſens rien.

LE DOCTEUR.

Fi, cela n'eſt pas bien,
Répons mieux à ma flamme,
En devenant ma femme,
Tout mon bien eſt à toi :
Oui, j'en jure ma foi.
à Jacquel. Parle lui donc pour moi.

JACQUELINE.

Répondez à ſa flamme,
En devenant ſa femme,
Vous aurez chaque jour,
Nombre d'écoliers faits au tour,
Qui vous feront la cour.

LE DOCTEUR.

à Jacquel. Langue maudite, que dis-tu là ?
Faut-il lui parler de cela ?
à Lise. Oui ma petite, &c.

LE DOCTEUR.

Quoi ! Lise, vous me refusez, vous m'ôtez ainsi votre cœur ?...

LISE, *ingénument.*

Eh mais, ma Bonne sait bien que je n'ai jamais eu le dessein de vous le donner.

JACQUELINE.

Oh oui ;... Cela est vrai... mais laissez nous seules un instant, je saurai bien la faire parler autrement...

LE DOCTEUR, *à Jacqueline.*

Adieu donc... *(à Lise)* Bon soir, Mignonne, ne t'impatiente pas... je reviens à l'instant.

LISE.

Ah ! ne vous pressez pas, Monsieur,... à votre aise, à votre aise...

Il sort.

SCENE

SCENE VIII.

LISE, JACQUELINE.

JACQUELINE, *après avoir regardé un moment Lise qui rêve.*

AIR : *Tu croyois en aimant Colette.*

Vous paroiſſez triſte & réveuſe,
D'où provient donc votre ſouci ?
Si vous n'êtiez pas amoureuſe,
Vous ne rêveriez pas ainſi...

LISE, *ingénument.*

Amoureuſe !... Et de qui ma Bonne ? je ne vois, je ne parle ici qu'à mon petit chat, & à vous !...

JACQUELINE.

Ah ! parlez, parlez moi plus franchement... Je lis dans vos yeux que vous m'en impoſez... Vous rougiſſez... tenez... voyez un peu ce Bouquet & ce Ruban... les reconnoiſſez-vous ?...

LISE, *baiſſant les yeux.*

Ce Ruban ?... oui ma Bonne... *(d'un air de dépit:)* Mais voyez le joli Monſieur, il fait grand cas de ce qu'on lui donne ?...

JACQUELINE.

AIR. *Du Prevôt des Marchands.*

Allez, ne diſſimulez point,
J'en ſais plus que vous ſur ce point:
Mais vous pouvez, ſans vous contraindre,
Vous livrer à de tendres feux:
De moi vous n'avez rien à craindre,
Je veux rendre Lindor heureux.

LISE.

Lindor . . . le joli nom ! . . ah ! vous l'avez donc vû, ma Bonne il vous a donc parlé ? . . . Que vous êtes heureuſe ! Convenez qu'il eſt bien aimable, n'eſt-il pas vrai ? . . .

ARIETTE.

LISE.

Tout me dit que Lindor eſt charmant,
Que je dois l'aimer conſtamment,
Et que ſon cœur m'aime auſſi tendrement.
Oui je me livre à ce doux eſpoir,
Et s'il étoit en mon pouvoir,
Je voudrois moi-même hâter l'inſtant où je dois le voir.
Comment ne pas ſe rendre,
Et comment ſe défendre,
De couronner ſes feux,
De combler ſes vœux ?
Il a l'air ſi tendre:
Oui je l'aimerai,
Tant que je vivrai.
Ah ! que ne peut-il m'entendre ?
Tout me dit, &c.

JACQUELINE.

Tout cela eſt bel & bon, mais prenez-y garde, ma chere Liſe ; oui, prenez-y garde . . . Conſultez bien

bien votre cœur, vous ſuivez le penchant qui le flatte en ce moment... mais ſi ce Monſieur Lindor que vous trouvez ſi aimable... ſi charmant, n'étoit qu'un volage... un trompeur... car c'eſt un François, au moins, je vous en avertis...

LISE.

Lindor un volage! quoi, vous le ſoupçonneriez! Ah vous avez beau dire, je ne vous crois pas, ma Bonne.

ROMANCE.

LISE.

On dit pour nous faire peur,
Que l'amour eſt un Dieu trompeur,
Mais ce Dieu plein d'attraits,
Ne trompe jamais d'amans parfaits.
S'il gênoit notre ame,
Chéririons-nous
Sa douce flamme?
Nous volons au-devant de ſes coups,
Quand il nous enflamme.
Qu'on diſe tant qu'on voudra,
Qu'un jour ce Dieu me trompera:
Mais moi qui pour mon bien,
Le connois très bien,
Je n'en crois rien.

JACQUELINE.

Voilà ce qu'on appelle parler clairement. Eh dites-moi, ſeriez-vous bien aiſe de le voir ce Monſieur Lindor?

SCENE IX.

LINDOR, *Les Acteurs précédens.*

LINDOR.

Il eſt à vos genoux, charmante Liſe. . . .

LISE.

Lindor, Lindor . . . ma Bonne, que je vous embraſſe.

LINDOR.

AIR : *Je ne ſuis qu'un ſimple Berger.*

Ah ! dans quel doux raviſſement,
Ce tendre aveu me plonge :
Je doute encore en ce moment
Si ce n'eſt pas un ſonge.

JACQUELINE.

Voyons, voyons, parlons ſérieuſement ici, & ne perdons pas de tems . . . avez-vous trouvé enfin quelqu'expédient, quelque moyen de prévenir le coup qui vous menace ? . . .

LINDOR.

Hélas non ! ma chere Jacqueline, mais crois-tu que l'amour m'abandonnera au beſoin ? . . .

JACQUELINE.

L'Amour . . . l'amour . . . ah pardi voilà une belle reſſource. Oh par ma foi ſi vous n'avez que celle

celle là, vous pouvez d'avance aller chercher fortune ailleurs....

LINDOR.

Eh! pense-tu qu'on puisse trouver dans un moment?

LISE.

Il a raison, ma Bonne, & si vous vouliez...

JACQUELINE.

Eh bien!....

LISE.

Eh bien, nous pourrions nous revoir ce soir chez moi, là nous concerterions ensemble....

JACQUELINE.

Chez vous... Introduire Lindor chez vous, moi? êtes-vous folle, Mademoiselle, mais, mais, en verité...

LISE.

Mais, ma Bonne, vous seriez avec nous...

LINDOR, *lui donnant une bourse.*

Tiens, ne faut-il que cela pour te décider?..

JACQUELINE.

Non, non, vous dis-je... *(Elle prend la Bourse & dit d'un ton de dépit,)* En verité, Mr. Lindor, vous êtes insupportable; comment voulez-vous qu'on tienne contre des paroles aussi éloquentes?... Il est vrai que vous serez peut-être bientôt époux.

AIR. *De la besogne.*

Allons, nous verrons tout ceci ;
Dans une heure soyez ici,
Je reviendrai pour vous y prendre,
Mais ne vous faites pas attendre.

LINDOR.

Va, je ne quitterai pas ces lieux.

JACQUELINE.

Et moi je vais tout préparer pour vous introduire chez le Docteur, sous un déguisement qui vous empêchera d'en être reconnu,... Voyons avant tout si personne n'a pu nous entendre... *(Elle va voir à la Coulisse.)*

LINDOR, *à Lise.*

Que les momens que je vais passer loin de vous vont ajouter à ma tendre impatience !

LISE.

Hélas ! j'ai mille chose à vous dire... mais je crains que ma Bonne ne nous entende... Ne quittez point ces lieux. Si le Docteur n'est pas rentré, je profiterai du premier instant où je verrai ma Bonne embarrassée pour venir concerter avec vous les moyens... Je la vois... ne parlons de rien devant elle... Mais peut-être nous manquerez-vous de parole ?...

LINDOR.

Ah ! ma chere Lise, jugez-mieux de l'amour que vous m'avez inspiré.

TRIO.

TRIO.

JACQUELINE.

ça mes Enfans, je tremble,
Qu'on ne vous trouve enſemble.

LISE.

Eh! quoi déja nous ſéparer ?

LINDOR.

L'amour à peine nous raſſemble.

LISE.

Faut-il vous implorer ?

JACQUELINE.

Il faut rentrer.

LINDOR.

Faut-il te conjurer ?

LISE & LINDOR, *enſemble.*

De me laiſſer voir encore
L'objet que j'adore.

Elle emmene Liſe & force Lindor de ſe retirer.

Fin du premier Acte.

* * *
* *
*

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LINDOR, *seul.*

(*L'obscurité vient par gradation, de sorte qu'il fait nuit à la Scene 3e.*)

ARIETTE.

Ah ! quel tourment,
Pour un cœur tendre,
D'attendre,
Le moment
Qui doit le rendre,
Heureux & content !

On s'arme en vain de constance,
L'attente accroît le desir ;
Et l'on meurt mille fois de son impatience,
Avant de voir briller le moment du plaisir.

Ah ! quel tourment, &c.

Personne ne vient encore ; quel est mon embarras ! . . ah ! Lise n'aura pas trouvé sans doute le moment de s'échapper comme elle me l'avoit promis ... & peut-être ... Mais c'est elle que je vois.

SCE-

SCENE II.

LISE, LINDOR.

LINDOR, *allant au devant de Lise avec précipitation.*

L'amour vous rend donc enfin à mes tendres desirs.

LISE, *vivement.*

Le Docteur n'est pas encore de retour, & profitant d'un moment où j'ai vû ma Bonne occupée, j'ai sçu tromper sa vigilance ... Mais, ma frayeur redouble à chaque pas ... Jugez par la témérité de ma démarche, de la crainte où je suis de voir accomplir l'Hymen odieux qu'on me prépare.

ARIETTE.

Non ma chere Lise,
Non, non, non,
Mon cœur vous répond,
D'un plus charmant esclavage :
Non ma chere Lise, non, non,
L'amour à nos feux,
Réserve un sort plus heureux.

Sous ses loix il nous engage,
Pour nous combler de ses faveurs ;
Il a lui-même uni nos cœurs ;
Il achevera son ouvrage.
Non ma chere Lise, &c.

LISE.

Je le désire trop, pour ne pas l'espérer.

LINDOR.

Ne craignez rien, vous dis-je ; vous savez que Jacqueline est dans nos intérêts.

LISE.

LISE.

Convenez que ma Bonne eſt une femme adorable.

LINDOR, *ſouriant.*

Vous l'aimez donc bien?

LISE.

Si ſon projet réuſſit, dans l'envie qu'elle a de nous unir, je ne ferai jamais tant pour elle, qu'elle aura fait pour moi.

LINDOR, *tranſporté.*

Chere Liſe, que vous êtes aimable?

ARIETTE.

LISE.

Pour vous, mon cœur,
Se livre à l'ardeur,
Qui l'enflamme.
Il eſt un ſouverain bien,
Je le ſens bien:
Et c'eſt un tendre lien.
Oui, ſans rougir,
Je fais mon plaiſir,
De ma flamme;
Heureuſe, ſi nos amours,
Durent toujours,
Et ſi rien n'en rompt le cours.
Peut-être, cher Lindor,
Que je devrais encor,
Me contraindre:
Ne ſoyez point ſurpris,
Je n'ai jamais appris,
L'art de feindre.
D'un amour extrême,
Quand je fais l'aveu,

C'eſt

C'eſt que je ſens un feu ;
C'eſt qu'il eſt vrai que j'aime.

Pour vous mon cœur, &c.

Tes yeux me le jurent,
Ils pénétrent mes ſens ...
Tes yeux me raſſurent ;
Qu'ils ſont doux & touchans !
Cher amant !
Ah ! que mon cœur eſt content !

Mais j'oublie, en vous voyant, que le temps ſe paſſe ; Jacqueline peut venir & me gronder, ou le Docteur faire encore pis, adieu, adieu.

LINDOR.

Vous me quittez !

LISE.

Il le faut. Tenez-vous ici jusqu'à-ce que ma Bonne vienne vous chercher, entendez-vous ? ne vous impatientez paz. J'aurai ſoin de la faire ſouvenir de ſa promeſſe. *(Elle ſort.)*

SCENE III.

LINDOR *ſeul.*

Que de graces ! ... que d'eſprit ! Et je ſouffrirois qu'un jaloux ... Je crois l'appercevoir ... Contraignons-nous, & conſultons-le ; peut-être m'ouvrira-t'il un avis dont je pourrai profiter.

SCE-

SCENE IV.

LE DOCTEUR, LINDOR.

LINDOR.

Je vous rencontre ici fort à propos.

AIR: *Adieu paniers, vendanges sont faites,*

J'ai besoin de vos bons offices,
Pour sortir d'un grand embarras.

LE DOCTEUR.

Parlez, & ne vous gênez pas;
On doit se rendre, entre amis, des services.

LINDOR.

Voici le fait ... J'aime & je suis aimé du plus bel objet qui soit dans la nature.

AIR *des pendus.*

Mais par malheur, j'ai pour rival,
Un vieillard jaloux & brutal.

LE DOCTEUR.

Eh bien, il faut vous en défaire.
A quel homme avez-vous affaire?

LINDOR.

Tout franc, c'est un sot animal,
Que je vous définirois mal.

LE DOCTEUR.

Tant mieux, morbleu, tant mieux.

LINDOR.

Je ne suis point encore bien versé dans l'étude des Loix; mais dites moi, Docteur, n'en est-il pas quel-

quelqu'une qui autorise une pupille à fuir l'hymen d'un Tuteur qu'elle abhorre ?

LE DOCTEUR.

Oui, sans doute, mon cher, & la loi y est formelle.

DUO.

LINDOR, ET LE DOCTEUR.

LINDOR.

Quoi ! tout de bon ! c'est la loi ?
Ah ! rien n'est plus heureux pour moi !

LE DOCTEUR.

Vous allez en être éclairci :
Tenez, je crois que la voici.

LINDOR.

Ah ! De grace, moutrez-moi la.

LE DOCTEUR.

Oui-da, très volontiers oui-da.

LINDOR.

(à part.) Je le tiens,
Ne disons rien.

LE DOCTEUR; *(il tire un petit Justinien de sa poche.)*

Tout acte est nul de plein droit,
Quand il est fait sans volonté,
Et sans liberté.
Lisez, voici l'endroit.
Cujas décide le cas,
C'est chapitre six.

LINDOR.

Tout va bien.
Je puis donc former ce lien ?

LE DOCTEUR.

Allez, allez, ne craignez rien.

ENSEM-

ENSEMBLE, (*en riant.*)

Le vieux magot,
Sera bien ſot :
Cette loi là,
A la raiſon le ramenera.
Ah ! ah ! ah ! le pauvre nigaud,
Je crois,
Ma foi,
Qu'il ſera bien ſot.

LINDOR.

Mais, ne risquai-je rien dans tout ceci ?

LE DOCTEUR.

Ne craignez rien, faites valoir la loi. Si l'on vous cherche noiſe, & que vous ayez beſoin d'un Avocat, n'en cherchez point d'autre, & je vous promets . . .

LINDOR.

Alte là, je vous prends au mot, ſongez à tenir votre parole.

LE DOCTEUR.

Oui, je vous le répéte, une pareille cauſe eſt imperdable : avez-vous oublié d'ailleurs que *requiritur conſenſus partium in matrimonio ?*

LINDOR.

A la bonne heure. . . (*à part*)

AIR. *De néceſſité néceſſitante.*

Bon, fort bien, de lui-même il s'enferre.

LE DOCTEUR.

Eh ! comment finirez-vous l'affaire ?

LINDOR.

Comment ? en ces lieux je vais attendre,
Qu'une vieille . . .

LE

LE DOCTEUR.

Vienne vous y prendre.

A merveille: voilà ce qu'on appelle être en régle.

LINDOR.

Bien plus, la vieille m'a promis de venir me prendre ici pour m'introduire chez le jaloux . . . Adieu. (*à part.*) Rien ne me preſſe encore, laiſſons le ſortir de ces lieux.

SCENE V.

LE DOCTEUR, *ſeul.*

A dire vrai, je ne ſerois pas fâché de connoître & de voir cette beauté charmante . . . .

AIR : *Mais comment ? tes yeux ſont humides.*

La nuit me paroît ſombre en diable. . .
Ah ! le tour ſeroit impayable ,
Si la vieille ſe méprenoit.
Au rendez-vous , ſur ma parole,
J'irois d'honneur jouer ſon rôle ;
Cela peut-être le rendroit
Une autrefois moins indiſcret.

SCENE VI.

LE DOCTEUR, JACQUELINE.

Jacqueline dans le fond du Théâtre, une lanterne sourde à la main, tenant des habits de femme sous son bras. Elle est couverte d'un voile noir.

DUO.

LE DOCTEUR.

Prêtons un peu l'oreille,
J'entends, je crois, la vieille.

JACQUELINE.

Lindor, êtes-vous là ?

LE DOCTEUR.

Bon, à merveille:
Oui me voilà. *(Il rit.)*

JACQUELINE.

(Elle tourne sa lanterne quand elle est derriere le Docteur. Elle le reconnoît, & dit:)

O ciel ! quelle méprise !
C'est le Docteur.
Ah! qu'elle peur,
Saisit mon cœur !
Me voilà dans la crise.

LE DOCTEUR.

La nuit me favorise,
Point de frayeur :
Allons, mon cœur
Sers mon ardeur.
Me voilà dans la crise.

JACQUELINE.

Mais il me vient un projet :
Oui, risquons le paquet.
Quittez cet équipage.

Elle lui ôte son manteau & sa perruque.

LE

LE DOCTEUR.

Mais tu n'es pas ſage.

JACQUELINE.

Nous ſommes d'accord ſur ce point,
Sans cela vous n'entrerez point.

LE DOCTEUR.

Eh quoi! c'eſt tout de bon!

JACQUELINE.

Le voulez-vous, ou non?
Mettez ce grand bonnet,
Paſſez ce jupon, ce corſet.

Elle lui met un bonnet de femme & un jupon.

LE DOCTEUR.

Je veux ce qu'il te plait.
Non, je ſuis très ſatisfait,
Mais hâtons-nous, pour cauſe.
L'aventure eſt unique.

JACQUELINE.

Vous paroiſſez bien inquiet.
Craignez-vous quelque choſe?
Sa figure eſt comique.

ENSEMBLE, *en riant.*

Ah, ah! d'un pareil tour,
Je rirai plus d'un jour.

LE DOCTEUR, *à Jacqueline qui le prend ſous le bras.*

ça, point de tricherie, au moins.

JACQUELINE.

Allez, vous ne pouviez tomber dans de meilleures mains; *(bas.)* Tu m'as bien fait peur, maudit barbon; mais je te la garde bonne.

SCENE VII.

LINDOR, *Les Acteurs précédens.*

LINDOR, *bas à Jacqueline qu'il reconnoit.*

Que vois-je ? tu me trahis ? . . .

LE DOCTEUR, *entendant parler.*

Plait-il ? . . .

JACQUELINE, *au Docteur, qu'elle pousse rudement.*

Chut . . .

(*bas, à Lindor.*)

Suivez-moi, je vous instruirai de tout.

(*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

Le Théâtre change & représente l'Ecole de Droit; tous les Ecoliers sont assemblés, & attendent le Docteur.

CHOEUR D'ECOLIERS.

AIR : *allons gai.*

Profitons du temps qu'on nous laisse,
Pour nous divertir,
Pour nous réjouir.

Chassons

Chaſſons loin de nous la triſteſſe.
Allons, gai, réjouiſſons-nous,
Pendant notre jeuneſſe ;
Allons, gai, réjouiſſons nous,
Et faiſons les fous.

La Danſe finie, les Ecoliers ſe remettent à leur place: Une porte s'ouvre ſur le côté du Théâtre, par laquelle Jacqueline fait entrer le Docteur, & lui dit :

JACQUELINE.

Entrez . . . .

LE DOCTEUR, *à demi voix.*

C'eſt donc ici qu'on m'attend ?

JACQUELINE.

Oui . . . .

Elle ferme la porte, & ſort.

SCENE IX.

LE DOCTEUR, TROUPE D'ECOLIERS.

LE DOCTEUR.

Que vois-je ? où ſuis-je ? . . . ô ciel ! . . . dans mon Ecole ! . . devant mes Ecoliers ! . . je ſuis trahi . . . tout eſt perdu. . . ah ! vieille abominable ! où fuir ? . . où me cacher ? . . . (*au bruit qu'il fait, un des Ecoliers tourne la tête & dit, en s'approchant du Docteur,*)

I. ECOLIER, *à ses Camarades.*

AIR : *Ah! venez donc, &c.*

Ah ! venez voir . . . ah ! venez donc :
Voilà des masques. Le tour est bon.
Eh bon jour ma petite Maman.

II. ECOLIER.

Peste ! Elle doit être jolie . . . montrez-nous donc un peu votre minois ! . . .

III. ECOLIER.

D'où diable venez-vous ? . . . Etez-vous veuve ? fille ? femme ? . . .

(Tous les Ecoliers entourent le Docteur, qui se cache toujours le visage, ils lui font mille agaceries.)

(Pendant qu'on balotte le Docteur, un des Ecoliers le regarde avec plus d'attention, & dit à ses Camarades :)

IV. ECOLIER.

Eh ! c'est un homme . . .

II. ECOLIER.

Un homme ! . . . ah ! ventrebleu . . . C'est un fripon ; faisons-le repentir de son effronterie . . .

TOUS ENSEMBLE.

Allons, allons . . . C'est bien dit . . . assommons le . . .

LE DOCTEUR, *se découvrant.*

Eh ! Mrs. Mrs. . . . doucement ; reconnoissez le Docteur votre Maître . . . .

I. ECO-

I. ECOLIER.

Le Docteur ! . . . .

II. ECOLIER.

C'eſt lui-même . . . .

TOUS ENSEMBLE.

Fuyons . . . .

SCENE X.

LE DOCTEUR, *ſeul, ſe relevant.*

AIR : *Ah! maman, &c.*

Ah! bon Dieu ! que je l'ai échappé belle !
Quel fâcheux inſtant ! . . . .
Je ſuis tremblant, ...
Et je chancelle . . . .

Mais que dois-je penſer de tout ceci ? . . Liſe me hait, & plus je me rappelle ce que Lindor m'a dit . . . ah ! je n'en doute plus . . . Jacqueline, Lindor, Liſe . . tout . . . . tout eſt d'accord pour me tromper . . .

ARIETTE.

LE DOCTEUR.

Non, ne ſouffrons point cet outrage :
Non, l'amour n'eſt plus mon vainqueur.
Dans mon cœur
Je ſens naître la rage,
Et le dépit ajoute à ma fureur.

Quoi ! leur bonheur deviendroit mon ouvrage ?
Quoi ! je verrais trahir ma foi ?
On oseroit chez moi,
Me faire ainsi la loi ?
Et les dédains & les mépris,
De mon ardeur seroient le prix ?

Non, ne souffrons point, &c.

Mais modérons un peu ma colere, & tâchons, s'il se peut, d'éclaircir ce mystere ; . . . Lise vient bien à cet effet.

SCENE XI.

LISE, LE DOCTEUR.

LISE, *riant.*

AIR : *Comm' v'la qu'est fait.*

Comm' vous v'la fait !
Comm' vous v'la fait ! . . . .

LE DOCTEUR.

Approchez, approchez-vous, la belle ; . . . il n'est pas question de plaisanter ici . . . . il faut m'avouer tout. .

LISE.

Comment ! que voulez-vous dire ? . . .

LE DOCTEUR.

Que vous me jouez vraiment de jolis tours ! . . .

LISE.

LISE, *riant.*

Ah! ah! ah! Ce n'eſt pas moi, d'honneur...

LE DOCTEUR, *la contrefaiſant.*

Ah! ah! ah!.. Savez-vous bien que tous ces ah! ah! là me déplaiſent; apprenez un peu à reſpecter votre époux futur...

LISE, *ironiquement.*

AIR.

Vous vous flattez en vain,
De regler mon deſtin,
Malgré tous vos efforts, un autre amour m'engage.
Mais ſi vous êtes ſage,
Vous n'en prendrez point d'ombrage.
Vous vous flattez en vain,
De régler mon deſtin.

LE DOCTEUR.

Oh! parbleu, nous verrons : je vois que malgré ma défenſe on vous a fait voir Lindor... que Jacqueline & lui... m'écouterez-vous, petite impertinente?..

(*Liſe regarde ſi Lindor ne vient point.*)

LISE, *ironiquement.*

Oui, oui, vous parlez très bien... mais malgré cela...

Repriſe de l'Ariette.

Vous vous flattez en vain,
De poſſéder ma main,... &c.

LE DOCTEUR.

C'en eſt trop... Le dépit l'emporte, &...

SCENE XII. & derniere.

LINDOR, JACQUELINE, LISE, LE DOCTEUR.

LINDOR.

Doucement... que voulez-vous donc faire ?...

LE DOCTEUR.

J'ai mes raiſons pour en agir de la ſorte.

JACQUELINE.

Allons, allons, Mr., de la modération...

LE DOCTEUR.

Ah ! chienne, te voilà, quoi ? tu as l'impudence de paroître devant moi, après le tour abominable que tu m'as joué ?

JACQUELINE.

C'eſt votre faute ; pourquoi vous trouviez-vous là ? ce n'étoit pas vous qu'on venoit chercher.

LINDOR.

Mais en vérité, Docteur, ſavez-vous que vous n'êtes point ſage ?

LE DOCTEUR.

Sage, ou non ; ce n'eſt point vos affaires... Pour vous, la belle, rentrez vite... allons... & qu'on m'obéiſſe....

LISE.

LISE.

Ah! tout eſt dit: Je ne quitte plus mon époux....

LE DOCTEUR.

Votre époux? qui? lui? eh! quel ſot, s'il vous plait, vous a mariés?

JACQUELINE.

Vous même.

LINDOR.

A vous dire vrai, nous ne ſommes pas encore époux; mais je me flatte que vous n'irez point contre votre avis, contre la loi, & que vous me ſervirez même d'Avocat, comme vous me l'avez promis.

JACQUELINE.

Comment vous trouvez-vous de la conſultation, Mr. l'Avocat.

LE DOCTEUR.

Ah! vous êtes venu me ſurprendre; mais vous ne le porterez pas loin.

Il veut ſortir, Lindor l'en empêche.

QUATUOR.

LINDOR.	LISE.	JACQUELINE.	LE DOCTEUR.
Peine inutile.	Reſtez tranquille.	A vos dépens,	Quoi ! maudite ſorciere !
	Pour vous venger,	N'aprêtez point à rire aux gens.	Tu ne veux pas te taire ?
Epouſez-là.	Epouſez-là.	Voilà ma foi.	Ah ! ceſſe d'y prétendre,
			Plutôt que d'être à toi
Soyez moins intraitable.	Soyez plus raiſonnable.	Soyez plus raiſonnable.	J'aimerois mieux me pendre.
			Ah ! race abominable,
			Après un tour ſemblable,
Aimons-nous,	Aimons-nous,	Calmez votre courroux :	Dans mon juſte courroux,
Toujours aimons-nous	Toujours aimons-nous.	Et n'allez plus au rendez-vous.	Au diable je vous donne tous.
		Aimez-vous,	Puiſſiez vous,
Et ne ſongeons plus en ce jour	Et ne ſongeons plus en ce jour	Et ne ſongez plus en ce jour	Eprouver un jour,
Qu'à faire triompher l'amour.	Qu'à faire triompher l'amour.	Qu'à faire triompher l'amour.	Tous les maux que cauſe l'amour.

Pieces Dramatiques représentées au Théâtre de la Cour & imprimées

A COPENHAGUE, chez CL. PHILIBERT.

TRAGEDIES.

Rixd. sols lubs.

le Siege de Calais, Tragédie, par Mr. *de Belloy*, 8. 1765. *gr. pap.* — 12

Hypermnestre, Tragédie, par Mr. *Le Mierre*, 8. 766. *gr. p.* — 12

l'Orphelin de la Chine, Tragédie, par Mr. *de Voltaire*, corrigée sur les Manuscrits de la Comédie Françoise à Paris, suivant l'Auteur, 8. 767. *gr. p.* — 12

Tancrede, Tragédie, par le même, corrigée de même, 8. 767. — 12

Rhadamiste & Zénobie, Tragédie, par *Crebillon*, 8. 767. — 12

COMEDIES.

Nanine, ou l'Homme sans préjugé, Comédie en 3 actes, par Mr. *de Voltaire*, 8. 767. *gr. p.* — 12

le Misantrope, Comédie, par *Moliere*, 8. 767. — 12

Le Roi & le Fermier, Comédie en 3 actes, mêlée d'Ariettes, par M. *Sedaine*, 8. 767. *gr. p.* — 12

La Partie de chasse de Henri IV., par M. *Collé*, 8. 767. *gr. p.* — 12

La Seconde Surprise de l'Amour, par M. *De Marivaux*, 8. 767. *gr. p.* — 12

OPERA-COMIQUES.

Annette & Lubin, Comédie en un acte, en vers, mêlée d'Ariettes, par Mad. *Favart*, 8. 766 *pet. pap.* — 8

Mazet, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. *Anseaume*, 8. 767. *p. p.* — 8

Le Cadi Dupé, Opera Comique, en un acte, par l'Auteur du Maître en Droit, 8. 767. *p p.* — 6

Les Chasseurs & la Laitiere, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. *Anseaume*, 8. 767. *p. p.* — 6

La Servante Maîtresse, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, trad. de la *Serva Padrona*, interméde Italien, 8. 767. *p. p.* — 6

Le Maréchal Ferrant, Opera Comique, en un acte, mêlé d'Ariettes, par Mr. *Quetant*, 8. 767. *p. p.* — 8

Rose

Rixd. sols lubs.

Rose & Colas, Comédie, en un acte, mêlée d'Ariettes, par M. *Sedaine*, 8. 767. *p.p.* — 8

Le Tonnelier, Opera Comique, mêlé d'Ariettes, 8. 767. *p.p.* — 8

On ne s'avise jamais de tout, Opera Comique, par M. *Sedaine* & *Moncini*, 8. 767. *p.p.* — 8

Le Sorcier, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, par *Poinsinet*, 8. *gr.p.* 767. — 12

Sancho Pança dans son Isle, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, par Mr. *Poinsinet*, 8. 767. *gr.p.* — 12

Le Maître en droit, Opera Bouffon, en 2 Actes, par *Le Monnier* & *Moncigny*, 8. 767 *gr.p.* — 12

La Clochette, Comédie, mêlée d'Ar. par *Anseaume*, 8. *gr.p.* — 12

Le Bucheron, Comédie, mêlée d'Ariettes, 8. *gr.p.* — 12

Ninette à la Cour, Comedie en deux Actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. *Favart*, 8. *gr.p.* *sous presse.* — 12

Le Devin de Village, Intermede, par *J. J. Rousseau*, *sous presse.*

Le Peintre amoureux de son modéle, en deux actes, par Mr. *Anseaume*, Musique du Sr. *Duny*, *sous presse.*

Le Soldat Magicien, par Mr. *Anseaume*, 8. *sous presse*,

J'imprimerai incessamment plusieurs autres pieces, Comédies, Tragédies & Opera Comiques.

J'ai un nombre d'exemplaires des Pieces de Théâtre qui ne sont pas de mon Impression, qu'on représentera aussi sur le Théâtre de la Cour, savoir

Adelaïde du Guesclin, Tragédie, par M. *de Voltaire*, 8. *Geneve* 765. — 16

Le Caffé ou l'Ecossaise, Comédie, par le même, in 12. & 8. 760. — 16

Les Scythes, Tragédie, & Octave & le jeune Pompée, ou le Triumvirat, Tragédie, par le même, avec un mêlange de pieces, 8. *Geneve* 767. — 36

la Bohémienne, Comédie en deux actes & en vers, mêlée d'Ariettes, par *Favart*, 8. *Dresde* 764. — 8

la Coquette & la fausse Prude, Comédie en 5 actes, en prose, par *Baron*, *ibid.* — 12

l'Ecole des Meres, Comédie, par *de la Chaussée*, 8. *ibid.* 764. — 8

la Metromanie, ou le Poëte, Comédie, en vers & en 5 actes, par *Piron*, 8. *ibid.* 764. — 12

Turcaret, Comédie en cinq actes & en vers, par *Le Sage*, 8. *ibid.* — 12

Phedre, Tragédie, par *Racine*, 8. *ibid.* — 12

Livres

Livres nouveaux dont j'ai un nombre d'exemplaires.

Icones rerum Naturalium, ou *figures enluminées d'histoire Naturelle*, par Mr. le Professeur *Ascanius*, 1er Cayer, contenant X. planches savoir,

I. La Carpe de mer.
II. L'Anguille de mer.
III. Le Maquereau.
IV. Le Dorsch.
V. Le Tydtling, especé de Dorsch.
VI. L'Orphic.
VII. La Vive, ou Dragon de mer.
VIII. Le Corbeau blanc de Feröe.
IX. Le Vanneau gris de fer.
X. La Tulipe de mer.

Avec l'Explication des X. planches, petit in fol. oblong.

Cet ouvrage est en Danois, de même qu'en Allemand, & en François, chacun séparément, à Rixd. 3.

Les Cayers suivans à mesure qu'ils paroîtront.

Bélisaire, par *Marmontel*, 8. 1767. 16 sols

Dissertations sur l'origine du langage & sur les Runes; & Essais sur divers Sujets, 8. 767. *Copenh.* 8 —

* Etat de l'Eglise & de la Puissance du Pontife Romain, 12. 2 vol. 766. Rixd. 1. 12 —

Histoire de la Maison de Brunswig, par Mr. *Mallet*, 8. *Geneve*, 767. T. I. 28 —

Lettre de Voltaire à Elie de Beaumont, 8. 767. 3 —

* Lettres de Montesquieu à ses amis en Italie, 12. 767. *Florence* 24 —

Memoire pour servir à l'histoire de la vie du Lord William Pitt, 8. 1766. 6 —

Relation des Aventures arrivées à quatre Matelots Russes jetés par une tempête près de l'Isle déserte d'Ost-Spitzbergen, sur laquelle ils ont passé six ans & trois mois, &c. par Mr. *P. L. Le Roy*, 12. 1766. 6 —

Sermons de Lullin, 8. Tom. 2d. *Geneve* 767. 28 —

Supplément à la Destruction des Jésuites en France, 12. 2 parties, 1767. 20 —

*Les Livres avec une * arriveront incessamment.*

Choix

Livres nouveaux.

Choix de Coquillages & de Cruſtacés, gravés par Mr. *Regenfuſſ*, ſuivant le Proſpectus pour la ſouſcription, en noir, Tom. I.	Rixd. 10.
l'Amitié Scythe, 12. 767	— 20
Anecdotes Françoiſes, 8. 767. rel.	1. 24
l'Antiquité Juſtifiée, 12. 766	— 20
l'Aveugle de Palmyre, Comédie, 8. 767	— 18
du Bonheur, par De Serres, 8. 767. Rel.	1. —
le Chateau d'Otrante, 12. 2 part. 767	— 32
le Code Matrimonial, 12. 766	— 40
Contes de la Fontaine, 8. 2 vol. fig. 762	24. —
Culte des Dieux fétiches, 12.	— 24
Decameron de Bocace, 8. 5 vol. fig. 765. Rel.	40. —
Dictionnaire d'Anecdotes, 8. 767. Rel.	1. 16
—— des Arts & Mêtiers, 8. 2 vol. 766. Rel.	2. 24
—— de Cuiſine, 8. 767. rel.	1. 32
—— des Théatres, 8. 763. Rel.	2. 24
le Duo interrompu, Conte, ſuivi d'Ariettes nouvelles, 8. 766	— 32
Eſſai ſur la Population de l'Amérique, 12. 4 vol. 767. R.	4. —
Ecole des Peres & des Meres, 12. 2 part. 767	— 36
Eſprit de la Ligue, 12. 3 vol. 767. Rel.	2. 24
—— des Loix Romaines, 12. 3 vol. 766	3. —
* Eſſai ſur les Diſſenſions de Pologne, 8. 767	— 12
Etudes convenables aux Demoiſelles, 12. 2 vol. 762. R.	1. 32
la Fête du Château, 8. 766	— 20
Haou-Xiou-Choan, hiſtoire Chinoiſe, 12. 4 vol. 766	1. 32
Hiſtoire de Bertrand du Gueſclin, 8. 2 vol. 767. Rel.	2. —
—— d'Henri IV. par *Bury*, 12. 4 vol. 766. Rel.	4. —
Hylaire, par un Metaphyſicien, parodie de Béliſaire, 8. 767. *Amſt.*	— 12
Iliade d'Homere, en vers, 8. T. I. 766	— 36
* l'Ingenu, hiſtoire véritable, par *Voltaire*, 8. 767	— 32
Intérêts des Nations de l'Europe, 12. 4 vol. Rel.	4. —
Joſeph, Poëme en 9 Chants, par *Bitaubé*, 8. fig. 2 vol. 767.	2. —
Lettres d'Affi à Zurac, 12. 767	— 20
—— du Colonel Talbert, 12. 4 vol. 767	2. 16
—— ſur la Danſe & les Ballets, par *Novere*, 12. *Vienne* 767.	— 32
le Lord impromptu, 12. 2 vol. 767	— 36
Magazin énigmatique, 12. 767	— 28
—— recréatif, 8. 767	— 20
les Malheurs de l'Amour, 12. 2 vol. 766	— 32
Maria, ou Nouvelle Pamela, 12. 2 vol. 765	— 40

& autres ſuivant le Catalogue.

COPENHAGUE, ce 10 Oct. 1767.

LA MEUNIERE
DE
GENTILLY,
COMEDIE,
EN UN ACTE.
MESLÉE D'ARIETTES;

Par Mr. LE MONNIER.

La Musique par Mr. DE LA BORDE.

Représentée sur le Théâtre de la Cour, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 1769.

A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

MDCCLXIX.
Avec Permission du Roi.

ACTEURS.

Mad. THOMAS, *veuve Meuniere à Gentilly*, Mad. Dartimon.

JEANNETTE, *fille de Madame Thomas*, Mad. Mercier.

JEAN-LE-BLANC, *Meunier*, Mr. Casimir.

COLIN, *Amoureux de Jeannette*, Mr. De la Tour.

GUILLAUME, *Sergent de Grenadiers Royaux*, Mr. Dinezi.

La Scène est à Gentilly, dans le Moulin de Madame Thomas.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens du Roi (à Paris) le Jeudi 13 Octobre 1768.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

LA MEUNIERE DE GENTILLY,

COMEDIE,

EN UN ACTE,

MESLE'E D'ARIETTES.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un Moulin. A droite est une porte qui communique à la rue: à gauche, & en face de cette porte, est une cheminée. Dans le fond est une autre porte qui communique à une chambre; cette porte ouvrira & fermera.

SCENE PREMIERE.

JEANNETTE *assise à côté d'une table sur laquelle est un bas à moitié tricoté. Elle file.*

ARIETTE.

Vainement en filant mon lin,
De mon chagrin
Je cherche à me distraire;

La fuſeau, que je tourne en vain,
Tombe de ma main,
Et je ne puis rien faire.
Ah ! Jeannette, quel deſtin !

Sans moi, depuis ce matin,
A chaque inſtant je vois ſortir ma mère ;
Quel eſt donc ſon deſſein ?
Voudroit-elle enfin
Me ſéparer de Colin ?
Pourquoi tout ce myſtère ?

Vainement, en filant mon lin,
De mon chagrin
Je cherche à me diſtraire ;
Le fuſeau, que je tourne en vain,
Tombe de ma main,
Et je ne puis rien faire.
Ah ! Jeannette, quel deſtin !

SCENE II.

JEANNETTE, COLIN.

JEANNETTE, *à Colin qui arrive avec l'air troublé.*

Te voilà !... Qu'as-tu donc, Colin ?... Je ne t'ai jamais vû un air ſi troublé.

COLIN.

Ah ! Jeannette... Tout eſt perdu... Ta mère...

JEANNETTE, *allant fermer les verroux de la porte par laquelle Colin eſt entré.*

Elle eſt ſortie...

COLIN

COLIN.

Je le ſais ; elle eſt chez ſon voiſin le Meunier...

JEANNETTE.

Chez Jean-le-Blanc... ton parrein ?

COLIN.

Oui... Chez lui-même.

JEANNETTE.

Voilà plus de dix fois, je crois, qu'elle y va aujourd'hui.

COLIN.

ça m'a intrigué... J'ai voulu ſavoir ce qu'elle y venoit faire...

JEANNETTE.

Tu as bien fait de les eſpionner...

COLIN.

Dès que je l'ai vu entrer, je ſuis ſorti.

JEANNETTE.

Pour ne pas leur donner de ſoupçon ?..

COLIN.

Laiſſe-moi donc te dire...

JEANNETTE.

Je t'écoute.

COLIN.

En entrant, elle a commencé par tirer ſur elle la porte, qui ne s'eſt pas fermée...

JEANNETTE.

Quel bonheur !

COLIN.

Je me ſuis approché bien doucement, j'ai prêté l'oreille...

JEANNETTE.

De quoi parloit-elle ?

COLIN.

D'abord elle a parlé du prétendu Revenant qui depuis trois jours lui fait des frayeurs épouvantables.

JEANNETTE.

Eſt-ce que tu crois qu'elle ſe doute que c'eſt toi, (comme ça eſt) qui fais tous les ſoirs le Revenant pour la forcer de conſentir à notre mariage ?

COLIN.

Elle ne ſe doute de rien, pas même de notre amour.

JEANNETTE.

En ce cas qu'eſt-ce donc qui t'allarme ſi fort ?

COLIN.

C'eſt qu'elle veut abſolument te marier avec mon parrein.

JEANNETTE.

Me marier avec lui ! ô ciel ! c'eſt donc pour qu'il me faſſe mourir de chagrin comme ſes trois premieres femmes ?

COLIN.

Ah ! Jeannette, y consentiras-tu ?

JEANNETTE.

ARIETTE.

Ceſſe, Colin de t'allarmer :
Si je fais toujours t'enflammer,
Quel ſort peut être égal au nôtre?
Sans toi rien ne peut me charmer,
Je te dois le bonheur d'aimer.
Puis-je en aimer jamais un autre ?

COLIN.

COLIN.

Tu me raſſûres.

JEANNETTE.

Ne t'afflige pas ; va, ce n'eſt pas une affaire faite: & puis tu ſais comme eſt Jean-le-Blanc...

COLIN.

Il voudra faire, là-deſſus, beaucoup de réflexions.

JEANNETTE.

Comme il en fait ſur tout...

COLIN.

Et il ne finira rien.

JEANNETTE.

Ma mère n'eſt pas de même.

COLIN.

Je ne connois pas de femme plus entêtée qu'elle.

JEANNETTE.

Elle n'a jamais ſû de ſa vie ce que c'étoit que de céder à perſonne, non à perſonne ; pas même à mon pere, dà, qui étoit ſon mari pourtant.

COLIN.

Je ne vois rien de mieux que de continuer à faire encore le Revenant ce ſoir ; peut-être que la peur...

JEANNETTE.

Oui ; mais redouble ton ſabat, & groſſis encore davantage ta voix quand tu dis : (*en faiſant la groſſe voix.*) Je veux abſolument que Colin épouſe Jeannette... O ciel !... J'entends du bruit... Si c'étoit elle... Va-t'en...

COLIN.

Ne crains rien... Quand elle eſt avec mon parrein, tu ſais qu'ils en ont toujours pour deux heures à jaſer... Et il n'y a pas longtems qu'ils ſont enſemble...

JEANNETTE.

Je ne ſuis pas tranquille... Il commence à faire nuit... Va préparer tout ce qu'il te faut, tu n'as pas trop de tems.

COLIN.

ARIETTE.

Ah ! laiſſe-moi jouir
Du plaiſir
De te voir encore.
C'eſt ta tendreſſe que j'implore.
Hélas !
Dans un moment je n'en jouirai pas.
Aurois-je tant de courage
Pour mon ouvrage,
Sans l'eſpoir
De te revoir
Chaque ſoir ?
Occupé de ton image,
Et rempli de mon amour,
Cet eſpoir me dédommage
De tous les ennuis du jour.

DUO.

Ah ! je voudrois jouir Du plaiſir De te voir ſans ceſſe. C'eſt un bonheur pour ma tendreſſe. Hélas ! hélas ! Dans un moment je n'en jouirai pas.	Ah ! laiſſe-moi jouir Du plaiſir De te voir encore. C'eſt ta tendreſſe que j'implore. Hélas ! hélas ! Dans un moment je ne te verrai pas.

(*On entend frapper.*)

JEAN-

JEANNETTE.

Oh ! pour le coup on frappe... Va-t'en bien vite... C'eſt ma mère.

COLIN.

Adieu, adieu.

JEANNETTE, *empêchant Colin de ſortir par la porte qui donne dans la rue.*

St,.. St. Par où vas-tu donc ?.. Elle va te voir.

COLIN.

C'eſt vrai, je n'y penſois pas... La porte du jardin eſt-elle ouverte ?

JEANNETTE.

Oui... Oui... Prends bien garde, en ſautant par deſſus la haie, de tomber dans le foſſé.

COLIN.

Oh ! que non... Ce n'eſt pas mon coup d'eſſai... *(Il ſort.) (On frappe plus fort.)*

JEANNETTE, *allant ouvrir.*

Elle s'impatiente ; je vais être grondée.

SCENE III.

LA MEUNIERE, JEANNETTE.

LA MEUNIERE.

Pourquoi donc me laiſſer ainſi une heure à la porte ſans me l'ouvrir ?

JEANNETTE.

Mais, ma mère... C'eſt que je m'étois enfermée... à cauſe de l'Eſprit...

LA MEUNIERE.

Ah! oui... oui!.. l'Esprit... Il n'a qu'à bien se tenir... Je viens de me consulter là-dessus avec...

JEANNETTE.

Oui; avec Jean-le-Blanc?..

LA MEUNIERE.

ça se peut; qu'est-ce qui t'a déja si bien instruite?

JEANNETTE, *hésitant.*

C'est, c'est... (*à part.*) Il me vient une idée qui peut servir à nos projets.

LA MEUNIERE.

Parleras-tu donc?

JEANNETTE.

C'est... l'Esprit lui-même..

LA MEUNIERE.

L'Esprit?.. Il est déja venu?

Il n'y a qu'un moment qu'il étoit... là... à la place où vous êtes.

LA MEUNIERE, *passant du côté opposé où elle est, avec un mouvement involontaire de frayeur.*

Veux-tu bien ne me pas faire peur comme ça?

JEANNETTE.

Il ne vous en feroit point, s'il vous apparoissoit, comme je l'ai vû tout-à l'heure, sous la figure d'un beau jeune-homme... En vérité, je ne sais pas si c'est parce que c'est l'Esprit de mon père: mais je vous assûre que, si tous les Revenans ressembloient à celui-

à celui-là, je n'aurois pas de répugnance à vivre avec eux.

LA MEUNIERE.

Plus j'y rêve, plus je vois que tu ments.

JEANNETTE.

Moi, ma mère?... (*à part.*) O ciel! ſauroit-elle?...

LA MEUNIERE.

Oui, c'eſt un conte que tu fais à plaiſir pour m'effrayer : c'eſt à moi ſeule que l'Eſprit en veut : & il n'y a pas d'apparence qu'il ſoit venu me chercher ici, puiſque je n'y étois pas.

JEANNETTE.

Je vous aſſûre, ma mère, que je ne ments pas d'un mot; vous ne m'avez pas inſtruite de vos projets : comment aurois-je deviné celui de mon mariage avec Jean-le-Blanc, s'il ne me l'avoit pas dit?

LA MEUNIERE.

Elle a raiſon... Il faut qu'elle l'ait vû, & que ce ſoit Thomas qui revienne, comme il le dit.

JEANNETTE, *à part.*

Bon... Elle ne ſe doute de rien encore.

LA MEUNIERE.

J'enrage... Il n'y a qu'un mari qui puiſſe imaginer de revenir exprès de l'autre monde pour contrarier ſa femme : mais tout cela m'eſt égal, j'ai de bons amis, de bons conſeils, je n'en ferai toujours qu'à ma tête; & puis nous verrons.

JEANNETTE.

Mais, ma mère, pourquoi vous obſtiner?

LA MEUNIERE, *ſans écouter Jeaunette.*

La belle idée !.. Le beau projet qu'il s'eſt fourré dans la tête de marier ſa fille... A qui ?.. A un Garde-moulin, qui n'a rien... Tout cela n'eſt que pour me faire enrager...

JEANNETTE.

Pour moi, ma mère, je ſuis prête à faire tout ce que vous voudrez : mais je n'épouſerai pas votre Monſieur Jean-le-Blanc.

LA MEUNIERE.

Hem !.. Plaît-il ?.. Je crois que tu t'en mêles auſſi ?..

JEANNETTE.

Non, ſûrement, je ne l'épouſerai pas ; l'Eſprit me l'a défendu ; &...

LA MEUNIERE.

En voilà bien d'une autre à cette heure ! mais cette petite maſque-là eſt au rebours des autres ; elle ne veut pas être mariée elle, tandis quil y a tant de filles qui s'impatientent de ne pas l'être : oh ! bien, je t'aſſûre que ça ſera... Je l'ai chauffé dans ma tête, j'en ai une... & une bonne... & ça ſera... Jean-le-Blanc va venir, nous allons voir.

JEANNETTE.

Qu'il vienne, je ne le regarderai ſeulement pas.

LA MEUNIERE.

Encore !..

DUO.

LA MEUNIERE. { Oh ! tiens, Jeannette, crois-moi ;
Ne me mets pas en colère.

JEANNETTE. { Mais, ma mère...
Ah ! que faire ?...

LA

LA MEUNIERE. { Ne me fais pas prendre avec toi
Mon ton brusque & sévère.
Je veux qu'on suive ici ma loi.

JEANNETTE. { Hélas ! cette loi rigoureuse
Est contre mon penchant.
Pourquoi me rendre malheureuse
En vous obéissant ?

ENSEMBLE.

LA MEUNIERE.	JEANNETTE.
Tout est baclé de façon Qu'il faudra me satisfaire: Que tu dises oui ou non, Il faudra porter son nom. Non, Je n'entendrai pas raison.	Daignez entendre raison; Mais, ma mère... ah ! que faire ? Je voudrois en tout vous plaire, Mais je dirai toujours non, Non. Daignez entendre raison.

SCENE IV.

LA MEUNIERE, JEAN-LE-BLANC, JEANNETTE.

JEAN-LE-BLANC. *Il entre à la fin du Duo, ferme la porte aux verroux sur lui, & se tient au fond du Théâtre avec son fusil sous bras, pour écouter.*

Eh bien !.. eh bien !.. la mere Thomas !.. Toujours grondant ?.. Toujours de l'humeur ?..

LA MEUNIERE.

Ah ! c'est vous Jean-le-Blanc ?..

JEAN-

JEAN-LE-BLANC, *à part à la Meuniere.*

Oui, & j'apporte mon fusil, comme je vous l'ai dit, parce que... (*haut.*) Mais qu'est-ce que vous aviez donc à démêler avec cette bonne enfant-là ?..

LA MEUNIERE.

Ah ! voisin, qui souhaite enfant, souhaite peine; on a bien raison de le dire... Cette petite créature-là me fera crever de chagrin.

JEAN-LE-BLANC.

Pourquoi donc ?..

JEANNETTE, *avec humeur, sans regarder sa mere ni Jean.*

Pourquoi veut-on me donner malgré moi un vilain mari ?..

LA MEUNIERE.

Eh bien !.. vous l'entendez : c'est de vous qu'elle parle comme ça pourtant.

JEAN-LE-BLANC.

De moi ?.. Oh ! que non... oh ! que non... (*à part à la Meuniere.*) Lui avez-vous déja parlé de mon mariage avec elle ?

LA MEUNIERE.

Elle le savoit.

JEAN-LE-BLANC.

Par qui ?

LA MEUNIERE.

Est-ce que ce maudit Revenant, pendant que j'étois chez-vous, n'est pas venu lui dire tous nos projets ?

JEAN-LE-BLANC.

Tout de bon ?.. Mais c'est donc un sorcier, un diable ?

LA

LA MEUNIERE.

C'eſt pis que tout ça, je n'y conçois rien. Jarni! pourquoi notre Sergent de Grenadiers - Royaux n'eſt-il pas ici ?

JEAN-LE-BLANC.

Qui ?

LA MEUNIERE.

Eh ! pardienne, Guillaume, le couſin de notre ami Jacques.

JEANNETTE, *à part.*

Il eſt bien loin, heureuſement.

JEAN-LE-BLANC.

Ah ! vraiment oui ; vous avez raiſon.

JEANNETTE.

Oui ; Monſieur Guillaume en feroit de belles !

LA MEUNIERE.

Avez-vous jamais entendu une raiſonneuſe comme-ça ?

JEANNETTE.

Mais, ma mère, pourquoi ne voulez-vous pas que je faſſe la volonté de mon père ?

LA MEUNIERE.

Parce que je ſuis la maitreſſe ici, une fois, & que je veux qu'on n'obéiſſe qu'à moi.

JEANNETTE, *avec humeur en hauſſant les épaules.*

Qu'à vous !..

LA MEUNIERE.

Oui, qu'à moi... & je te ferai bien voir que je ne ſuis pas ta mère pour rien, entends-tu ?..

(*Elle*

(Elle court après Jeannette qui s'enfuit au fond du Théâtre. Jean-le-Blanc va prendre la Meuniere par le bras, il la ramène sur le devant du Théâtre. Jeannette prend son tricot qui est sur la table, & vient s'asseoir avec beaucoup d'humeur sur les marches du petit escalier.)

JEAN-LE-BLANC *à part, à la Meuniere & à demi-voix.*

Allons, allons; ne la chagrinez-pas cette enfant.

LA MEUNIERE, *sur le même ton.*

Oui!.. habituez-la bien à faire ses volontés pendant qu'elle est fille, & quand elle sera votre femme...

JEAN-LE-BLANC.

Elle fera les miennes.

LA MEUNIERE.

C'est de quoi je ne vous réponds pas, au moins... C'est jeune... mais ça vous a une tête... tenez, comme votre premiere défunte, qui ne vous aimoit guères.

JEAN-LE-BLANC.

Vous parlez des premiers jours de notre mariage; mais ça n'a pas duré. Feu Monsieur le Bailli, qui nous raccommoda tant de fois la pauvre Madelène & moi, l'avoit prédit... Aussi quand il me rencontroit, il me disoit toujours, en me frappant sur l'épaule, eh bien! mon ami Jean-le-Blanc, n'est-il pas vrai que j'avois raison?..

ARIET-

ARIETTE.

Gentille Beauté
Que l'on tient en cage,
Gémit & fait rage
Pour avoir sa liberté.
Petit-à-petit
On calme les peines,
On dore les chaines
De l'objet qui nous séduit.
Petit-à-petit
Le tems adoucit
Son chagrin funeste.
Petit-à-petit
Le desir s'ensuit,
L'amour le produit,
Le plaisir fait le reste.

LA MEUNIERE.

Monsieur le Bailli aimoit à rire... Mais nous n'en sommes pas-là...

(La Meuniere surprenant Jeannette qui s'est approchée pour les écouter.)

Voyez à quoi elle s'amuse!.. Elle écoute... c'est tout ce qu'elle sait faire.

JEANNETTE.

Moi, ma mère? je travaille...

JEAN-LE-BLANC.

C'est bien, c'est bien; il faut que jeunesse s'occupe.

LA MEUNIERE, *lui arrachant des mains son tricot.*

Allons, allons; laisse-là ton tricot, il fera jour demain; va nous préparer un morceau à manger...

Monte du vin... le voiſin paſſe la nuit avec nous, pour ſavoir un peu ce que c'eſt que cet Eſprit... N'eſt-ce pas?..

JEAN-LE-BLANC.

Sûrement, il faut voir ça...

JEANNETTE, *à part.*

J'en ſuis bien-aiſe: je dirai à Colin de lui faire une ſi grande peur...

LA MEUNIERE.

Iras-tu où je t'envoie?... Qu'eſt-ce que tu attends?

JEANNETTE.

Les clefs de votre armoire.

LA MEUNIERE, *à Jean-le-Blanc.*

N'avez-vous pas dit à Colin de venir?.. *(à Jeannette.)* Voilà mes clefs.

JEAN-LE-BLANC.

Non, parce qu'il eſt occupé... Cependant toute réflexion faite, on ne feroit pas mal...

LA MEUNIERE.

Mathurin ira le chercher.

JEANNETTE.

Il n'eſt pas ici, ma mère, Mathurin; mais j'irai avertir Monſieur Colin, ſi vous voulez...

LA MEUNIERE.

ça veut toujours faire ce qu'on ne lui commande pas.

JEAN-LE-BLANC.

Ne bougez pas... il eſt nuit... & il viendra ſûrement, quand...

JEAN-

JEANNETTE, *à part.*

Oh ! je pourrai lui parler à mon aise... Tant mieux, tant mieux.

(Elle sort en sautant de joie.)

LA MEUNIERE.

La voilà qui saute & qui rit à présent, demandez-lui pourquoi.

JEAN-LE-BLANC.

C'est qu'elle s'accoutume à me voir, & qu'elle est bien aise d'être mariée... N'est-il pas vrai, mes amours ?.. Bon ! elle est déja bien loin.

SCENE V.

LA MEUNIERE, JEAN-LE-BLANC.

LA MEUNIERE.

Depêschez-vous de m'en débarrasser, voisin...

JEAN-LE-BLANC.

Je ne demande pas mieux. Nous sommes convenus de nos faits...

LA MEUNIERE.

Quand elle sera mariée avec vous, il n'y aura plus de remède à ça... Ce maudit Revenant n'aura plus rien à faire ici...

JEAN-LE-BLANC.

Sans doute... mais si...

LA MEUNIERE, *hinterrompant.*
Et puis, vous le dirai-je? Tenez... entre nous;

ARIETTE.

La garde d'une fille eſt un peſant fardeau.
C'eſt tous les jours ſouci nouveau,
Nouvelle tablature :
J'en ai bien moins, je vous aſſure,
Quand mon Moulin manque d'eau.
Oui, j'aimerois mieux, je vous jure,
Que mon Moulin manquât d'eau :
La garde d'une fille, &c.

Le chien fidele & plein d'adreſſe,
Qui va, qui vient, qui court ſans ceſſe,
Pour veiller ſur un troupeau nombreux,
A bien moins d'ouvrage
Qu'une mere ſage,
Qui ſur une fille a toujours les yeux.
Quand vous en aurez,
Vous en jugerez,
Et vous me direz :
La garde d'une fille, &c.

JEAN-LE-BLANC.
Vous avez raiſon : mais... je réfléchis...

LA MEUNIERE.
A quoi ?..

JEAN-LE-BLANC.
Eh ! mais c'eſt qu'il faut réfléchir, comme dit ſt'autre, avant d'agir.

LA MEUNIERE.
Sans doute : qu'eſt-ce que c'eſt ?..

JEAN

JEAN-LE-BLANC.

C'eſt l'Eſprit de votre mari qui veut que Colin épouſe Jeannette, n'eſt-ce pas ?

LA MEUNIERE.

Oui... Ce qui me ſurprend, (& je donnerois tout au monde pour ſavoir ça,) c'eſt où il a péché cet Eſprit-là depuis qu'il eſt mort ; car de ſon vivant Thomas n'étoit qu'une bête, mon voiſin, vous le ſavez.

JEAN-LE-BLANC.

Ce que je voudrois, moi ; c'eſt que Colin ne ſoit pas mêlé là-dedans.

LA MEUNIERE.

Eſt-ce que vous ſoupçonneriez de l'accord entre Colin & ma fille ?

JEAN-LE-BLANC.

Entr'eux ?.. mon Dieu ! non... il ne quitte pas mon moulin...

LA MEUNIERE.

N'ai-je pas toujours les yeux ſur Jeannette ?

JEAN-LE-BLANC.

Et puis Colin n'eſt pas un gaillard de trempe amoureuſe comme moi, il s'en faut bien... Je lui confierois morgué ! toutes les filles du Village...

LA MEUNIERE.

Ne vous y fiez pas.

ARIETTE.

Il n'eſt pis que l'eau qui dort,
Et le proverbe n'a pas tort.

Colin, quoique jeune, eſt ſage,
Je le ſais bien ;

Mais ce n'eſt point à ſon âge
Qu'on n'aime rien.
Moi qui ſuis fine,
Certainement;
Ce n'eſt pas à la mine
Que je devine
Qu'on eſt Amant.

La mine trompe, & bien ſouvent
On eſt la dupe d'un Amant.

JEAN-LE-BLANC.

La ſienne n'eſt pas trompeuſe... Oh ! non... Il eſt ſage: vous parlez de lui; tenez, ce n'eſt que mon filleul... mais je l'aime comme mon fils.

LA MEUNIERE.

Vous lui en aviez baillé de bonnes preuves.

JEAN-LE-BLANC.

Oh! j'y avois baillé mon bien, ſi je ne me remariois pas, bien entendu; mais voilà une promeſſe qui court de grands riſques.

LA MEUNIERE.

Eh dame! il y a plus d'enfans que de pères & mères... Il faut ſonger à ſoi avant les autres...

JEAN-LE-BLANC.

Oh! ſans doute... Ce que je crains, c'eſt que quand je ſerai marié...

LA MEUNIERE.

Eh bien! après?..

JEAN-LE-BLANC.

Ce diable d'Eſprit ne me prenne en grippe, & ne vienne faire ſon ſabat dans mon moulin...

LA

LA MEUNIERE.

Oh! que nenny... Vous êtes un homme, c'eſt différent... Et puis d'ailleurs, ſans être comme Guillaume (dont nous parlions tout-à-l'heure) un militaire d'armée, eſt-ce qu'un Eſprit vous feroit peur!

JEAN-LE-BLANC.

Peur!.. (*Il rit ironiquement.*) Ah ah ah: c'eſt hon pour une femme comme vous.. Pardine oui!.. Vous me prenez bien pour un autre!.. Peur!.. Et avec mon fuſil encore!.. Qu'eſt-ce que c'eſt que ça?..

(*Dans le moment on frappe à la porte aſſez rudement. Le peur ſaiſit Jean-le-Blanc qui laiſſe tomber ſon fuſil, & veut s'enfuir. La Meuniere, qui eſt auſſi effrayée que lui, l'empêche de ſortir; ils veulent entrer dans la chambre où eſt Jeannette, ils en trouvent la porte fermée; Jeannette, que ſa mère appelle, ne vient qu'au milieu du trio ſuivant.*)

JEAN-LE-BLANC.

C'eſt votre maudit Revenant... Je m'en vais...

LA MEUNIERE.

Vous ne me laiſſerez pas ſeule apparemment?.. Jeannette!.. (*Elle appelle ſa fille.*)

TRIO.

JEAN-LE-BLANC.	LA MEUNIERE.	JEANNETTE.
C'eſt l'Eſprit qui frappe à la porte,	C'eſt l'Eſprit qui frappe à la porte,	
La frayeur me tranſporte:	Ah! je ſuis morte!	
C'eſt fait de moi.	Ah! quel effroi!	
Jeannette! Jeannette!	Jeannette!	

JEAN LE-BLANC.

Quelle terreur ſecrette !
O ciel ! que devenir ?
Gardez-vous bien d'ouvrir.
N'en faites rien : comment ſortir ?
Comment s'enfuir ?
Quel orage de coups !
Il va ſur nous
Déployer ſon courroux.
Maudit Eſprit !
Ah ! ſi jamais j'en réchappois,
J'en revenois...
C'eſt l'Eſprit qui frappe à la porte ;
C'eſt lui.
Grace pour aujourd'hui.
Comment ſortir ?
Pourquoi vouloir ouvrir ?
Ah ! Jeannette, n'en faites rien.

LA MEUNIERE.

Quelle frayeur ſecrette ?
Où me cacher ? où fuir ?
Faut-il ouvrir ?
Comment ſortir ?
Jeannette viens me ſecourir ;
Je vais mourir.
Non jamais
Je ne m'attendrois à cela.
Ah ! cet Eſprit
Maudit
Me tourne la tête aujourd'hui.
L'entends-tu frapper à la porte ?
C'eſt lui, c'eſt lui.
Comment ſortir ?
Par quel moyen ?
Pourquoi donc ouvrir ?
Ah ! Jeannette, n'en faites rien.

JEANNETTE.

Eh ! bien qu'avez-vous donc ?
Quel carillon ?
Le feu prend-il à la maiſon ?
Mais, ma mère, calmez-vous,
L'Eſprit ne vient pas chez nous.
C'eſt Colin :
C'eſt lui-même, enfin ;
Oui,
C'eſt lui.
Pourquoi s'allarmer de la ſorte ?
Ce n'eſt pas l'Eſprit,
Je vous l'ai dit.
Il faut finir,
Il faut ouvrir,
Ne craignez rien.

GUILLAUME, *en-dehors.*

Parlez donc, la mère Thomas, voulez-vous ouvrir, oui ou non ? ou je m'en retourne.

LA MEUNIERE.

C'eſt la voix de Guillaume, je crois, Dieu me pardonne !

JEANNETTE, *à part.*

O ciel ! ſi c'étoit lui !..

LA

LA MEUNIERE.

Ouvrirons-nous ?..

JEAN-LE-BLANC.

Mais je ne ſais pas ſi...

GUILLAUME, *en-dehors.*

C'eſt Guillaume qui vient vous voir.

JEANNETTE, *à part.*

Que vient-il faire ?

LA MEUNIERE.

C'eſt lui, voiſin, quel bonheur ! .. Attends, mon garçon, je vais t'ouvrir.

JEAN-LE-BLANC.

Ouf... Je reviens de loin.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Serviteur, Madame Thomas... Eh ! voilà l'ami Jean-le-Blanc !

JEAN-LE-BLANC.

Bon jour, Guillaume.

GUILLAUME.

Bon ſoir, la petite... Elle eſt gentille ! .. Bon Dieu ! comme elle eſt grandie, depuis que je ne l'ai vue !

JEANNETTE. *à part.*

Je tremble que ma mère ne l'engage à passer la nuit ici.

LA MEUNIERE.

Y a-t-il long-tems que tu es de retour ?

GUILLAUME.

De ce matin... J'ai demandé congé à mon Capitaine pour venir arranger quelques affaires, & voir mes anciennes connoissances à Gentilly.

LA MEUNIERE.

C'est bien honnête à toi d'être venu me voir en arrivant.

JEAN-LE-BLANC.

Tu viens, je t'assûre, bien à propos.

GUILLAUME.

Pour danser à la noce de Jeannette, je gage. A propos de ça, je comptois ne venir vous voir que demain : mais le cousin Jacques, de chez qui je sors, m'a dit que depuis quelques jours, il revenoit des Esprits chez vous... Quel diable de conte m'a-t-il fait là ?

JEAN-LE-BLANC, *à demi-voix à Guillaume qu'il tire un peu à l'écart.*

C'est vrai, mon ami Guillaume; ce n'est pas un conte.

LA MEUNIERE.

Jacques a raison ; Thomas revient.

GUILLAUME.

Vous voulez rire, allons donc...

LA

LA MEUNIERE.

Je t'aſſûre que c'eſt vrai, comme tu es Guillaume.

GUILLAUME.

Je ne m'étonne pas du tapage que vous avez fait tout-à-l'heure quand j'ai frappé.

JEAN-LE-BLANC.

Tu nous as fait une belle frayeur !

GUILLAUME, *frappant ſur l'épaule de Jean qui recule trois pas.*

Je parie que vous m'avez pris pour un Eſprit.

JEAN-LE-BLANC.

Ah ! tiens, ne badine pas... Je ne ſuis pas encore bien remis de ma peur.

GUILLAUME.

Tu es donc toujours auſſi poltron qu'à ton ordinaire ?

JEAN-LE-BLANC.

Poltron !.. Oh ! comme ça. J'ai peur, voilà tout.

JEANNETTE, *à part.*

Il ne s'en-ira pas !..

GUILLAUME.

Oh ! çà, mais puiſque vous parlez ſérieuſement, je vous offre mes ſervices.

LA MEUNIERE.

Pour cette nuit ?..

GUILLAUME.

Pourquoi pas?

JEAN-

JEANNETTE, *à part.*

O ciel! comment prévenir Colin?

GUILLAUME.

Je ne crains pas beaucoup Messieurs les Esprits, moi. Je sais qu'ils ont de la considération pour des gens de guerre comme nous.

LA MEUNIERE.

Je n'osois pas t'en prier, mais tu me feras plaisir.

JEAN-LE-BLANC.

Tu n'as donc peur de rien, toi?

GUILLAUME.

Fi donc!.. Tiens, écoute une chanson des Officiers de notre Régiment qui guérit de la peur.

ARIETTE.

Un Soldat courageux
Ne connoit jamais l'épouvante;
Plus la fortune lui présente
De momens dangereux,
Plus sa valeur en augmente,
Plus son cœur est audacieux.

Dans les champs où règne Bellone,
Quand les feux
De l'airain qui tonne,
Font voler sous ses yeux
La mort qui l'environne:
Dans ces momens affreux
Le plus doux objet de ses vœux,
C'est le prix que la Gloire donne,
C'est ce laurier précieux
Dont la Victoire couronne
Le front des Guerriers heureux.

Non,

Non, non ;
Un Soldat courageux, &c.

JEANNETTE, *à part.*

Comment le faire en aller ? (*haut.*) Vous êtes bien brave, Monſieur Guillaume ; mais croyez-moi, ne vous jouez pas aux Eſprits : vous pourriez n'en pas être quitte à ſi bon marché que vous croyez.

LA MEUNIERE, *bas à Jeannette.*

Veux-tu bien ne pas lui dire de ces choſes-là.

GUILLAUME.

Vous croyez ça, Jeannette?.. Si c'eſt l'Eſprit du bon-homme Thomas, il ſera aiſé d'en venir à bout.

JEAN-LE-BLANC.

Mais écoutes donc, il a maltraité cette nuit le Garde-Moulin de la voiſine.

JEANNETTE.

Sûrement : car il eſt...

LA MEUNIERE.

Qu'eſt-ce qui te prie de jaſer ?

GUILLAUME.

Comment !.. Mais c'eſt donc ſérieux ?.. Votre Garde-Moulin...

JEAN-LE-BLANC.

Oui, Mathurin...

GUILLAUME.

Que ſait-on ? votre mari a peut-être des raiſons de ſe venger, après ſa mort, des tours que Mathurin lui jouoit de ſon vivant... hem ?..

LA

LA MEUNIERE, *bas à Guillaume avec un air embarrassé.*

Tais-toi donc... (*haut.*) Eh! non, Mathurin a eu peur, il s'est cassé le cou en s'enfuyant.

JEANNETTE.

En s'enfuyant, ma mère?..

LA MEUNIERE.

Comment! tu ne te tairas pas?

GUILLAUME.

Laissez-la dire, elle ne m'effraye point.

JEANNETTE, *bas.*

Je ne l'effraye point.

GUILLAUME.

Je n'ai jamais vu d'Esprit, & je vous rendrai bon compte de celui-là, je vous en réponds, car je suis curieux de le voir.

JEANNETTE, *à part.*

Il tuera Colin.

LA MEUNIERE.

Jean-le-Blanc soupe ici, il te tiendra compagnie.

JEAN-LE-BLANC.

Oh! si vous le voulez... Mais je ne suis pas curieux, moi.

LA MEUNIERE, *à Guillaume.*

Allons, allons, viens te rafraîchir, nous parlerons de ça là-dedans. (*à Jeannette.*) As-tu préparé tout ce qu'il faut?

JEANNETTE, *avec humeur.*

Oui, ma mère.

GUIL-

GUILLAUME.

Mais je ne vois pas Colin... Votre ami Colin, la mère Thomas ; eſt ce qu'il n'eſt plus ?..

JEAN-LE-BLANC.

Avec moi ?.. Si, toujours... Il viendra peut-être.

GUILLAUME.

Je voudrois bien le voir ; il doit être grand ; il eſt de l'âge de Jeannette.

LA MEUNIERE.

Viens donc... Que je te faſſe part de ſon mariage.

GUILLAUME.

Avec Colin ?

JEAN-LE-BLANC.

Non, c'eſt avec moi.

GUILLAUME.

Tu as donc le diable au corps de te remarier une quatrieme fois.

LA MEUNIERE, *bas à Guillaume.*

Ne parle donc pas comme ça devant cette petite fille. (*haut.*) Laiſſe-là ton épée ſur la table.... (*Elle l'emmene.*)

JEAN-LE-BLANC, *à Jeannette.*

Eſt-ce que vous n'êtes pas des nôtres ?

GUILLAUME, *ſe retournant.*

Qu'eſt-ce quelle a donc ? elle a l'air toute chagrine !

JEANNETTE.

J'ai n'ai pas faim.

LA

LA MEUNIERE, *en s'en allant.*

Laiſſez, laiſſez-la; ne voyez-vous pas qu'elle boude ?

(*Jean-le-Blanc, Guillaume & la Meuniere entrent tous trois dans la chambre qui doit être au fond du Théâtre.*

SCENE VII.

JEANNETTE, *ſeule.*

Je boude !.. Je boude !.. Comme ſi je n'en avois pas ſujet ! Je voudrois bien qu'elle fût à ma place... Ne frappe-t-on pas ?.. (*Elle ouvre la porte & ne la ferme pas.*) C'eſt peut-être lui : eſt-ce toi, Colin ? Colin ? il n'y a perſonne. Demandez-moi ce qu'il fait-là... Il ne viendra pas, parceque j'ai à lui parler... J'ai envie d'aller le chercher... Et de lui dire... Et ſi ma mère m'appelle... Cela ne ſe peut pas... Tout ſeroit perdu... Elle ſe douteroit de quelque choſe... Cela ne ſe peut pas... O ciel !

ARIETTE.

Amour, amour, amour que tu me fais ſouffrir !
Pourquoi me cauſer tant d'allarmes ?
Amour, amour, amour que tu me fais ſouffrir !
Aimer eſt un ſi doux plaiſir !
Devroit-il nous coûter des larmes ?
Epuiſe ſur moi tes rigueurs ;
Je chérirai mon eſclavage,
Et j'y trouverai mille douceurs,
Si Colin m'en aime davantage,

Amour, &c.

SCENE

SCENE VIII.

JEANNETTE, COLIN.

COLIN, *à part en entrant.*

Bon ; elle eſt encore ſeule. (*haut.*) Jeannette ?

JEANNETTE.

Ah ! te voilà donc enfin !

COLIN.

Je n'ai pas perdu un moment : tout eſt prêt. . .

JEANNETTE.

Oui, oui, tout eſt prêt. . . Va, tu ne ſais pas ? . ?

COLIN.

Quoi, que mon parrein eſt ici ?

JEANNETTE.

Il eſt bien queſtion de lui ; je voulois. . .

COLIN.

Oh ! va, par les meſures que j'ai priſes, je ſuis ſûr de réuſſir.

JEANNETTE.

Tout cela eſt inutile. . . Je te dis que. . .

COLIN.

Nous ſerons deux ; Julien eſt dans nos intérêts. . . Et. . ,

JEANNETTE.

Mais écoute-moi donc. . .

COLIN.

Il a acheté de la poudre ; je le ferai cacher dans

ce coin-là ; auprès de.... (*Appercevant l'épée de Guillaume qui est sur la table.*) Oh ! oh ! à qui ça ?

JEANNETTE.

C'est à Guillaume.

COLIN, *avec la plus grande surprise.*

Guillaume est ici ?

JEANNETTE.

Il y a une heure que je veux te le dire, tu ne m'en donnes pas le tems.

COLIN.

Qu'est-ce qu'il y vient faire?

JEANNETTE.

Il s'est offert de passer la nuit ici, & voilà nos projets renversés.

COLIN.

Pourquoi ?

JEANNETTE.

Comment ! tu crois que je souffrirai que tu t'exposes ?..

COLIN.

Eh ! à quoi ?.. Oh ! tiens, Jeannette, il me vient une idée pour chasser d'ici Guillaume, & lui faire une frayeur si grande...

JEANNETTE.

Quoi ! tu veux encore ?..

COLIN.

Tu sais qu'il y a, au toît de votre maison, une bréche, au moyen de laquelle on peut descendre... par-là... (*En montrant la cheminée.*)

JEANNETTE.

Quoi ! tu descendrois ?..

COLIN.

COLIN.

Oui, oui, par-là... Ne crains rien : nous nous y cacherons, Julien & moi... Et nous y ferons un ſi grand tintamarre que Guillaume n'aura pas plus de cœur que Mathurin quand il nous entendra, je t'en réponds.

JEANNETTE.

Oui, c'eſt bien un homme peureux !

COLIN.

Je ne le crains pas.

JEANNETTE.

Cela ſe peut ; mais je ne veux pas que tu riſques.

COLIN.

Eh bien ! ne te fâche pas ; remettons la partie à demain au ſoir.

JEANNETTE.

Il y viendra ſûrement encore.

COLIN.

Tu as raiſon... En ce cas, je pourrois le voir, & lui dire notre projet.

JEANNETTE.

Il n'a qu'à n'y pas vouloir prêter les mains ? Es-tu ſûr de lui ?

COLIN.

Laiſſe-moi donc faire.

JEANNETTE.

Ne m'en parle point.

COLIN.

Mais ſois tranquille.

JEANNETTE.

Je ne le veux pas.

COLIN.

ARIETTE.

Quand pour nous rendre heureux,
Le tendre Amour lui-même,
Par ſon pouvoir ſuprême,
Veille au ſuccès de nos feux ;
Seroit-ce vainement ?
Dois-tu craindre un moment,
Pour ton amant ;
Rien ne doit t'allarmer.
Crois-moi, ta crainte eſt vaine,
Tu veux donc briſer ta chaîne.
Eſt-ce ainſi qu'on doit aimer ?
Si la crainte a dans ton ame,
Détruit l'eſpoir en ce jour,
Où tout ſeconde ma flamme ;
Que dans ton cœur à ſon tour,
L'eſpoir, l'eſpoir règne avec l'Amour.

Quand pour nous rendre heureux, &c.

JEANNETTE.

Si je ne t'aimois pas, aurois-je tant de frayeur ? Mais ſonge donc que ſi Guillaume, qui ne peut pas deviner que c'eſt toi...

COLIN.

Ecoute, ſi Guillaume n'a pas peur, & que je voye qu'il ſe diſpoſe à en uſer mal avec moi... (C'eſt le pis aller, n'eſt-ce pas ?) Eh bien ! je lui découvrirai tout ; il eſt bon diable ; il nous ſervira : va, tous les gens de guerre ont toujours le cœur bon : ils aiment à rendre ſervice, & c'eſt peut-être un bien pour nous qu'il ſoit arrivé au moment où on l'attendoit le moins.

JEAN-

JEANNETTE, *haussant les épaules & regardant Colin tendrement.*

Je ne sais pas comment tu fais... Mais tu me persuades toujours ce que tu veux.

COLIN.

O ciel ! n'est-ce pas ta mère que j'entends ?..

JEANNETTE.

C'est elle-même. Va-t'en bien vîte; qu'elle ne te trouve pas ici.

COLIN.

Songe à la porte du jardin.

JEANNETTE.

Ne t'inquiette pas; elle sera ouverte... va-t'en. *(Elle le renvoie & ferme la porte quand il est sorti.)*

SCENE IX.

LA MEUNIERE, GUILLAUME, JEANNETTE, JEAN-LE-BLANC.

LA MEUNIERE, *avec une chandelle à la main qu'elle pose, en entrant, sur la table.*

Pourquoi ne veux-tu pas que je reste ici avec vous autres ?

JEAN-LE-BLANC.

Oh ! il a raison. Laissez-nous faire: soyez tranquille... ce n'est pas comme tantôt, nous voilà deux... & quand on est deux...

GUILLAUME.

Voilà une table, de la lumiere, faites-nous donner du vin.

LA MEUNIERE.

Tant que tu voudras... Jeannette, apporte du vin & des verres.

(Jeannette sort & apporte du vin.)

GUILLAUME.

Je dois avoir dans ma proche une pipe, & du tabac; les voilà... Ah! çà; vous dites donc que voilà l'heure à-peu-près où cela commence?

LA MEUNIERE.

Quelquefois plutôt, souvent plus tard; c'est selon... Et tu crois qu'il y a là-dessous quelque chose?..

GUILLAUME.

Mais... (*à part.*) Je suis fâché de leur avoir dit ça; car, dans le fond, je ne voudrois pas chagriner cette pauvre petite fille... *(haut.)* mais il faut voir, il faut voir.

LA MEUNIERE.

Si je le savois... tiens, ça me donne plus que jamais envie de rester.

GUILLAUME.

Eh! non, mais je vous dis que cela n'est pas nécessaire; vous-êtes lasse.

JEAN-LE-BLANC.

Allez vous reposer une heure ou deux.

GUILLAUME.

S'il y a quelque chose de nouveau, & qu'on ait besoin de vous...

JEAN-

JEAN-LE-BLANC.

Nous vous appellerons.

LA MEUNIERE.

Je le veux bien... Ah ! çà, tu connois bien à préſent tous les coins de la grange ?

GUILLAUME.

Oui ; & de votre moulin auſſi...

JEAN-LE-BLANC.

C'eſt pourtant moi qui ai réfléchi qu'il falloit te montrer tout ça, parce que ſi tu as peur, tu ne te caſſeras pas le cou en t'enfuyant comme Mathurin.

GUILLAUME.

Oh ! diable, tu en revendrois aux Eſprits toi.

LA MEUNIERE.

Adieu donc. (*à Jeannette.*) As-tu mis-là tout ce qu'il faut ?

JEANNETTE.

Oui, ma mère. (*à part.*) Si je pouvois reſter, je les ferois tant boire...

GUILLAUME.

Allez, allez vous repoſer auſſi, la petite.

LA MEUNIERE.

Qu'eſt-ce que tu fais-là ? Allons, marche devant moi.

(*Elles ſortent.*)

SCENE X.

GUILLAUME, JEAN-LE-BLANC.

JEAN-LE-BLANC.

Ecoute donc, Guillaume...

GUILLAUME.

Eh ! bien ?

JEAN-LE-BLANC.

Toute réflexion faite, ſi j'allois leur tenir compagnie ?..

GUILLAUME.

Je n'ai jamais vû de poltron comme toi... Qu'eſt-ce que tu veux que je faſſe ici tout ſeul pendant une heure ou deux, & peut-être toute la nuit, ſi ce diable d'Eſprit ne vient pas ?

JEAN-LE-BLANC.

C'eſt vrai ; en ce cas, attends... *(Il va ouvrir la porte.)*

GUILLAUME.

Qu'eſt-ce que tu fais donc ?

JEAN-LE-BLANC.

J'ouvre la porte par précaution pour que nous puiſſions...

GUILLAUME.

Et allons, laiſſe-ça là, & viens te mettre ici.

JEAN-LE-BLANC, *s'aſſeyant.*

Eh ! non ; mais on ne ſait pas ce qui peut arriver.

GUILLAUME.

Commençons par boire un coup : cela te donnera du cœur.

JEAN-LE-BLANC.

Je le veux bien.

GUILLAUME, *à Jean-le-Blanc qui tremble en tenant ſon verre.*

Tiens donc bien ton verre ; tu trembles.

JEAN-

JEAN-LE-BLANC.

Ce n'eſt pas que j'aie peur... Mais c'eſt que quelquefois comme ça...

GUILLAUME.

Mauvais pronoſtic pour ton mariage futur... à ta ſanté.

JEAN-LE-BLANC.

Ce n'eſt rien.

GUILLAUME.

A ton âge, après avoir eu le bonheur d'être trois fois veuf, ſonger à ſe remarier !.. il faut... être fou ; oui, fou.

JEAN-LE-BLANC.

Pourquoi donc ça ?

ARIETTE.

Le mariage a ſes peines,
Comme il a ſes agrémens;
Et quelquefois, dans ſes chaînes,
On trouve d'heureux momens.
J'en veux paſſer mon envie,
Je prends femme qui me plait ;
C'eſt peut-être une folie,
Mais tout le monde la fait.

Je ſais quel ſort eſt le nôtre,
Et ce qu'on dit des maris ;
Mais je ferai comme un autre,
Si par malheur j'y ſuis pris.
J'en veux paſſer, &c,

A quoi bon, la nôce faite,
Y regarder de ſi près ?
Pour trouver femme parfaite,
Il faudroit la faire exprès.
J'en veux paſſer, &c.

Qu'à ſon gré chacun raiſonne
Sur le parti que je prends ;
J'aime autant, dans mon automne,
Que j'aimois dans mon printems,
Et, tant que l'amour m'éclaire,
Je veux me laiſſer charmer :
S'il eſt un âge pour plaire,
Il n'en eſt point pour aimer.

GUILLAUME.

Tout cela eſt bel & bon : mais tu es vieux ; Jeannette eſt jeune & jolie, & elle pourroit bien, comme on dit, te donner du fil à retordre.

JEAN-LE-BLANC.

Oui, mais elle ne s'y joueroit pas deux fois.

GUILLAUME.

Pourquoi ne pas la marier à Colin, puiſque l'Eſprit le veut. Cet Eſprit-là n'eſt pas une bête.

JEAN-LE-BLANC.

Colin eſt trop jeune.

GUILLAUME.

Jeannette eſt de ſon âge.

JEAN-LE-BLANC.

Oui... Mais Colin n'a rien, & la mère Thomas...

GUILLAUME.

Elle eſt folle.

JEAN-LE-BLANC.

Je lui ai dît : elle m'a envoyé paître ; je me ſuis propoſé en riant, elle a bien voulu de moi, tout de bon... voilà comme ça s'eſt fait.

GUILLAUME.

Tu n'es pas plus raiſonnable qu'elle. Jeannette eſt triſte, chagrine, elle ne t'aime pas ; ſi tu l'épouſes malgré elle, & qu'elle en aime un autre... (je n'en

n'en jurerois pas, non...) Hem !.. tu auras bien mérité ce qui t'arrivera...

JEAN-LE-BLANC.

Mais dame ! écoute donc, tu me fais faire là des réflexions qui ne sont pas... *(On entend un bruit comme de chaînes & de vieilles férailles qu'on remue.)* O ciel ! entends-tu ?

GUILLAUME.

Oui bien ! mon ami, courage !..

JEAN-LE-BLANC.

Mon fusil... Si je n'ai pas mon fusil, je ne reste pas ici.

GUILLAUME.

Eh ! bien, plutôt que de m'embarrasser, va te cacher dans la grange avec ces femmes.

JEAN-LE-BLANC.

Je n'y ferois pas en sûreté ; il n'y a qu'un pas d'ici chez moi, j'aime mieux m'en aller.

(Il sort du feu de la coulisse comme le feu d'un éclair.)

JEAN-LE-BLANC.

Je suis mort.

(Comme il cherche son fusil à côté de la table dans le moment où il voit le feu sortir de la coulisse, il renverse le chandelier, éteint la chandelle, & s'enfuit en voyant paroître Colin.)

GUILLAUME.

Bon, me voilà sans chandelle... Que diable est ça? *(Colin reste dans le fond du Théâtre qui doit être très-obscur. On commencera à faire la nuit dès que l'on entendra le premier bruit que fera Colin en arrivant, & on baissera la lampe le plus qu'on pourra dès que la lumiere qui étoit sur la table sera éteinte.)*

SCE-

SCENE XI.

GUILLAUME, COLIN.

COLIN, *dans la cheminée.*

RECITATIF.

Sors à l'inſtant d'ici ; pars, Soldat téméraire,
Ta préſence en ces lieux ne peut que me déplaire.

DUO.

GUILLAUME.	COLIN.
A quoi bon Tout ce carillon ? Monſieur l'Eſprit, parlons raiſon.	Crois-moi, ſors de cette maiſon.
Parlons d'une façon plus nette ; Vous voulez épouſer Jeannette, Ou vous n'êtes qu'un fripon.	La bravoure eſt hors de ſaiſon. Que Colin épouſe Jeannette, Ou je brûle cette maiſon.
Oui, vous aimez Jeannette, Ou vous n'êtes qu'un fripon.	Faut-il que je le répéte, Que Colin épouſe Jeannette.
Approchons Et ſachons Quel eſt ce myſtère.	N'approche pas. Ou, ſous tes pas, J'entr'ouvre la terre.
Chanſons, chanſons, Finiſſons.	Sauvons-nous... Il a du cœur... Il n'a pas peur.
Pour le coup tu parleras, Ou tu verras Ce que pèſe mon bras.	Je tombe. Ah! quel malheur !
Je te tiens. Je vais frapper. Je vais frapper, Ne crois pas m'échapper.	Je vais te dire mon nom; Ne frappe pas, non, non.

GUIL-

GUILLAUME, *tirant Colin de la cheminée.*
Qui es-tu ? Parle, où je t'aſſomme.

COLIN.

Ah ! mon cher Guillaume, parle bas... je ſuis Colin... J'aime Jeannette, que ſa mère ne veut pas que j'épouſe... & c'eſt pour ça que tous les ſoirs...

GUILLAUME.

Ma foi, mon ami, tu l'as échappé belle !.. je ne penſois guères à toi dans ce moment ; mais tu crois bien que je n'ai pas été dupe de tout ceci.

COLIN.

N'as-tu rien dit de ces ſoupçons à la mère de Jeannette ?

GUILLAUME.

Non, non : va, ce que je lui ait dit ne gâte rien à tes affaires.

COLIN.

En ce cas, tu peux nous rendre ſervice à Jeannette & à moi.

GUILLAUME.

De tout mon cœur ; auſſi bien la petite m'intéreſſe, tu me fais pitié ; la Meuniere eſt une folle, & Jean-le-Blanc un ſot.

COLIN.

Que nous t'aurions d'obligation ſi...

GUILLAUME.

Ne perdons pas de tems, que veux-tu que je faſſe ?

COLIN.

Demain tu verras la mère de Jeannette, n'eſt-ce pas ?

GUIL-

GUILLAUME.

Tout-à-l'heure, si tu veux.

COLIN.

Laissez-moi parler.

GUILLAUME.

Eh bien, parle.

COLIN.

Tu diras que tu as vû l'Esprit.

GUILLAUME.

Oui, & que je lui ai parlé...

COLIN.

Sans doute... Tu diras ensuite qu'il t'a fait une si grande peur...

GUILLAUME.

Y penses-tu?.. Comment ventrebleu, tu veux qu'un Sergent de Grenadiers aille dire qu'il a eu peur d'un Revenant? Quand j'aurois affaire à cinq cent mille diables ensemble, je ne les craindrois pas.

COLIN.

Ne te fâche pas... soit... dis seulement...

GUILLAUME.

Tu ne m'apprendras pas ce qu'il faut dire. Laisse-moi conduire ça à ma fantaisie; mais de peur qu on ne nous surprenne, va-t'en bien vîte... tâche de regagner la porte qui doit être ouverte...

COLIN.

Oh! je la trouverai bien.

GUILLAUME.

J'irai demain te dire le succès de tournure que tout ceci aura pris.

COLIN, *en s'en allant.*

Je me fie à toi... Voilà la parole que je tiens, adieu. (*Il sort.*)

GUIL-

GUILLAUME, *seul.*

C'est vrai, ils me font pitié... Ah! morbleu, j'oublie... Ecoute, écoute donc... es-tu encore là?.. Il est parti. Ventrebleu! moi qui ne lui ai pas dit que Jean-le-Blanc étoit retourné chez lui... pourvu que... Colin?.. Colin?.. (*Il appelle à demi-voix.*)

SCENE XII.

LA MEUNIERE, JEANNETTE. GUILLAUME.

JEANNETTE, *arrive d'abord avant sa mère, elle a une grosse lanterne à la main pour l'éclairer.*

Colin est mort!.. ah! mon Dieu, Monsieur Guillaume...

GUILLAUME.

C'est vous, ma petite amie?.. Colin n'est pas mort... rassûrez-vous.

JEAENNETTE.

Il vous a donc tout dit?

GUILLAUME.

Oui, & j'ai bien le projet de vous rendre heureux l'un & l'autre, si je le puis, quoique cela ne soit pas trop aisé... Mais vous avez eu tort de ne pas me dire tantôt ce qui en étoit...

JEANNETTE.

Est-ce que j'ai pu trouver le moment de vous parler seule?.. Vous le savez.

LA MEUNIERE, *en-dehors.*

Jeannette?.. Eh bien! sont-ils encore là?

GUI-

GUILLAUME.

Oui, oui, arrivez, j'ai des nouvelles à vous apprendre.

JEANNETTE.

Ne dites pas à ma mere, je vous en prie...

GUILLAUME.

Ne craignez rien.

LA MEUNIERE, *en entrant.*

Comment! vous êtes ſans chandelle?

GUILLAUME.

Oui, eſt-ce que ce grand peureux de Jean-le-Blanc ne l'a pas éteinte en s'enfuyant?.. Elle eſt là quelque part à terre.

JEANNETTE, *cherchant ſa chandelle & la rallumant à ſa lanterne. De ce moment le Théâtre ſera éclairé à ſon ordinaire.*

Où eſt-il donc?..

GUILLAUME.

Chez lui; l'Eſprit lui a fait une belle peur!

LA MEUNIERE.

Tu l'as donc vû, mon garçon?

JEANNETTE, *à part.*

Je tremble.

GUILLAUME.

Oui, & je l'ai entretenu...

JEANNETTE.

C'eſt bien l'Eſprit de mon pere, n'eſt-ce pas?

GUILLAUME.

C'eſt lui-même.

LA MEUNIERE.

Eh bien?

GUIL-

GUILLAUME.

Eh bien!.. mais je l'ai trouvé très-raiſonnable.

RECITATIF.

Ma femme, m'a-t-il dit, veut n'agir qu'à ſa tête,
Et s'oppoſer toujours à mon deſſein ;
A m'obéir qu'elle s'apprête :
Que Jeannette reçoive un époux de ma main.

ARIETTE.

Si demain
La nôce n'eſt pas faite,
Si Colin
N'épouſe point Jeannette,
Je la lutinerai,
Je la tourmenterai,
Je la punirai
De ſon audace.
Plus de grace,
Plus de droits à mes bontés,
Juſqu'à ce qu'elle faſſe
Mes volontés.

JEANNETTE.

Ah! mon Dieu, ma mère, il eſt homme à le faire comme il le dit.

GUILLAUME.

Il fera peut-être pis encore, que ſait-on ?

LA MEUNIERE.

Je m'en moque... j'ai promis Jeannette à un autre, & plutôt que d'en avoir le démenti, j'aſſemblerai ici demain tout le village, & je lui parlerai à cet animal-là.

JEANNETTE.

Quelle femme! ô ciel!..

GUILLAUME.

Vous riſquerez de le voir ?

LA MEUNIERE.

Pourquoi non ?

GUILLAUME.

Ne vous y jouez pas.

LA MEUNIERE.

Qu'eſt-ce qu'il me fera ?..

GUILLAUME.

Ce qu'il vous fera ?.. (*à part.*) Pour en venir à bout, il faut lui faire peur... (*haut.*) Savez-vous qu'il m'auroit déviſagé, moi qui vous parle, ſi je ne m'étois pas fait connoître à lui dès qu'il eſt arrivé... il eſt dans une colère terrible contre vous... Ses yeux étoient comme deux tiſons ardens, ſa taille ſeule vous auroit fait une frayeur épouvantable, ſi vous l'aviez vu... Il vouloit mettre le feu à la maiſon... (*à demi-voix.*) Et tenez, preuve de ça, eſt-ce que vous ne ſentez pas comme une odeur de ſoufre qu'il a laiſſée après lui ?

JEANNETTE.

Monſieur Guillaume a raiſon, je l'ai ſentie en entrant.

LA MEUNIERE.

Tais-toi... j'enrage !... Ces choſes-là n'arrivent qu'à moi.

GUILLAUME.

Mariez votre fille à Colin.

LA MEUNIERE.

Si je ne veux pas ?..

GUILLAUME.

Arrangez-vous donc...

JEANNETTE.

Vous ſeriez débarraſſée de tout ce tintouin-là, ma mère.

GUIL-

GUILLAUME.

Etes-vous raiſonnable de vous entêter ſur cela comme vous faites : ſavez-vous que ſi Meſſieurs les maris avoient la permiſſion, comme Thomas, de revenir de l'autre monde pour faire enrager leurs femmes, il y en a beaucoup qui n'en ſeroient pas quittes à ſi bon marché que vous ?

LA MEUNIERE.

Je ne m'embarraſſe pas des affaires des autres.

GUILLAUME.

Cédez, croyez-moi ; c'eſt le bon parti.

LA MEUNIERE.

Céder ? Voilà juſtement ce qui me fâche : ce n'eſt pas le mariage de Jeannette avec Colin qui me pique le plus dans tout ça, mais c'eſt d'être obligée de faire la volonté d'un mari mort, tandis que de ſon vivant c'étoit lui qui faiſoit les miennes.

GUILLAUME.

Eh bien ! n'eſt-il pas juſte que chacun ait ſon tour ?.. Allons, point d'humeur...

(Jean-le-Blanc paroît, en traînant de force Colin qui eſt encore à moitié habillé & qui ne ne veut pas entrer.)

SCENE XIII. & DERNIERE.

Les Acteurs précédens, JEAN-LE-BLANC, COLIN.

JEAN-LE-BLANC.

Avance, avance donc, grand flandrin, avec ta maſcarade !

JEANNETTE, *à part.*

Colin !.. ah ! nous ſommes perdus !..

GUILLAUME, *à part.*

La peſte ſoit de moi ! je m'en ſuis douté...

LA MEUNIERE.

Comment ? comment ?.. Qu'eſt-ce que cela veut donc dire, voiſin ?

JEAN-LE-BLANC.

Vous connoiſſez bien l'ami Jacques ?

LA MEUNIERE.

Le couſin de Guillaume ?..

JEAN-LE-BLANC.

Lui-même.

COLIN.

Si je le rencontre...

JEAN-LE-BLANC.

Veux-tu bien te taire ?..

GUILLAUME.

Eh ! bien ? Qu'eſt-ce que Jacques a de commun ?..

LA MEUNIERE.

Laiſſe-le donc achever.

JEAN-LE-BLANC.

En ſortant d'ici tout-à-l'heure...

LA MEUNIERE.

Oui, parce que vous avez eu peur, je le ſais.

JEAN-LE-BLANC.

J'ai rencontré Jacques qui venoit me dire que rentrant chez lui, il avoit vû ſortir de chez moi quelque choſe de blanc qu'il avoit pris pour un fantôme.. Qu'il avoit eu la curioſité de voir quel chemin ça prenoit ; qu'il l'avoit ſuivi de loin ; qu'il l'avoit vû enſuite monter ſur le toit de votre maiſon... & que

ſûre-

ſûrement l'Eſprit qui revenoit chez vous depuis pluſieurs jours ne pouvoit être que ce drôle-là qui, de concert avec votre fille...

JEANNETTE.

Avec moi!.. oh! pour ça, je vous aſſure, ma mère, que c'eſt un grand menteur...

COLIN.

Il s'en repentira.

LA MEUNIERE, *à Jeannette.*

Viens ici. Et ſi tu dis un ſeul mot...

GUILLAUME.

Mais, cela n'eſt pas croiable...

JEAN-LE-BLANC.

Vraiment, auſſi ne l'aurois-je pas cru; mais nous jaſions encore de ça tous deux devant votre porte, quand j'ai vû ſortir ce coquin-là de chez vous; Jacques l'a reconnu... il étoit comme vous le voyez-là... je l'ai forcé de convenir de tout; qu'il diſe que non.

COLIN.

Pardîne, comment voulez-vous que je diſe que non?..

JEAN-LE-BLANC.

Ah! je te ferai prendre mes ſacs à farine pour te déguiſer!..

LA MEUNIERE.

Les bras m'en tombent, & je n'en reviens pas: comment, c'eſt ce grand vaurien là que je croyois ſi ſage & cette petite effrontée?.. Ote-toi de-là... Ote-toi de devant mes yeux, car je t'aurois plûtôt appliqué une paire de ſoufflets, que tu n'aurois vû d'où ça te vient...

GUILLAUME.

Eh! allons, allons, que diable! après tout, il y a du remede à ça...

LA MEUNIERE.

Tu nous trompois donc auſſi toi?

GUILLAUME.

Moi? ma foi, il n'y a pas longtems, toujours.

LA MEUNIERE.

Mais où ſe voyoient-ils? où ſe parloient-ils donc?.

Comment ont-ils fait, voiſin? pour imaginer...

JEAN-LE-BLANC.

Ma foi, je me perds dans mes réflexions, moi.

GUILLAUME.

Allons, tâche d'en faire une bonne en leur faveur.

QUINQUE.

JEAN-LE-BLANC.

Eh ! que veux-tu que je faſſe ?
Conſeille-moi.

Point de courroux;
Calmons-nous.

Voyez l'état où les voilà :
Voiſine, en y réfléchiſſant.
Nous en aurions fait autant.
En les uniſſant
Nous finirons leur tourment.

Colin n'a rien ;
Eh bien ! eh bien!
Je lui donne à préſent
Ma ferme ;
C'eſt notre enfant,
Il faut qu'il ſoit content.

LA MEUNIERE.

Pour moi
Je ne lui fais pas grace.
(*à Colin.*)
Tais-toi, tais toi.
Vous vous êtes moqués de moi.
Auriez-vous cru cela ?

Comment ? comment ?
Je n'en ai pas fait autant.
Les marier? & de l'argent ?
Si Colin avoit du bien ?..
Mais il n'a rien.
Et puis ils m'ont joué d'un tour,
Il m'en ſouviendra plus d'un jour.

GUILLAUME.

Pourquoi
Ne leur pas faire grace ?

Eux ? ſe moquent de vous ?
Non, non, point de courroux.
Tâchez de calmer ſon courroux.
Voyez l'état où la voilà :
Mais un moment,
Vous en avez fait tout autant.
Vaincrez-vous leur penchant,
En les puniſſant ?
Tiens ferme,
Jean le-Blanc,
Tout ceci tournera bien,
Raſſurez-vous,
Ne craignez rien.

COLIN.

Pourquoi
Ne nous pas faire grace ?
Ah !
Madame Thomas,
Ne vous obſtinez pas.
Ah ! ah !
Voyez l'état où la voilà.

JEANNETTE.

Pourquoi
Ne nous pas faire grace ?
Ah ! ma mère,
Soyez moins ſévère.
Jeannette en mourra.

COLIN.

COLIN.

Si notre ardeur ſecrette
Trouve grace à vos yeux,

Vous ſerez, après Jeannette,
Ce que j'aimerai le mieux.
Calmez leur courroux,
Parlez pour nous :
Jeannette,
Calme ton chagrin,
Ceci va finir enfin.
Ah ! mon parrein !
Je ſuis votre enfant,
Vous ſerez content.

JEANNETTE.

Si notre ardeur ſecrette
Trouve grace à vos yeux,
Oui, vous ſerez, pour
Jeannette,
Ce qu'elle aimera le mieux.
Monſieur Guillaume ſervez-nous.

Je renoncerois à Colin ! . .
Ah ! quel chagrin !
Ah ! Monſieur Jean !
Oui, oui, Colin eſt votre enfant.

JEAN-LE-BLANC.

Vous avez une bonne tête au moins, voiſine ! . .

LA MEUNIERE.

Ce n'eſt pas-là ce qui me manque, Dieu merci.

GUILLAUME.

Sachons donc votre dernier mot.

JEAN-LE-BLANC.

Oui. . . Et que je ne vous gêne pas. . . Car je vois bien qu'il faut que je prenne mon parti en brave. Je voulois une femme ; eh ! bien j'aurai deux enfans qui m'aimeront ; l'un vaut l'autre.

LA MEUNIERE.

Je ſerois d'autant plus tentée de leur pardonner qu'au moins il ne ſera pas dit que c'eſt à la volonté d'un mari que je céde. . . Mais ce qui me pique, c'eſt que quand ils ſeront mariés je gage qu'ils ſe moqueront de moi encore peut-être.

JEANNETTE.

Ah ! ma mère, pouvez-vous croire ? . .

COLIN.

Ah ! ma chere Madame Thomas, pouvez-vous penſer ? . .

JEAN-LE-BLANC.

Tenez, Madame Thomas :

VAUDEVILLE.

JEAN-LE-BLANC.

Nous avons dans notre jeune âge

Joué

Joué des tours à nos Parens,
C'eſt un petit malheur d'uſage:
Mais laiſſez faire leurs enfans.
Quand un doux penchant nous preſſe
Et qu'on s'y livre à ſon tour,
Eſt-ce un tort de la jeuneſſe ?
Non : C'eſt la faute de l'amour.

JEANNETTE.

Si j'ai ſuivi, trop tôt, peut-être,
Le penchant qui m'a fait la loi,
Mon cœur n'en a pas été maître :
On cède à l'amour malgré ſoi.
Quand un doux penchant, &c.

COLIN, *à Madame Thomas en montrant Jeannette.*

Avant de répondre à ſa flamme,
Et de me livrer à ſes feux,
J'aurois dû vous ouvrir mon ame ;
Mais mon excuſe eſt dans ſes yeux.
Quand un doux penchant, &c.

LA MEUNIERE.

Du tendre amour qui vous engage,
Demain on va ſerrer les nœuds ;
Mes enfans, ſongez qu'en ménage
Il ne tient qu'à nous d'être heureux.
Quand il ſurvient quelqu'orage
Qui trouble des jours ſi doux,
Eſt-ce un tort du mariage ?
Non ;
C'eſt la faute des Epoux.

GUILLAUME.

Il eſt un âge où la tendreſſe
N'offre à nos yeux aucuns plaiſirs :
On croit toujours que la ſageſſe
Saura réprimer les deſirs
L'inſtant vient où l'amour bleſſe ;
On veille peu les amans ;
Eſt-ce un tort de la jeuneſſe ?
Non :
C'eſt la faute des mamans.

FIN.

LA CLOCHETTE,

COMEDIE

ET UN ACTE ET EN VERS;

MÊLÉE D'ARIETTES;

Par Mr. ANSEAUME.

La Musique de Mr. DUNY.

Représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 1767.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXVII.

Avec Permission du ROI.

ACTEURS.

COLINETTE, *jeune Bergere,*	Mad. Dinesi.
COLIN, *Berger, Amant de Colinette,*	Mr. Delatour.
NICODEME, *vieux Fermier, Amoureux de Colinette,*	Mr. Casimir.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

LA CLOCHETTE,

COMEDIE.

Le Théâtre représente un paysage : d'un côté est une cabane, de l'autre est un bosquet.

SCENE PREMIERE.

NICODEME, *seul.*

ARIETTE.

AH ! Colinette ! hélas ! pourquoi
Tes attraits me font-ils la loi ?

Nouviau Fermier de ce village,
Et le plus riche du canton,
Je s'rois heureux, si j'étois sage :
Mais l'Amour m'ôte la raison.
Ah ! Colinette ! &c.

Je deviens lourd, triste & maussade ;
Je n'ai plus d'goût ni d'cœur à rien.
Il sembleroit que j'suis malade ;
ç'pendant je sens que je m'porte bien.
Ah ! Colinette ! &c.

SCENE II.

NICODEME, COLIN.

COLIN, *à part, ſans voir Nicodeme.*

C'EST ici que ſouvent ſes moutons viennent paître.

NICODEME, *à part, ſans voir Colin.*

Que diable eſt-ce donc que ſt'Amour?
Et comment de nos cœurs peut-il ſe rendre maître?

COLIN, *à part.*

J'attendrai, s'il le faut, juſqu'à la fin du jour.
Elle a beau m'éviter; je la verrai paroître.

NICODEME, *à part.*

J'ai beau ruminer ça, je n'y puis rien connoître.
On voit un p'tit minois genti;
N'en faut pas davantage, on eſt tout étourdi...
Mais pourquoi s'allarmer en cette conjoncture,
S'il eſt vrai, comme on me l'a dit,
Que ſtel'-là qui fait la bleſſure,
Eſt auſſi celle qui guérit? ...
Tout ça me tourne la cervelle.
J'n'y comprends rien.

COLIN, *ſoupirant.*

Ah! Bergere cruelle!

NICODEME, *ſe retournant.*

J'entends quelqu'un. C'eſt vous, Monſieur Colin.
Qu'eſt-ç' donc que vous avez? vous paroiſſez chagrin.

COLIN.

J'en ai ſujet.

NICO-

NICODEME.

Bon! bon! c'eſt une bagatelle.
N'faut plus penſer à ça.

COLIN.

Vous ſçavez donc?

NICODEME.

Voir'ment,
Quand on pourſuit quelqu'choſe avec empreſſement,
Et qu'on trouve en chemin quelqu'un qui vous ſupplante,
On n'a pas l'ame trop contente.

COLIN.

Vous m'avez ſupplanté?

NICODEME.

Vous vous gauſſez, je croi:
Qui ſçait ça mieux que vous & moi?

COLIN.

Depuis quand?

NICODEME.

Vous me faites rire.
Qu'eſt-il beſoin de vous le dire?
N'avez-vous pas été mon concurrent?

COLIN.

Cela n'eſt pas poſſible. Et quand?

NICODEME.

Quand, pour avoir la préférence,
J'ai ſçu mettre à propos vingt-cinq louis comptant.
Vous n'en pouviez pas mettre autant,
Vous avez prudemment abandonné la chance.
Et de la ferme enfin je ſuis maître à préſent,
Grace au Tabellion qu'a reçu ma finance.

COLIN.

Gardez-la, que m'importe?

NICODEME.

Eh! c'eſt bien mon avis.
ça n'empêchera pas que nous n'ſoyons amis.

COLIN.

Ce n'eſt pas là le ſujet de ma peine.

NICODEME.

Ah! ah! y a donc d'l'amour ſur jeu?
C'eſt un rude tourment, j'en ai preuve certaine.

COLIN.

Vous êtes amoureux?

NICODEME.

Oui; j'vous en fais l'aveu.
Par bonheur, j'ai de quoi. C'eſt un grand avantage.
Quand on eſt, comme moi, riche & bien établi,
On eſt ſûr, quand on veut, de ſe mettre en ménage.

COLIN.

C'eſt bien l'entendre.

NICODEME.

Ah! Dieu merci,
Je ſçavons un peu les affaires.

COLIN.

Mais l'amour ne va pas ainſi.
Il y faut bien d'autres myſteres.

NICODEME.

Bon! bon! tous ces petits détours,
Ces propos doucereux, ces belles ſimagrées,
Ces phraſes tendres & ſucrées,

Que

Que tant de beaux galans employent tous les jours,
Ne font pas, ſelon moi, le ſuccès des amours.

COLIN.

Et que faut-il de plus ?

NICODEME.

Joindre à ce doux langage
D'un petit coffre fort l'infaillible ſecours.
Avec ça l'on ne rend jamais un vain hommage,
On fait parler une Beauté ſauvage,
Et l'on fait entendre les ſourds.

DUO.

NICODEME. COLIN.

Quand on prend une ferme ...
Ah ! c'eſt bien different.

Pas tant, pas tant, pas tant.
On va chez le Notaire,
Où le Propriétaire,
Met ſon bien à l'enchere.
J'en donne tant ... moi tant.
Cinquante écus ... moi cent.
Toujours en augmentant.
L'argent fait tout' l'affaire.
N'y a point là de compere,
D'ami ni de parent.
Sti-là qu'a l'plus d'argent
Reçoit un adjugé,
Et l'autre ſon congé.

Quand on prend une femme ...
Ah ! c'eſt bien différent.

Pas tant, pas tant, pas tant,
On va trouver le pere,
Bon jour ... Eh bien ! qu'eſt qu'c'eſt ?
Votre fille me plaît,
Vîte baclons l'affaire :
Elle a tant, moi j'ai tant.

Un autre vient doucement ;
Je demande qu'on m'préfere ;
Et y a tant de pot d'vin ...
V'là qu'eſt fini, compere,
Dit le Papa ſoudain ;
Ma fille, drès demain,
Vous baillera la main.

Quand on prend une ferme... Oui, bon : oui, bon.
Quand on prend une femme Eh ! non : eh ! non.
C'eſt même arrangement ; Et c'eſt le ſentiment,
Tout eſt au plus offrant. Qui fait l'heureux amant.

COLIN.

Puisque vous êtes ſûr de votre réuſſite,
Pourquoi faire les frais d'une vaine pourſuite ?
Vous n'avez qu'à nommer l'objet de votre ardeur,
Et ſur le champ vous en ferez vainqueur.

NICODEME.

Le conſeil eſt fort bon. Si j'avois d'la prudence,
Je le ſuivrois certainement.
Mais le Diable, ou l'Amour, (car c'eſt tout un, je penſe,)
En ordonne tout autrement.
J'pourrois choiſir, (vous le ſçavez vous-même)
Ou la grande Jacqu'line, elle a bien des écus ;
Ou la veuve à Grandjean qu'en poſſede encor plus.
Tout ça n'me tente pas. Pourquoi ? parce que j'aime.

COLIN.

Quelque Beauté ſans doute ?

NICODEME.

Eh ! oui, pour mon malheur.
C'eſt la fille la plus av'nante,
La mine la plus attrayante ...
Mais c'eſt qu'elle n'a rien. V'là ce qui m'tient au cœur.

COLIN.

COLIN.

Et de cette Beauté parfaite,
Peut-on ſçavoir le nom?

NICODEME.

Oui-dà. C'eſt Colinette.

COLIN.

Hem?

NICODEME.

Plaît-il?

COLIN.

Quoi?

NICODEME.

Comment?

COLIN.

Son nom?

NICODEME.

C'eſt Colinette.

COLIN.

Cela ſuffit.

NICODEME.

Qu'eſt qu'ça veut dire donc?
Eſt-ce que mon choix n'eſt pas bon?

COLIN.

ARIETTE.

Colinette eſt faite pour plaire,
On ne peut la voir ſans l'aimer;
Il n'eſt point ici de Bergere,
Il n'en eſt point plus digne de charmer.
D'un ſeul regard c'eſt qu'elle enchante;
Elle ravit quand elle chante;
Du Roſſignol, dans le bocage,
On croit entendre le ramage.

Colinette eſt faite pour plaire,
On ne peut la voir ſans l'aimer.
Il n'eſt point ici de Bergere,
Il n'en eſt point plus digne de charmer.

NICODEME.

Morguenne ! elle eſt aimable ; il en faut convenir.
Pour celui qui l'aura ...

COLIN, *vivement.*

C'eſt un bonheur extrême.

NICODEME.

Oh ! oui. C'eſt qu'elle eſt jeune, elle eſt faite ...

COLIN.

A ravir.

NICODEME.

Enfin c'eſt qu'j'en raffolle.

COLIN.

Eh bien ! moi tout de même.

NICODEME, *ſurpris.*

Bah !

COLIN.

Oui.

NICODEME.

Tu veux te divertir ?

COLIN.

Non ; je te parle vrai. S'il faut qu'à Colinette
Tu dis' un mot d'amour, je te parlerai moi :
Ainſi, tiens ta flamme ſecrette.

NICODEME.

Qu'eſt-ce que ça t'fait donc à toi ?
Tu parles là d'un ton qui ne te convient guere.
Eſt-ce ainſi qu'un ami ? ...

COLIN.

COLIN.

Je ne le fus jamais.

NICODEME.

Eh bien! j'm'en moque, & tout exprès
Je m'en vas trouver ma bergere,
Lui conter mon amour; & puis j'verrons aptès ...
Si j'ai le bonheur de li plaire,
Je rirons bien.

COLIN.

Crois-moi, va-t'en.

NICODEME.

Palſanguenne! va-t'en toi-même.
Tu crois me faire peur, mais je ſuis un vivant ...

COLIN, *le menaçant.*

Si je voulois, mon pauvre Nicodeme.

NICODEME.

Ah bien! tien, parlons doucement.
J'n'aime pas l'bruit.

COLIN.

Eh bien! apprend
Que la jeune Beauté dont ton ame eſt éprise
Que cette Colinette eſt l'objet de mes vœux,
Que je l'aime, en un mot, que ſa foi m'eſt promiſe,
Et que j'aſſommerai le rival odieux
Qui voudra traverſer mes feux.

NICODEME.

Vous l'aimez? c'eſt bien fait: mais que penſe la Belle?
Vous aime-t-elle auſſi? car ce n'eſt pas le tout.
Si par hazard vous n'étiez pas d'ſon goût,
Vous auriez tort ici de me chercher querelle.

COLIN.

COLIN.

Je pouvois me flatter de posséder son cœur.
Et c'étoit pour Colin le comble du bonheur.
Mais depuis quinze jours, je ne sçais quel caprice
A fait à son amour succeder la froideur ...
Ah ! pour désarmer sa rigueur,
Il n'est rien dont mon cœur ne fît le sacrifice,
Si je croyois par-là réveiller son ardeur.

NICODEME.

Depuis quinze jours ?

COLIN.

Oui.

NICODEME.

J'en devine la cause :
C'est justement le tems qu'ici je suis venu.
Elle m'a reluqué, vois-tu ;
Et sans doute à m'aimer v'là qu'elle se dispose.

COLIN, *à part.*

J'appreçois des moutons là-bas.
Ma bergere peut-être ici porte ses pas.

NICODEME, *à part.*

J'vois un troupeau dans la prairie.

COLIN, *à part.*

Je voudrois bien lui parler sans témoin.

NICODEME, *à part.*

C'est Colinette : ah ! si ç'drôle étoit loin,
J'irois lui tenir compagnie.
(Haut.)
N'faisons semblant de rien. Adieu, Monsieur Colin.
Sans rancune ; j'irons chacun notre chemin :
Le plus heureux d'nous deux emport'ra la balance.
(Il sort.)

COLIN.

COLIN.

Avec mon infidelle eſt-il d'intelligence ? ...
Non, je ne puis le croire. O Dieux !
Suivons-le ; j'en croirai le rapport de mes yeux.
(*Il ſort.*)

SCENE III.

COLETTE *ſeule, conduiſant ſes moutons.*

ARIETTE.

Du Printems qui vient de renaître,
Chers moutons, goûtez la douceur.
Tout vous rit dans ce lieu champêtre ;
C'eſt pour vous qu'eſt fait le bonheur.
A l'abri des cruelles peines,
Dont l'Amour tourmente mon cœur,
L'inſtant où vous portez ſes chaînes,
Eſt pour vous l'inſtant du bonheur.

J'aimois Colin dès l'âge le plus tendre ;
Son amour & ſes ſoins avoient ſçu m'engager.
Au deſtin le plus doux j'avois droit de prétendre ...
Hélas ! Colin a pû changer !
Je n'ai pour toute compagnie,
Que mes moutons, mon chien, & mon agneau.
Petit agneau, ſeul plaiſir de ma vie,
Eſſaye-toi : rejoins le reſte du troupeau.
Va, commence à courir ſur l'herbette fleurie :
Mais ſonge à ne pas t'égarer.
Je mourrois, s'il falloit de toi me ſéparer.

SCE-

SCENE IV.

COLINETTE, NICODEME.

NICODEME, *à part.*

FORT à propos ici j'apperçois Colinette.
Elle eſt ſeule; pargué ! profitons de l'inſtant.
Il faut, pour l'informer de ma flamme ſecrette,
Lui tourner un p'tit compliment.

ARIETTE.

Vous n'me connoiſſez pas:
Mais dans l'inſtant je vas
En deux mots me faire connoître.
Nicodeme eſt mon nom;
Je ſuis un bon garçon,
Amoureux d'vous, tout ç'qu'on peut être.
Si vous aviez un cœur,
Senſible à mon ardeur,
J'en s'rois charmé, ne vous déplaiſe.
Et p't'êtr' qu'à votre tour,
Avant la fin du jour,
Vous en feriez itou bien-aiſe.

COLINETTE.

Vous vous appellez Nicodeme ?

NICODEME.

Oui Mad'moiſelle, d'pere en fils.

COLINETTE.

Vous êtes ce fermier ? ...

NICODEME.

Juſtement, je le ſuis.
Fermier de Monſeigneur; & par là-d'ſſus, j'vous aime.

COLINETTE.

Vous vous expliquez de façon
A ne me laiſſer aucun doute.

NICO-

NICODEME.

Dam' voyez-vous, j'ſuis un luron
Qui marche à ſon but, coût' qui coûte.
J'ny ſçais qu'ça, moi ; c'eſt mon humeur :
Vous me paroiſſez fort aimable,
J'ſuis pour vous un parti ſortable ;
Et j'vous offre à la fois & mon bien & mon cœur.
Ce que j'vous offre eſt choſe ſûre.
Mon bien eſt clair ; & mon cœur, je vous jure,
A ſe donner à vous trouve tant de plaiſir,
Que, tant que vous voudrez, vous pourrez l'r'tenir.
C'eſt à vous maintenant à décider la choſe.

(Colin paroît dans le fond du Théâtre.)

COLINETTE.

Je vois Colin ... Feignons, pour cauſe.
Excitons ſon dépit. Faiſons lui reſſentir
Tous les maux qu'il m'a fait ſouffrir.

NICODEME.

Vous parlez toute ſeule ? ...

COLINETTE.

Eh ! oui ; c'eſt que je penſe ...

NICODEME.

Et vous avez raiſon ; lorſque l'on fait un choix,
Il faut y r'garder à deux fois.
Eh bien ! qu'eſt qu'vous penſez ? fait' m'en donc confidence.

COLINETTE.

Ce que je penſe eſt très-fort de ſaiſon.

NICODEME.

Je n'en doute pas. Voyons donc.

COLI-

COLINETTE.

ARIETTE.

L'Amour, trop prompt à naître,
Ne tarde pas à disparoître :
Un Rien le fait éclore;
D'un Rien il s'évapore :
C'est un souffle léger
Que rien ne peut fixer.

NICODEME.

Vous dégoisez ça joliment,
C'est un charme que d'vous entendre.
Mais qu'est qu'ça m'fait à moi tout ç'biau raisonnement ?
J'suis un amant fidele & tendre,
D'une amitié solide. Est ç'qu'vous n'aimez pas ça ?

COLINETTE.

C'est tout ce que j'aime, au contraire.

NICODEME.

En ç'cas-là, j'suis ben votre affaire.
Ce que vous aimez, le voilà.

(*Il montre son cœur.*)

SCENE V.

NICODEME, COLINETTE, COLIN.

COLIN, *se montrant tout à coup.*

COLIN.

NON, on te trompe, Nicodeme;

COLI-

NICODEME.

Voilà l'autre à préſent! jarni, quel embarras !

COLINETTE, *à Colin.*

Qui vous demande ici ?

COLIN, *vivement.*

Non, vous ne l'aimez pas.

NICODEME.

Je te dis qu'ſi, moi, qu'elle m'aime.

COLINETTE, *ironiquement.*

Nenni, je n'oſerois ; Colin me le défend.

NICODEME.

Lui ! patguenne, il n'eſt pas vot' maitre.

COLIN.

Me voilà donc certain de votre changement !
C'eſt un nouveau venu que vous aimez ! . . .

COLINETTE, *ironiquement.*

Peut-être.

COLIN.

C'eſt chaque jour nouveau galant! ...

COLINETTE, *d'un ton plus ſérieux.*

Ah! Monſieur Colin doucement.

COLIN.

ARIETTE.

Eh ! bien, ſuis donc ton penchant volage ;
Mon cœur enfin, mon cœur ſe dégage.
Le dépit, en ce jour,
Sans retour,
Oui, le dépit ſuccede à l'amour.
Déſormais
Je fuirai tes attraits.

C'en eſt fait, je vais rompre ma chaîne,
Oui, la haine,
Dès ce jour,
Succede à l'amour.

COLINETTE.

Je me le tiens pour dit, Colin. Séparons-nous.

NICODEME.

Allez-vous-en.

COLIN.

Tais-toi. Redoute mon courroux.

COLINETTE, *à Colin.*

Sortez.

NICODEME.

Vous le voyez; c'eſt elle qui l'exige.
(*A Colinette.*)
Fi! qu'c'eſt laid d'êtr' comm' ça querelleur & jaloux!

COLINETTE.

Laiſſez-moi tranquille, vous dis-je.

COLIN, *avec dépit.*

Vous le voulez ... Eh bien! je pars.
De mon heureux rival récompenſez la flamme,
Etalez à ſes yeux les tranſports de votre ame.
Il le mérite à tant d'égards!
Adieu.
(*Il paſſe du côté de Nicodeme qui fait un mouvement de frayeur. Il lui prend la main qu'il ſecoue rudement en diſant:*)
Adieu. (*Il ſort.*)

SCE-

SCENE VI.

NICODEME, COLINETTE.

NICODEME, *secouant la main comme si Colin lui avoit fait mal.*

MORGUE', pas tant de politesse.

(A Colinette.)
C'est un traître, il n'faut pas s'y fier.
Il cherche en vous faisant caresse,
Les moyens de vous estropier.
Vous faites bien de l'éconduire.
Tenez, n'me parlez pas de ces p'tits freluquets.
Dans l'abord ils peuvent séduire,
Mais ils perdent beaucoup, quand on les voit de près.
N'pensez-vous pas de même.

COLINETTE.

Oh! oui, je vous assure.
La mine est trompeuse à présent.

NICODEME.

En ç'cas-là méfiez-vous-en;
Ne vous arrêtez pas à la seule figure;
Et pour être à l'abri des piéges qu'on vous tend,
Terminons sans délai notre petite affaire.

COLINETTE.

Terminer est bien dit. Mais je crois qu'il faudroit
Un peu mieux se connoître.

NICODEME.

Il n'est pas nécessaire.
Moins on choisit, souvent moins on a de regret.

COLINETTE.

Mais enfin ...

NICODEME.

Mais enfin, d'une ſimple Bergere,
Je veux faire de vous une riche Fermiere;
Voilà ç'qui doit pour moi fixer votre raiſon.

COLINETTE.

Mais tout cela n'eſt rien.

NICODEME.

Si, parguẽ, c'eſt quelqu'choſe;
On ne trouv' pas toujours ſi bonne occaſion.
Et je n'mets au marché qu'une petite clauſe,
C'eſt que de votre cœur il faut me faire don.

COLINETTE.

ARIETTE.

Je ne veux plus donner mon cœur
Sans ſçavoir à qui je le donne.

Fillette dont l'ame eſt trop bonne,
Fait elle-même ſon malheur.

Je ne veux plus donner mon cœur
Sans ſçavoir à qui je le donne.

Telle qui cède à ſon vainqueur
De ſon amour le prix flatteur,
Dans le Berger qu'elle couronne,
Trouve un ingrat qui l'abandonne.

Je ne veux plus donner mon cœur
Sans ſçavoir à qui je le donne.

NICODEME.

C'eſt fort bien arrangé. Mais qu'eſt qu'tout ça veut dire?

COLI-

COLINETTE.

Que je n'ai pour vous nul penchant.
Que ſi, pour ſoulager votre tendre martyre,
Vous attendez de moi quelqu'adouciſſement,
Vous perdez votre peine.

NICODEME.

Eh! bien, v'là qui s'entend.
Vous n'm'aimez pas?

COLINETTE.

C'eſt la vérité même.

NICODEME.

Tant pis, car je croyois ...

COLINETTE.

Non, Monſieur Nicodeme,
Vos offres ne me tentent pas.
Autant que je le dois, j'en ſuis reconnoiſſante.
De vous, de vos écus je fais beaucoup de cas;
Mais je ſuis bien votre ſervante.
(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

NICODEME, *ſeul.*

ELLE eſt franche, du moins, malgré tous ſes mépris.
C'eſt une qualité qui vaut toujours ſon prix.
Mais, d'la façon dont ell' s'arrange,
Je n'ai pas trop d'eſpoir, à ce qu'il me paroît.
Seroit-elle ſi peu ſenſible à l'intérêt?
Pargué, mon malheur eſt étrange.

Dans le monde on publie, on s'plaint d'tous les côtés
Qu'il n'eſt plus de jeune Beautés
Qu'on ne puiſſe adoucir en leur f'ſant avantage;
Et s'il en eſt que l'on doive excepter,
S'il en eſt que le bien ne puiſſe pas tenter,
N'y en a qu'une, peut-être ... ell'me tombe en partage.
Je n'y renonce pas encore tout-à-fait.
Morguenne! & puiſqu'on me refuſe,
J'veux lui jouer quelqu' tour, inventer quelque ruſe
Qui l'oblige à m'aimer en dépit qu'elle en ait.
Oh! j'vais méditer un projet ...
Bon ... Je le tiens ... Eh! vive Nicodeme,
On verra qu'il n'eſt pas un ſot.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

COLIN, COLINETTE.

COLIN, *pourſuivant Colinette.*

De grace encor un petit mot.

COLINETTE.

Non, Colin, laiſſez-moi.

COLIN.

Quelle rigueur extrême!
Qu'eſt devenu l'amour que vous aviez pour moi?

COLINETTE.

Cet amour eſt éteint.

COLIN, *viſ & animé.*

Je veux ſçavoir pourquoi.

COLI-

COLINETTE.

Il vous ſied bien, perfide que vous êtes,
Il vous ſied bien d'oſer m'interroger !
Après les tours que vous me faites,
Quelles raiſons de moi pouvez-vous exiger ?

COLIN, *d'une colere froide.*

Aucune. Le caprice eſt diſpenſé d'en rendre.

COLINETTE, *de même.*

Fort bien. Je ſuis, à vous entendre,
Une capricieuſe, une ingrate ... mais vous,
Que d'un mot je pourrois confondre ...

COLIN, *plus vif.*

Parlez donc, je m'expoſe à tout votre courroux :
Parlez, je ſçaurai vous répondre.

COLINETTE, *ironiquement.*

Je le crois. Rien de vous ne m'étonne à préſent.

COLIN, *plus radouci.*

D'accord. De mon dépit je ne ſuis plus le maître,
J'y mêle trop d'aigreur peut-être:
Mais de grace, écoute un moment.
Depuis le jour heureux ... Non, ton ame perfide,
Me préparoit dès-lors tous les maux que je ſens.
Depuis ce jour enfin où ta bouche timide
Me fit ce tendre aveu qu'aujourd'hui tu démens,
Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait, qui ne tendît encore
A t'aſſurer d'un cœur où tu regnois trop bien ?
Dans nos champs pour te voir je dévançois l'aurore ;
Pour ſoigner ton troupeau j'abandonnois le mien ;
Nos travaux, nos loiſirs, le plaiſir & la peine,
Tout étoit commun entre nous.

Peux-tu te rappeller une ſi belle chaîne,
Et ne pas regretter des momens auſſi doux.

COLINETTE.

Sans doute, je me le rappelle
Ce tems où je croyois Colin tendre & fidele:
Mais je me le rappelle en vain,
Rien ne peut à mes yeux juſtifier Colin.

COLIN.

Dites plutôt que j'ai ſçu vous déplaire,
Que vous vous ennuyez de mes ſoins aſſidus;
Sans affecter une fauſſe colere,
Sans m'imputer des torts que je n'ai jamais eus.

COLINETTE.

Jamais ! je vous croirois peut-être,
Si vous ne m'aviez pas appris à vous connoître,
Mais j'ai vû de mes yeux votre infidélité.
Démentez donc la vérité.

ARIETTE.

A la fête du village,
(Je m'en ſouviendrai longtems ;)
Au mépris de vos ſermens,
Liſon reçut votre hommage.
Eſt-ce ainſi qu'un tendre amant
Sçait prouver qu'il eſt conſtant ?

COLIN.

Dès l'inſtant que Nicodeme,
Oſe vous parler d'amour,
Vous , ſans uſer de détour,
Vous lui répondez de même.
Eſt-ce ainſi qu'à votre amant,
Vous gardez un cœur conſtant ?

COLINETTE.

Je pouvois très bien entendre,
Vous demandiez un baiſer ;

On

On voulut vous refuſer :
Mais vous ſçûtes bien le prendre.
Eſt-ce ainſi qu'un tendre amant
Sçait prouver qu'il eſt conſtant ?

COLIN.

Cet aveu qu'à ma tendreſſe
Vouz aviez tant refuſé,
Pour lui devient plus aiſé ;
Il l'obtient par ſa richeſſe.
Eſt-ce ainſi qu'à votre amant
Vous gardez un cœur conſtant ?

ENSEMBLE.

COLINETTE.	COLIN.
Après tant de perfidie,	Et, malgré ta perfidie,
Tu ne fais qu'un vain effort ;	Mon penchant eſt le plus fort;
Et le malheur de ma vie	Pour le malheur de ma vie,
Seroit de t'aimer encor.	Il faut que je t'aime encor.

(Colinette ſort.)

SCENE IX.

COLIN, *un moment ſeul*, & NICODEME *enſuite.*

COLIN.

ELLE ne m'aime plus ! Nicodeme l'emporte.
Il avoit bien raiſon, la fortune fait tout.
Auroit-elle ſi peu de goût ?
Nicodeme !... à ce nom la fureur me transporte.

NICODEME.

Colin rêve toujours.

COLIN.

Oui, je penſois à toi.
J'enviois ton bonheur.

NICODEME.

Il n'eſt pas grand encore.

COLIN.

Tu veux diſſimuler. Je gage qu'on t'adore.

NICODEME.

Pas du tout.

COLIN.

On t'a dit de cacher...

NICODEME.

Non, ma foi.
On m'a dit nettement qu'i gn'y avoit rien à faire,
Que j'avois beau d'mander, que je n'obtiendrois rien.
Mais je la réduirai, j'en ſçais un bon moyen.

COLIN.

Quel eſt-il ?

NICODEME.

Oh ! c'eſt mon affaire.
Tous les moutons que garde la Bergere
Lui ſont donnés en compte... Il eſt de ſon devoir
D'empêcher qu'i n's'en perde... Et quand ce vient le ſoir,
S'il s'en trouve un de moins, elle en eſt reſponſable.

CO-

COLIN.

Sans doute. As-tu fondé tes projets là-dessus,
Pour rendre Colinette à tes vœux favorable?
Cela feroit plaisant & nouveau.

NICODEME.

J'ai fait plus.

COLIN.

Quoi donc?

NICODEME.

Rien, rien; suffit. Tout à l'heure la Belle
Avec vous causoit gentiment.
Quand on cause, le tems s'écoule promptement.
On croit que l'chien est là pour faire sentinelle:
La Bergere manque de soin;
Mais le loup quelqu'fois n'est pas loin.
Le chien s'endort, & la bête cruelle
Profitant de l'occasion,
S'élance sur sa proie, enleve quelqu'mouton,
Quelqu'brebis, quelqu'agneau...

COLIN, *vivement.*

Dieux! feroit-il possible!
Ah! ce coup lui sera sensible.
Son Agneau, son Agneau chéri,
Une bête l'auroit ravi!

NICODEME.

Une bête? Oui... non... si fait.

COLIN.

Mais Colinette
Ne pourra pas s'en consoler.
Puisque tu le voyois, butord...

NICO-

NICODEME, *étonné.*

Comme il me traite !...

COLIN.

Au ſecours de l'Agneau pourquoi ne pas voler ?

NICODEME.

Vous penſez donc que la Bergere
Pour qui le lui rendroit, auroit quelque retour ?...

COLIN, *à part.*

Je crois voir ici du myſtere.

NICODEME.

Que ça f'roit naître ſon amour ?

COLIN.

(Haut.) *(A part.)*
Sans doute. Et dans mon cœur je ſens l'eſpoir renaître.
(Haut.) Il en eſt tems encor, peut-être.
De tous côtés je m'en vais le chercher,
Le délivrer, ou le venger. *(Il ſort.)*

SCENE X.

NICODEME, *ſeul.*

Cherche, cherche ; je ſuis tranquille ;
S'il le trouve, il s'ra ben habile.
Dans la grange où je l'ai niché,
Le p'tit animal eſt caché.
J'entends des pleurs... c'eſt Colinette.

Ell'

Ell' gémit ſûrement d'la perte qu'elle a faite.
Laiſſons-la s'affliger encor un p'tit moment.
Quand j'la conſolerons, ſon plaiſir s'ra plus grand.
(Il ſe cache.)

SCENE XI.

COLINETTE, NICODEME, *caché.*

COLINETTE.

ARIETTE.

MON cher agneau, quel triſte ſort.
Mon cher agneau ſans doute eſt mort.

On me l'a pris. Où peut-il être ?
L'hiver dernier l'avoit vû naître.
Il ne prenoit que de ma main
L'herbe des prés, la fleur de thyn.
On l'aura pris. Où peut-il être ?
Mon cher agneau, quel triſte ſort !
Mon cher agneau ſans doute eſt mort.

Il me ſuivoit toujours bêlant ;
D'un coup de tête careſſant,
Il répondoit à ma tendreſſe...
Ah ! quel chagrin ! quelle triſteſſe !
Il portoit au cou le ruban
Dont Colin m'avoit fait préſent.
Colin, Colin n'étoit qu'un traître.
Mais mon agneau... Où peut-il être ?
Mon cher agneau, quel triſte ſort !
Mon cher agneau ſans doute eſt mort.

SCENE

SCENE XII.

COLINETTE, NICODEME.

NICODEME.

Qu'avez-vous donc ? vous v'là bien éplorée.

COLINETTE.

Mon cher Monſieur, je ſuis déſeſpérée.
Apprenez-moi ce qu'il eſt devenu.

NICODEME.

Qui ?

COLINETTE.

Par haſard ne l'auriez vous pas vû ?

NICODEME.

Et qui donc ?

COLINETTE.

Mon cher Nicodeme...

NICODEME.

(A part, en s'applaudiſſant.)
Mon cher ! fort bien. La ruſe fait effet.

COLINETTE.

Je l'ai perdu, j'en ai bien du regret.

NICODEME.

Dites donc ce que c'eſt.

CO-

COLINETTE.

Hélas ! tout ce que j'aime ;
Mon Agneau.

NICODEME.

Ce petit mouton,
Si jeune, si gentil, si doux ? ...

COLINETTE.

Achevez donc.

NICODEME.

Qui porte une sonnette au cou ?

COLINETTE.

C'est cela même.

NICODEME.

Il est perdu ?

COLINETTE.

Perdu.

NICODEME.

Je le retrouverai.

COLINETTE.

Tout de bon ?

NICODEME.

Oui, oui ; je l'espere.

COLINETTE.

Vous sçavez donc ? ...

NICODEME.

Laissez-moi faire.

CO-

COLINETTE, *lui prenant la main.*

Ah! comme je vous aimerai!

NICODEME.

(A part, d'un air satisfait.) (Haut.)

Je l' sçavois bien. Ne soyez pas en peine.

COLINETTE.

Il ne peut être loin d'ici.
Ne vous rebutez pas.

NICODEME, *affectueusement.*

Non, ma petite Reine.

COLINETTE, *s'en allant.*

De mon côté, je vais chercher aussi.

NICODEME.

C'est comm' si vous l'aviez. Mais si je vous l'ramene... Ecoutez donc. Voyons. Qu'est ç'que vous m'donnerez?

COLINETTE, *vivement.*

Oui, oui. Tout ce que vous voudrez.

(Elle sort.)

SCENE XIII.

NICODEME, *seul.*

V'là qui vaut fait; j'ai sa promesse.
Pargué, Monsieur Colin; je nous moqu'rons bien d'vous.
Avec son p'tit air aigre-doux,

Il

Il ſemble devant lui qu'il faut que tout s'abaiſſe.
Pour la ſeconde fois, j'l'emport'rai donc ſur lui.
J'ai la ferme, bientôt je vais avoir la femme :
Il en enragera dans l'ame ;
Tant mieux. Je rabattrai ſon caquet étourdi.
Allons chercher d'abord. . .

SCENE XIV.

NICODEME, COLIN.

COLIN.

Où vas-tu donc ſi vîte ?

NICODEME.

Je vais... Toi-même d'où viens-tu ?
L'as-tu trouvé ?

COLIN.

Quoi ?

NICODEME.

Le mouton perdu.

COLIN.

Ma foi, je n'ai tenté qu'une vaine pourſuite.
Dans les champs, dans les bois, j'ai cherché, j'ai couru,
J'ai demandé par-tout; perſonne ne l'a vû.

NICODEME, *le raillant.*

Vous êtes mal adroits, vous autres.
Si je m'y mets, je gage le trouver.

COLIN.

Moi je gage que non.

NICODEME.

Moi je veux vous prouver
Que mes ſecrets valent mieux que les vôtres.

COLIN.

Tant mieux ; c'eſt ce qu'il faudra voir.

NICODEME.

Adieu, bon jour.

COLIN.

Adieu.

SCENE XV.

COLIN, *ſeul, le regardant aller.*

Le pauvre ſire,
A mes dépens, croit ſe donner à rire.
(*Il tire de ſa poche la clochette de l'agneau qu'il a détachée.*)
Ce qu'il cherche eſt en mon pouvoir ;
Et c'eſt lui qui, dans ſon eſpoir,
En croyant me tromper, s'abuſe.
(*Par réflexion.*)

Pour

Pour un cœur bien épris, cruelle extrémité!
Il faut attendre de la ruſe
Ce que mon tendre amour a ſi bien mérité!
Qu'importe, après tout, quand on aime,
A quel prix on obtient un bonheur qui nous fuit?
Profitons du moyen, puiſqu'il s'offre lui-même,
D'enlever Colinette au ſot qui la pourſuit.
Le voici, je crois, qui s'avance.
Il cherche, à droite, à gauche. Il a l'air interdit.
Pour l'entendre jaſer & ſavoir ce qu'il penſe,
Ecoutons ſans faire de bruit.

SCENE XVI.

NICODEME, COLIN, *caché.*

NICODEME.

RECITATIF.

Hélas! tout eſt perdu,
Ma proie eſt échappée. O malheur imprévû!
Rien n'li manquoit dans la cachette
Où je l'avois mis prudemment.
Je ne ſçais pourquoi ni comment
Il eſt ſorti de ſa retraite;
Ou de l'en détourner, quelqu'un a pris le ſoin...
(Colin ſonne la Clochette dans la couliſſe.)
Chut... chut... j'entends la petite clochette,
Le petit mouton n'eſt pas loin.
(Nicodeme prêtant l'oreille.)

Ecoutons... (*a*) Juſtement.
Oui; c'eſt lui... (*b*) Je l'entend. (*c*)
(*Nicodeme imite avec la voix le ſon de la clochette.*)
Drelin, drelin, drelin.
(*Il parcourt le Théâtre.*)
Mais je le cherche en vain. (*d*)

D U O.

NICODEME.

Je l'entends encore.
Où s'eſt-il fourré ?
(*Il entre dans la premiere couliſſe à gauche.*)

COLIN *entre ſur le Théâtre par la quatrieme à gauche.*
Ah ! pauvre pecore,
Je t'attraperai.
(*Il ſort par la quatrieme à droite.*)

NICODEME, *ſortant de la premiere à gauche,*
Petit agnelet,
Petit moutonnet.
(*Il paſſe derriere le boſquet.*)

COLIN, *au milieu du Théâtre.*
Pour nous divertir,
Faiſons-le courir.
(*Il ſe ſauve vers le fond du Théâtre.*)

NICODEME, *rentrant.*
Il s'moque, je penſe.
Quelle manigance ?

Quand

(*a*) Colin caché, ſonne la clochette.
(*b*) Colin ſonne.
(*c*) Colin ſonne encore.
(*d*) Colin ſonne.

Quand j'crois l'attraper,
Il ſçait m'échapper. (*a*)

(*Il ſort pour aller derriere la toile, du côté droit.*)

COLIN, *rentre ſur le Théâtre par la gauche.*

De ton ſtratagême,
Mon cher Nicodeme,
Je profiterai,
Ou je ne pourrai.

(*Il paſſe derriere la maſure, & ſonne.*)

NICODEME, *revient au milieu du Théâtre.*

C'eſt pis qu'un lutin.
Je me laſſe enfin. (*b*)
De cette mâſure
Le ſon paroît v'nir.

COLIN, *ſe montre derriere Nicodeme, & le ſuit pas à pas.*

Vas-y. Je t'aſſure,
Je ſçaurai t'y t'nir.

(*Nicodeme entre dans la maſure, Colin l'y enferme.*)

DUO.

NICODEME, *en dedans.*	COLIN, *en dehors.*
Qu'eſt qu'ceſt donc qu'ça ? (*bis.*)	Il eſt bien là.
	Il s'y tiendra.
J'ſuis en priſon !	Demeure coi ;
Ouvrez-moi donc.	L'agneau ſans toi
Veux-tu m'ouvrir?	Se cherchera,
Veux-tu finir ?	Se trouvera.
Monſieur Colin !	Demeure là
Maudit Colin !	Juſqu'à demain.

NICODEME, *dans la maſure.*

Monſieur Colin, trève de badinage.

(*a*) Colin ſonne. (*b*) Colin ſonne.

COLIN.

Repoſez-vous, mon cher ; vous devez être las.

NICODEME, *ſe battant contre la porte.*

Morgué, je vais faire tapage,
Et jetter la cahutte en bas.

SCENE XVII. & derniere.

NICODEME, *enfermé*, COLIN. COLINETTE.

COLINETTE, *ſe croyant ſeule.*

J'ai beau chercher, rien ne s'offre à ma vue.
Ah! je l'ai perdu pour toujours.

COLIN, *à part.*

Colinette paroit. Que mon ame eſt émue !
De la clochette encor employons le ſecours.

(Il ſe cache dans un petit boſquet qui ſe trouve à ſa gauche ſur le Théâtre.)

COLINETTE.

Helas ! que je ſuis malheureuſe !
Tout s'eſt uni pour m'affliger.
De cette perte fâcheuſe
Qui pourra me dédommager ?
J'ai tant couru ... que je ſuis hors d'haleine ...
Comme moi, Nicodeme aura perdu ſa peine ..,
Il n'oſe plus ſe montrer à mes yeux.
Il craint de m'annoncer cette triſte nouvelle,
Il m'abandonne ... eh bien ! tant mieux;
Tout amant à préſent me devient odieux.

NICO-

NICODEME, *en dedans.*

Colinette!

COLINETTE.

Je crois que c'eſt lui qui m'appelle.

NICODEME, *criant.*

Colinette, délivrez-moi.

COLINETTE, *ſe relevant.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

NICODEME.

Delivrez-moi, je vous en prie.

COLINETTE.

Mais où donc êtes vous?

NICODEME, *criant très-haut.*

En priſon, jarnigoi!

COLINETTE.

En quel endroit?

NICODEME, *fort haut.*

Ici. (*Il frappe à la porte de la cahutte.*)

COLINETTE, *ſouriant.*

Quelqu'un a voulu rire.

NICODEME.

Venez donc.

COLINETTE.

vivement.

Je m'en vais ... attendez (*a*) ... je reſpire.
Mon agneau, mon ami, c'eſt lui ... ſuivons ſes pas.
Il eſt dans ce boſquet, je vais le ſaiſir ... (*b*) ah!
(*très-vif.*)

(*a*) Colin dans le boſquet fait entendre la clochette.

(*b*) Elle fait un cri de ſurpriſe en trouvant Colin au lieu de l'agneau.

C'eſt vous qui l'avez pris ... vous avez la clochette ...
Qu'en avez-vous fait? . .

COLIN.

Calme-toi.
Il eſt en ſûreté, n'en ſoit point inquiette :
Mais, je t'en prie, écoute moi.
(*Il lui prend la main.*)

COLINETTE, *retire ſa main.*

Non, non.

COLIN.

Tu ne veux rien entendre!
Tu me réduis au déſeſpoir ...

COLINETTE.

Point de diſcours, commencez par me rendre ...

COLIN.

Oui, vous l'aurez.

COLINETTE.

Je veux le voir.

COLIN.

Je vous réponds de lui, n'en ſoyez point en doute.
Aſſeyez-vous.

COLINETTE, *s'aſſied ſur le gazon de façon qu'elle lui tourne le dos.*

Eh bien! parlez, je vous écoute.

COLIN.

Regarde-moi du moins ... ou reçois mes adieux.
Oui, ſi ton cœur eſt inflexible,
Si j'ai perdu l'eſpoir de te rendre ſenſible,
Pour la derniere fois tu me vois en ces lieux.
Dans les regrets je paſſerai ma vie;

Mais

Mais tu ne ſeras pas plus heureuſe que moi,
Quand tu ſçauras un jour, malgré ta jalouſie,
Que toujours fidele à ſa foi,
Jamais mon cœur n'aima que toi.

NICODEME, *dans la cabane.*

Venez-vous ? .. je n'entends perſonne ;
Tout le monde ici m'abandonne ...
Eſt-c'que je n'pourrois pas trouver quelque moyen ?

COLINETTE.

Vous le dites ... dois-je vous croire ?

COLIN.

Oui, tu le dois, ſi tu me connois bien ;
Sur quoi peux-tu fonder tes reproches ? ſur rien.

COLINETTE.

Ah ! ſur rien ! j'ai bonne mémoire.
Et Liſon ? ..

COLIN.

Quoi ! Liſon ? faut-il te dire encor
Que Liſon & Lucas, (peut-être avoit-il tort),
Prêts à s'unir tous deux par un doux mariage,
Ont eu querelle enſemble, & pour les accorder,
Tous leurs amis dans le village
M'ont prié de les ſeconder.
J'ai réuſſi ; l'Amour & tout ce qui le touche
A mon cœur, tu le ſçais, fut toujours précieux ;
Et ... j'en ai l'aveu de leur bouche,
Par mes ſoins, dans huit jours, ils ſont unis tous deux.
Cet exemple, ma chere, eſt un modele à ſuivre ;
Pardonnons-nous tous deux, & que tout ſoit fini :
Sans toi Colin ne ſçauroit vivre,
Crois-tu pouvoir vivre ſans lui ?

COLINETTE, *hésitant.*

Vraiment ! . .

COLIN.

Acheve donc, je connois ta franchise.

COLINETTE.

Hélas ! que veux-tu que je dise ?
Mon silence t'en dit assez :
Ton repentir, s'il est sincere,
En ce moment désarme ma colere,
Et mes soupçons sont effacés.

NICODEME, *paroissant par une lucarne de la cabane.*

Enfin j'en sortirai peut-être,
Quand je devrois, morgué, sauter par la fenêtre.

COLIN, *à Colinette.*

Quel bonheur ! je suis enchanté.
Ne disputons que de tendresse,
D'amour, & de fidélité.

NICODEME, *descendant par-dessus le toit.*

Doucement, t'nons-nous bien, un coup de maladresse,
Nous jetteroit sur le côté.

COLINETTE.

Je le veux bien.

COLIN.

Il est donc vrai, ma chere,
Que tu me rends ton cœur ?

COLINETTE.

Oui, je te le promets.

NICO-

NICODEME, *descendu.*

Je ne trouve plus ma bergere.

COLIN.

Et tu ne changeras jamais.

COLINETTE.

Jamais.

NICODEME, *s'approchant du bosquet & voyant les amans.*

Ah! palsangué, v'là bien une autre histoire!

COLIN.

Et Nicodeme?..

COLINETTE.

Qui? cet amant suranné?..
Quoi! tout de bon, tu t'es imaginé ...
Ah! tu ne m'as pas fait l'injure de le croire ...

NICODEME, *à part, & les espionnant.*

Fort bien, on dit ici de biaux vers à ma gloire.

COLIN.

Non, & pour effacer ces soupçons odieux,
Pour te faire oublier l'outrage,
Que par son ridicule hommage,
L'imbécille aujourd'hui faisoit à tes beaux yeux,
Donne-moi ...

COLINETTE.

Quoi?

COLIN.

De grace .. un doux baiser pour gage.

COLINETTE.

Un baiser!...

NICO-

NICODEME, *à part.*

Un baiſer! ſarpedié, voyons ça.

COLIN.

Vous me refuſez donc?

COLINETTE.

Sans doute.

NICODEME, *à part.*

Il le prendra,
Sans attendre que l'on lui donne.
(*Colin embraſſe Colinette.*)

COLINETTE.

Colin!..

NICODEME, *à part.*

L'y v'là, le malin corps!

COLINETTE.

Moderez un peu vos tranſports.

COLIN.

Tu boudes, rends le moi.

COLINETTE.

Non, non, je te pardonne.
Mais n'y retourne plus.

COLIN, *tranſporté.*

Ah! que je ſuis heureux!

NICODEME, *ſe montrant.*

C'eſt vrai, c'eſt vrai.

COLIN & COLINETTE.

C'eſt vous!

NICODEME.

La petite commere!
Et le mouton perdu, vous n'y penſez plus guère.

COLIN.

COLIN.

C'eſt lui qui l'avoit pris.

NICODEME.

Oui, mais t'as ben fait mieux:
Tu l'as trouvé toi ; que t'en ſemble?

COLIN.

Bon ! bon ! je n'ai pas tes ſecrets.

NICODEME.

Va, va, j'ai ceux d'en voir plus que je ne voudrois.

COLINETTE.

Eh! qu'avez-vous donc vû ?

NICODEME.

Qu'vous êt' fort ben enſemble,
Et qu'il n'vous manque plus que le tabellion.

COLIN.

Ma chere amie, il a raiſon.

NICODEME.

Pour moi, j'n'y prétends rien; ma flamme eſt amortie:
Mais la ferme après tout me dédommagera:
Dans quelque tems d'ici chacun de nous verra
Qui fait l'plus de profit d'une femme jolie,
Ou d'une bonne métairie.

COLIN, *à Colinette.*

Ainſi donc, à demain.

COLINETTE, *héſitant.*

Nous verrons.

COLIN.

C'eſt tout vû.
Pen-

Pendant ces quinze jours, d'un bonheur attendu
J'ai pensé voir frustrer mon esperance,
Et je brûle d'impatience
De reparer le tems perdu.

VAUDEVILLE.

NICODEME.

Il faut, m'a-t-on dit, quand on aime,
Employer quelque stratagême :
Mais il faut pour ça ben d'l'esprit.
Colin, plus prompt & plus habile,
A rendu ma ruse inutile,
En la tournant à son profit.
Par le secours de la clochette,
Tout en faisant drelin, drelin, drelin, drelin,
Au piége il a pris Colinette.
Une autrefois je s'rai plus fin,
J'attraperai Monsieur Colin.

COLIN.

L'amour quelquefois dans une ame,
En langueur voit tomber sa flamme,
Et s'endort au sein du bonheur :
Un petit grain de jalousie,
Le guérit de sa léthargie,
Et lui rend sa premiere ardeur.
C'est pour l'amant une clochette
Qui lui fait din, drelin, drelin, drelin. drelin !
Aussi tôt son cœur s'inquiette ;
Il se ranime & va grand train,
Avec un tel réveil-matin.

COLI-

COLINETTE, *au Public.*

Messieurs, cette Pièce nouvelle,
N'est en soi qu'une bagatelle;
C'est à vous d'y mettre le prix.
Daignez, en cette circonstance,
Nous prouver par votre indulgence,
Que vous nous traitez en amis;
Et chaque jour, quand la clochette
En ces lieux fait drelin, drelin, drelin, drelin,
Accourez dans cette retraite;
Et n'en sortez qu'avec dessein
D'y revenir le lendemain.

Approuvée à Paris le 31 *Juillet* 1766.

LE PEINTRE AMOUREUX DE SON MODELE,

COMEDIE EN DEUX ACTES,

MESLE'E D'ARIETTES,

Parodiée dal Pittore Innamorato, *Intermede Italien.*

Par Mr. ANSEAUME.

La Musique de Mr. DUNY.

Représentée sur le Théâtre de la Cour, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le Nov. 1767.

* * * *
* * *
* *
*

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

MDCCLXVII.

Avec Permission du ROI.

ACTEURS.

ALBERTI, *Peintre*, Mr. Casimir.

ZERBIN, *Eleve du Peintre*, Mr. De la Tour.

JACINTE, *vieille Gouvernante d'Alberti*, Mad. Dartimon.

LAURETTE, *jeune fille, aimée de Zerbin & d'Alberti*, Mad. Dinesi.

La Scene est dans la Maison d'Alberti.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

LE PEINTRE AMOUREUX DE SON MODELE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le Cabinet d'un Peintre. On y voit deux Tableaux posés sur un chevalet, l'un plus petit sur lequel Zerbin travaille.

SCENE PREMIERE.

ALBERTI, JACINTE, ZERBIN.

ALBERTI, *à Zerbin.*

ARIETTE.

Oh! pour le coup!
Je perds patience,
Tant de négligence
Me met à bout.

J'ai beau t'inſtruire,
J'ai beau te dire
Soir & matin,
Zerbin, Zerbin,
Ce n'eſt qu'à force d'étude,
Et du travail le plus rude,
Qu'un Peintre fait ſon chemin;
Zerbin, Zerbin,
Me laiſſe parler en vain.
Encore ?
Mais ce n'eſt pas cela :
Pécore ?
Que diable fais-tu là ?
Crois moi, va prendre un rateau,
Et laiſſe là ton pinceau :
Oui, dans ta main un rateau,
Conviendroit mieux qu'un pinceau.

N'eſt-ce pas une honte à l'âge où je vous voi ?

JACINTE.

Eh ! bien, il fera mieux ; calmez cette colere.

ZERBIN.

Mais ce n'eſt pas ma faute.

ALBERTI.

Eſt-ce la mienne à moi ?

JACINTE.

On ne fait pas toujours ce que l'on voudroit faire.
Allez, mon fils, allez à votre affaire.
Vous devriez être déja parti.

ALBERTI.

A propos, ſi dans mon abſence,
On amenoit ici

Cette

Cette jeune Beauté que j'attends aujourd'hui,
Pour ſervir de modéle au Tableau que voici,
Pour la bien recevoir, qu'on faſſe diligence.

JACINTE.

Vous ſerez ſatisfait de mon obéiſſance.

Alberti ſort.

SCENE II.

JACINTE, ZERBIN.

ZERBIN.

Le Seigneur Alberti devient bien déplaiſant,
Il ne parle plus qu'en grondant.

JACINTE.

ARIETTE.

Le moyen de faire autrement !
Avec un ſoin extrême,
Il cultive votre talent,
Il ſe donne bien du tourment,
Et vous êtes toujours le même :
Indolent,
Nonchalant,
Ricanant,
Sans propos, ſans ménagement.
Pour vaincre votre pareſſe,
C'eſt en vain qu'il vous preſſe;
Vos progrès n'en ſont pas moins lents.
Ah ! ah ! que la jeuneſſe,

Connoit bien peu le prix du tems !
Le moyen de faire autrement ! &c.
A quoi penſez-vous donc ?

ZERBIN.

Du mieux qu'il m'eſt poſſible,
Je vous écoute.

JACINTE.

Non, vous avez l'air diſtrait.
Vous ſoupirez ! je ſçais votre ſecret,
Oui, vous avez le cœur ſenſible.
Peut-on ſçavoir pour quel objet ?

ZERBIN.

Je ne le connois pas moi-même.

JACINTE.

Vous ne le connoiſſez pas ?

ZERBIN.

Non.

JACINTE.

Ah ! le pauvre garçon !
Aimer, & ne ſçavoir où prendre ce qu'il aime,
C'eſt avoir du guignon.

ZERBIN.

ARIETTE.

Me promenant près du logis,
Sans y ſonger,
Mon cœur fut pris,
Mon pauvre cœur, mon pauvre cœur,
Sans

Sans y ſonger,
Mon cœur fut pris,
Sans y penſer
Mon cœur fut pris.
Certaine mine,
Fine,
Au déclin du jour,
Me guettoit à la ſourdine
Pour me jouer ce beau tour!
Mon pauvre cœur, mon pauvre cœur,
Sans y ſonger,
Mon cœur fut pris;
Sans y penſer,
Mon cœur fut pris.
Bouche appétiſſante,
Taille élégante,
Petit pied mignon,
Petit œil fripon;
Sans ce qu'elle a,
Par ci par là,
Mon pauvre cœur
Soudain fut pris,
Ah, ah! mon cœur fut pris.
Mon pauvre cœur,
Sans y ſonger,
Mon cœur fut pris,
Sans y penſer,
Mon cœur fut pris.

JACINTE.

AIR. *Je ne vous ai vu qu'un ſeul petit moment.*

Quoi! pour l'avoir vûe un ſeul petit moment,
Vous voilà déja tout je ne ſçais comment.
C'eſt comme un coup du ſort; mais la choſe eſt croyable,
Une rare Beauté ſans doute eſt bien capable,
D'allumer tout à coup les feux les plus ardens.
Je me ſouviens encor que dans mon jeune tems...

ZERBIN, *ironiquement.*

Vous deviez être fort aimable.

JACINTE.

Mais ne penſez pas rire, on a parlé de moi.
A quatorze ans, j'étois, ma foi,
Un morceau digne d'un Roi.

ARIETTE.

Quand j'étois jeunette,
Fillette,
J'étois aſſez drolette,
Gentillette,
J'avois plus d'un amant,
Qui m'aimoit tendrement.
L'un me diſoit : Jacinte, Jacinte,
N'ayez aucune crainte ;
Je veux faire votre bonheur.
L'autre diſoit, ma Reine,
Sois ſenſible à ma peine ;
Prend pitié de ma langueur ;
Cher petit cœur.
Mais moi toujours fiere,
Severe,
A tous ces beaux Meſſieurs,
Je repondois ſans faire l'innocente,
Je ſuis votre ſervante ;
Cherchez fortune ailleurs.
Je ne ſais pas comment
Cela ſe pouvoit faire :
Mais ſans effort de ma part,
Sans art,
Sans fard,
J'avois le don de plaire.

ZER-

ZERBIN.

Vous en avez encor de beaux reſtes.

JACINTE.

Fi donc !
Vous ne voyez rien, mais ſi j'étois auſſi belle,
Que je le fus jadis,

ZERBIN.

Eh bien ?

JACINTE.

Notre patron
Pourroit ſe diſpenſer de chercher un modéle
Pour peindre des Venus, des Nymphes....

ZERBIN.

Le voici.

JACINTE.

Comment, ſitôt ! *(à Alberti.)* Avez-vous réuſſi ?

SCENE III.

ALBERTI, JACINTE, ZERBIN.

ALBERTI.

AIR. *Réveillez-vous, Belle endormie.*

Près d'ici, j'ai trouvé la Belle
Dont on m'a fait tant de récit ;
Je préſume au moins que c'eſt elle,
Sur mes pas quelqu'un la conduit.

Il ne doit point tarder, je la vois qui s'avance.

SCENE IV.

ALBERTI, JACINTE, ZERBIN, LAURETTE, *voilée, conduite par une Duegne.*

ALBERTI, *à Laurette.*

Vous êtes attendue avec impatience,
Venez, ma chere Enfant, venez, ne craignez rien.
à la Duegne.
Vous, sur son sort soyez tranquille,
Comptez qu'elle est ici comme en un sûr azyle,
Jacinte en aura soin, elle sera très-bien.
à la Duegne.
On m'a dit votre nom, c'est Laurette, je pense.

LAURETTE.

Oui, Monsieur.

ALBERTI.

Cet air doux, ce son de voix flatteur,
Tout prévient en votre faveur.
Vous tremblez. . . .

JACINTE.

Nous aurons bientôt fait connoissance:
Oui, vous êtes, ma Fille, avec de bonnes gens.

ALBERTI.

Mais ce voile à nos yeux vous cache trop longtems.
Jacinte ôte le voile de Laurette.

AL-

ALBERTI.

AIR. *Je vous adore.*

Ah ! qu'elle eſt belle !
Qu'elle a d'appas !

ZERBIN, *reconnoiſſant ſa Maîtreſſe.*

O Dieux ! c'eſt elle :
Je ne me trompe pas.
C'eſt elle-même,
Oui, je revoi
L'objet que j'aime,
Quel plaiſir pour moi ?

ALBERTI.

Ah ! qu'elle eſt belle !
Qu'elle a d'appas !

ZERBIN.

Oui, oui, c'eſt elle,
Je ne me trompe pas.

ALBERTI, *à part.*

Si cette gentille perſonne
Pouvoit m'aimer, que je ſerois heureux !

JACINTE.

Je crois, Dieu me pardonne,
Qu'il en eſt amoureux.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

Oui, je vois bien que déja
Il en tient pour la Belle ;
Mais qu'eſt-ce qu'il en fera ?
Pauvre cher homme, il en a
Dans l'aîle. *(trois fois.)*

AL-

ALBERTI, *à part.*

De ces deux importuns tâchons de me défaire ;
(Haut.)
Votre préſence ici n'eſt pas fort néceſſaire.
Jacinte, allez vous-en là-haut,
Pour cette belle enfant préparer ce qu'il faut.

JACINTE, *à part.*

Ouais, notre homme déja demande du myſtére !

ALBERTI, *à Zerbin.*

Et vous qui reſtez là planté comme un piquet,
Allez à votre ouvrage.

ZERBIN, *à part.*

Hélas !

JACINTE, *à Zerbin.*

Laiſſez-moi faire.

haut. *bas.*
Allons, Zerbin. Allons nous mettre au guet.

SCENE V.

ALBERTI, LAURETTE.

ALBERTI.

Enfin nous voici ſeuls.

LAURETTE.

Avez-vous à me dire
Quelque choſe ?

AL-

ALBERTI.

Moi... non... *à part,* Je ſouffre le martyre.

LAURETTE.

Que me voulez-vous donc?

ALBERTI.

Laurette, vos appas...

LAURETTE.

Sont peut-être au-deſſous de ce que l'on en penſe.

ALBERTI.

Que dites-vous?... Si je me plains, hélas!
C'eſt qu'ils paſſent mon eſperance.
Oui, ces appas charmans, pour moi ſi dangereux;
Par un pouvoir ſecret, que moi-même j'admire....

LAURETTE.

Je ne vous entends pas.

ALBERTI.

Il faut s'expliquer mieux;

ARIETTE.

De l'Amour je bravois l'empire;
Mais pour me réduire
Sous ſes loix,
C'eſt de vous qu'il a fait choix.
Je vous aime, belle Laurette:
Et loin que je regrette,
La liberté que je perds,
Trop charmé de ma défaite,
Je vole au devant de mes fers.

AIR: *L'honneur dans un jeune Tendron.*

Vous m'entendez!

LAURETTE.

Oui-da, très-bien.

AL-

ALBERTI.

Et vous ne me répondez rien !
Expliquez vous avec franchiſe.

LAURETTE.

Je le voudrois ; mais, entre nous,
Que voulez-vous que je vous diſe ?
Mon cœur ne me dit rien pour vous.

ALBERTI.

Si vous voulez l'aider, il parleroit peut-être.
Allons, accordez-moi ce généreux ſecours.
Il y va du repos, du bonheur de mes jours.

LAURETTE.

ARIETTE.

Un inſtant a fait naître
L'ardeur que vous faites paroître ;
Un inſtant peut-être,
La fera mourir.
Semblable aux feux follets qui brillent dans la nue ;
A peine frappent-ils la vue
Qu'on les voit s'évanouir.

Un inſtant, &c.

ALBERTI.

Ah ! jugez mieux du tendre ſentiment,
Qui pour vous m'intéreſſe.
Je vous aime, il eſt vrai, d'aujourd'hui ſeulement :
Mais je jure à vos pieds de vous aimer ſans ceſſe.

LAURETTE.

à part.

Le pauvre homme promet plus qu'il ne peut tenir.

haut.

Ah ! laiſſez-moi, votre foibleſſe,

Pour

Pour vous, me fait rougir.
Eh ! que fera donc la jeuneſſe,
Si l'âge & la raiſon ne peuvent vous guérir ?

ALBERTI.

AIR : *Quand on a prononcé.*

Ceſſez de m'oppoſer une vaine défaite ;
La raiſon même veut que j'adore Laurette.
Quand tous les cœurs ſoumis brûlent pour vos attraits,
Le mien ſeul pourroit-il échapper à leurs traits ?
Ne différe donc plus, Laurette, ma chere ame,
De répondre à ma vive flamme.
A ce charmant retour mets le prix que tu veux,
Ton propre ſort dépend du ſuccès de mes vœux.

ARIETTE.

La fortune ſe préſente ;
Hâte toi de la ſaiſir.
Conſidere, ma Charmante,
De quels biens tu vas jouir.
Tu ſeras ici Maîtreſſe,
On t'obéira ſans ceſſe,
Tes deſirs feront ma loi.
Une table bien ſervie,
Bal, Concerts & Comédie,
Diamans, argenterie,
Tout cela ſera pour toi.
Comme une Dame importante,
En Caroſſe triomphante,
Tu rouleras.
On t'admirera,
On t'applaudira.
Chacun dira,
La voilà, la voilà,
Ah! quel plaiſir ce ſera!

AIR:

AIR : *Je suis réveillé par mes peines.*

La belle main ! qu'elle me tente !
Que je voudrois bien la baiser !

LAURETTE.

Fi donc ! quelle humeur pétulante !
Rien ne peut vous en imposer.

ALBERTI.

Ah ! que ce sont de sûres armes,
Pour mettre un Amant sous ses loix,
De joindre à des yeux pleins de charmes,
Des graces jusqu'au bout des doigts !
Il lui baise la main.
Mais je jure à vos pieds de vous aimer sans cesse.

DUO.

LAURETTE.	ALBERTI.
Vous m'aimez donc bien tendrement ?	Bien tendrement.
Et vous serez toujours constant ?	Toujours constant.
Je plains votre tourment.	Quoi ! tu plains mon tourment ?
Mais j'y fais un remede.	Laurette est le remede.
Non, non, non, non.	Si, si, si, si.
Du mal qui vous possède,	
Je ne puis vous guérir,	Veux-tu me voir mourir ?
L'amour qui vous enflamme,	L'amour pour toi m'enflamme,
A fait trop de progrès :	Il fait trop de progrès:
Cette ardeur dans votre ame	Cette ardeur dans mon ame
Ne durera jamais.	Ne s'éteindra jamais.

SCENE

SCENE VI.

ALBERTI, JACINTE, LAURETTE, ZERBIN.

QUATUOR.

JACINTE.

Courage.

ALBERTI.

J'enrage,
Morbléu, quel embarras?

JACINTE.

Ne vous retenez pas,
Et prenez vos ébats.

ZERBIN.

Ne vous retenez pas,
Et prenez vos ébats.

LAURETTE.

Voici bien du fracas.

JACINTE.

C'eſt pour vous qu'on la garde.

ALBERTI.

Taiſez-vous, babillarde.

JACINTE.

C'eſt pour vous que l'on garde
Un tendron ſi charmant.

ZERBIN.

Mais elle me regarde.

LAURETTE.

Mais l'autre me regarde.

TOUS DEUX.

Bien attentivement.

ALBERTI.

C'eſt, c'eſt que j'examine ſa main.

JACINTE.

Oui, Monſieur examine.

LAURETTE.

Ma main !

ZERBIN.

Ah ! ah ! le tour eſt fin.

JACINTE.

Sa main !

LAURETTE.

Ma main !

ALBERTI.

Et oui, ſa main,
J'examine ſa main.

LES AUTRES.

Ah ! ah ! le tour eſt fin.

LAURETTE.

Il examine
Ma main !

JACINTE.

Zerbin,
Sa main !

ZERBIN.

Sa main !

ALBERTI.

Et oui, ſa main,
J'examine ſa main.

LES AUTRES.

Ah ! ah ! le tour eſt fin.

Ils ſortent.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAURETTE, *ſeule.*

ARIETTE.

De l'Amour je ſens la flamme,
Et ſes traits percent mon ame;
Mais une crainte m'épouvante,
Dans cette ardeur qui m'enchante,
Oui, Zerbin eſt mon affaire,
Il eſt jeune, il ſçait me plaire.
Quel plaiſir, s'il m'aime bien !
Quel tourment, s'il n'aime rien!
De l'Amour, &c.

SCENE II.

LAURETTE, JACINTE.

JACINTE, *à part.*

Je n'en puis plus douter, il a perdu l'eſprit,
Le démon de l'amour a troublé ſa cervelle,
Il ne ſçait tantôt plus ce qu'il fait, ce qu'il dit.
Sçachons un peu ſi cette Belle
N'autoriſeroit point l'eſpoir qui le ſéduit.
Si dans cette maiſon elle prenoit racine,
Avec raiſon j'en ſerois fort chagrine.

AIR: *Des Pendus.*

Comment! moi qui depuis trente ans
A mon gré régle tout céans,
Dois-je, du rang de gouvernante,
Descendre à celui de servante?
Non, pour éviter ce malheur,
Tâchons de lire dans son cœur.

à Laurette.

Vos yeux ici font du ravage.

LAURETTE.

En vérité, je n'en sçais rien.

JACINTE.

En vérité, je le sçais bien.
Mais c'est le droit de votre âge.
Le Maître & l'Eléve pour vous,
Font éclater les transports les plus doux.
Pour tous les deux êtes-vous insensible?
Je puis vous obliger, parlez sans vous gêner.

LAURETTE.

Ils m'aiment, dites-vous?

JACINTE.

Pourquoi tant s'étonner?
Est-ce donc la chose impossible?
ç'a, quel sera l'amant heureux?
L'un est riche, mais il est vieux,
D'un esprit ombrageux, bisarre, insociable:
L'autre n'a rien, mais il est fort aimable,
Jeune, & sur-tout bien amoureux.

LAURETTE.

ARIETTE.

Dans le badinage,
L'amour se plait,
Comme un enfant qu'il est,

Sous

Sous ſes loix ſi jamais il m'engage,
Ce ſera par la gaieté,
Je veux trouver dans l'eſclavage,
Tous les agrémens de la liberté.

JACINTE.

AIR: *Je ne veux aimer que Colin.*

Ah ! vous aimez l'amour badin ;
C'eſt fort bien fait, choiſiſſez Zerbin.
Il eſt joyeux, vif & mutin,
Comme tous les gens de ſon âge.
De chagrin
Il fuit juſqu'à l'image.
Ah ! vous aimez l'amour badin :
C'eſt fort bien fait, choiſiſſez Zerbin.

ARIETTE.

Prenez, ma fille,
Prenez Zerbin :
C'eſt un bon drille,
Un vrai lutin.
Notre vieux maître,
Attend peut-être,
De ſon amour,
Quelque retour ;
De ſon martyre,
Vous devez rire ;
D'un tel époux
Que feriez-vous ?
Dans le bel âge,
Quand on s'engage,
C'eſt le plaiſir,
Qu'il faut choiſir.
Dans la vieilleſſe,
La beauté ceſſe,
Faute de mieux,
On prend un vieux.
Prenez, ma fille, &c.

LAURETTE.

Si j'étois sûre de sa foi.

JACINTE.

Si vous en étiez sûre ! hé ! quoi ?
En êtes-vous encore à sçavoir s'il vous aime ?
Vous allez dans l'instant l'apprendre de lui-même.

SCENE III.

LAURETTE, JACINTE, ZERBIN.

JACINTE, *à Zerbin.*

à part.

Approchez ; il a l'air d'un Amoureux transi,

haut.

Venez défendre votre cause.

à Laurette.

Que vois-je ? vous tremblez aussi !
L'amour est une étrange chose !
Est-ce moi qui vous gêne ? Ah ! mes pauvres enfans,
Je voudrois, de bon cœur, vous voir tous deux contens.

ZERBIN.

AIR : *Le fameux Diogene.*

Je voudrois, mais je n'ose,
Vous dire quelque chose.

JACINTE, *bas à Zerbin.*

Parle-donc, ne crains rien:
Tu la feras bien aise.

ZERBIN.

C'est, ne vous en déplaise,
Que je vous aime bien.

AIR :

AIR : *Dites la belle le voulez-vous ?*,

L'Objet de mes vœux les plus doux,
Dites, la Belle, le voulez-vous ?
Seroit d'être un jour votre Epoux.
Que votre cœur prononce,
Dites la Belle, le voulez-vous ?
J'attends votre réponse.

LAURETTE.

Ma réponse !

ZERBIN.

Pourquoi faire ainsi la farouche ?
Les momens nous sont chers, si mon amour vous touche,
Laurette un mot de votre bouche.

LAURETTE.

ARIETTE.

Mon trouble & mon silence
Vous en disent assez !
Je vois, sans répugnance,
Votre Amour, vos soins empressés,
Je crains même votre inconstance ;
Mais si votre cœur
Est tel que je le pense,
Expliquez en votre faveur,
Mon trouble & mon silence.

ZERBIN.

Vous doutez de mes sentimens !

LAURETTE.

Non, je vous crois sincére :
Mais qui me répondra de votre caractere ?
On m'a dit que les jeunes gens
Etoient si trompeurs, si méchans,
Ne leur ressemblez pas, si vous voulez me plaire.

ZERBIN.

ARIETTE.

Cette crainte délicate,
Me flatte,
Elle assure mon bonheur.
Mais dissipez ces allarmes,
Vos charmes,
Vous répondent de mon cœur.

JACINTE.

Et moi qui le connois, j'en puis répondre aussi.
Qu'entends-je ? C'est la voix du Seigneur Alberti.
Sauvez-vous, laissez-moi l'attendre.
Il cherche l'Objet de ses vœux :
Mais il le cherche en vain, je vais si bien m'y prendre,
Que même en le perdant, il va se croire heureux.

Laurette & Zerbin sortent. Alberti entre.

SCENE IV.

ALBERTI, JACINTE.

ALBERTI, *inquiet.*

En quels lieux est-il donc ?

JACINTE.

Qui, Laurette ?

ALBERTI.

Non ... Zerbin.

JACINTE.

A quoi bon vouloir dissimuler ?
Croyez-vous me cacher votre flamme secréte ?
Dans vos soupirs je la vois s'exhaler.

ALBER-

ALBERTI.

Tu te mocques de moi.

JACINTE.

Vous vous mocquez vous-même,
Malgré vous je découvre, au fond de votre cœur,
Les transports étouſés de votre folle ardeur.

ALBERTI.

Hé! bien, il eſt trop vrai, Jacinte, oui, je l'aime,
Je l'adore.

JACINTE.

Fort bien. Hé! que prétendez-vous ?

ALBERTI.

L'épouſer.

JACINTE.

Hem, plaît-il ?

ALBERTI.

Devenir ſon Epoux.

JACINTE.

AIR : *Quel myſtere.*

Sans myſtére,
S'il m'eſt permis de vous parler,
Je ſuis ſincére,
Cette affaire,
Pour vous, Monſieur, me fait trembler.
Peut-on ſonger,
Si vieux à s'engager,
Avec une fille legére,
Qui va ſe rire de vous,
Quand vous ſerez ſon Epoux ?
Sans myſtére,
S'il m'eſt permis de vous parler,
Je ſuis ſincére,
Cette affaire,
Pour vous, Monſieur, me fait trembler.

ALBERTI.

Mais pourquoi prétends-tu
Qu'elle manque de vertu ?
A son cœur ingénu,
Tout amour est inconnu.
Elle m'a sçu charmer,
Elle peut m'aimer,
Du moins je l'espére.

JACINTE.

Croyez moi sans mystére, &c.

ALBERTI.

Tu la connois bien peu pour en parler ainsi.

JACINTE.

La connoissez-vous mieux pour être si hardi ?
J'ignore, au fond, ce qu'elle pense,
Mais je mettrois ma main au feu,
Que vous payerez les frais de votre extravagance.
Vous m'en direz des nouvelles dans peu.

ARIETTE.

Si c'est une Coquette,
Pour fournir sa toilette,
Vos écus danseront,
Nombre d'amans viendront,
Chez vous s'établiront,
Gentils Abbés qui minauderont,
En fredonnant la chansonnette,
Petits Commis qui mentiront,
Gens de finance au ventre rond,
De toutes parts assiegeront,
La Poulette.
Et peut-être la croqueront.
Et puis gare, gare l'aigrette,
Pour votre front.
Si la Belle trop sage,
Resiste à cet orage,

Et

Et ne fait pas naufrage,
Comme tant d'autres font.
Pour peu qu'un rien la bleſſe,
Cette vertu diableſſe,
Dans votre maiſon,
Fera ſans ceſſe
Grand Carillon.
Une Coquette,
Gare l'aigrette, gare l'aigrette,
Petits Commis qui mentiront,
Gentils Abbés qui minauderont,
Gens de finance au ventre rond,
De toutes parts aſſiegeront,
La poulette,
Peut-être la croqueront.

ALBERTI.

Des malheurs que pour moi ta frayeur enviſage,
Je ſçaurai bien me garantir.
Laurette eſt fort douce, elle eſt ſage;
Et quand cette vertu voudroit ſe démentir,
Je ſuis bon pour l'y retenir,
Du matin juſqu'au ſoir dans ſa chambre enfermée.

JACINTE.

L'admirable projet! vous m'en voyez charmée,
Ma foi, vous me tromperez fort,
Si vous n'êtes en tout dupe de l'avanture.
Dans la plus exacte clôture,
Conſervez ce rare tréſor,
Joignez à des barreaux une triple ſerrure,
Si ce n'eſt aſſez d'un, mettez quatre verroux,
Vous n'en ſerez pas moins ce que ſont les jaloux.

ALBERTI.

ARIETTE.

Hé! bien, ton zéle
Me répondra de la Belle:

Tou-

Toujours en ſentinelle
Tu veilleras ſur elle.

JACINTE.

Moi !

ALBERTI.

Toi.

JACINTE.

Nenni, ma foi.

ALBERTI.

Pourquoi !

JACINTE.

Non, non, pour cet emploi,
Ne comptez pas ſur moi.

ALBERTI.

Mais ſi je t'en prie.

JACINTE.

Folie !
Quand vous m'offririez tous vos biens,
Je vous laiſſerai ſeul écarter la tempête.
Argus avec des yeux qui valoient bien les miens,
A ce métier perdit la tête.

ALBERTI.

Mais, mais ſi je le veux ?

JACINTE.

A d'autres.
Vous avez vos vouloirs, & nous avons les nôtres.
Je ne veux point vous atrapper :
Mais ſi vous achevez cette entrepriſe folle,
Je vous le dis, comptez ſur ma parole,
J'aiderai moi-même à vous tromper.

Elle ſort.

SCE-

SCENE V.

ALBERTI, *seul.*

Si j'en suis quitte pour la peur,
J'aurai, ma foi bien du bonheur.
Comme elle me le dit, elle est femme à le faire.
Hé! bien, après cela, franchirai-je le pas?
N'est ce point trop risquer? morbleu quel embarras!
L'Amour & la raison me disent le contraire.

ARIETTE.

Maudit amour, raison severe,
A qui des deux dois-je céder?
Montrez-moi donc ce qu'il faut faire,
Et tâchez de vons accorder.
L'une me dit arrête,
Arrête.
Le repentir suivra la fête:
L'autre à son tour me fait la loi,
Et m'y ramene malgré moi,
Maudit amour, &c.

J'espere que le tems sera favorble;
Lui seul peut de mon sort adoucir la rigueur,
Et me faire oublier un Objet trop aimable,
Ou bien m'en rendre possesseur.
En attendant prenons courage,
Et tâchons, s'il se peut, de finir mon ouvrage.
Holà, quelqu'un. Approchez ce tableau, (*)
Faites venir Laurette: avec un tel Modele,
Mon pinceau va produire un chef-d'œuvre nouveau,
Jamais Venus n'aura paru plus belle.
C'est elle.

SCE-

(*) *On apporte sur le Théâtre un grand Tableau posé sur un chevalet.*

SCENE VI.

ALBERTI, LAURETTE, *& ensuite* ZERBIN.

ALBERTI, *à Laurette.*

Venez vous asseoir.
L'air gai, la tête droite, imaginez-vous voir
Votre Amant: il faudroit, ma chere,
Mettre un peu plus de feu, d'amour dans vos regards:
C'est Venus que je peins, recevant le Dieu Mars.
De la Déesse de Cythere,
Prenez le tendre caractere:
Vous l'imitez si bien par le talent de plaire.

ARIETTE.

Chere Laurette,
Je te le répéte,
Rien n'efface tes traits.
Si je pouvois rendre tes attraits,
Comme ils sont gravés dans mon ame,
Jamais tableau,
N'auroit été plus beau.

Zerbin entre & se tient caché derriere Alberti.

à part.

Mais, mais, je crois qu'elle s'enflamme:
Ses yeux se fixent sur moi.

haut.

Quel mouvement t'agite?

Laurette & Zerbin font des signes.

Chere petite,
Ton cœur palpite.

Quel

Quel feu brille dans tes yeux !
Bon, bon, c'eſt comme je le veux...
De mieux en mieux ...
Ah ! Friponne,
Tu ſoupires, Mignonne.
Tien,
Mon cœur ſoupire avec le tien.
à part.
Par ma foi,
Son ame,
S'enflamme,

Zerbin paſſe à côté de Laurette derriere le Tableau où il reſte caché.

Et je crois que c'eſt pour moi.
haut.
L'attitude eſt charmante,
Excellente ;
Encor plus tendrement,
Plus amoureuſement,
Les yeux mourans ... elle m'aime,
Oh, oh , plaiſir extrême !
Non, je ne puis tenir en place;
Il faut que je l'embraſſe.

En ſe levant il voit Zerbin qui baiſe la main de Laurette.

Ah ! Dieux ! que vois-je là ?

LAURETTE, *en riant.*

Pour rendre le Tableau parfait,
Vous pourriez de Vulcain y placer la figure.

ALBERTI.

Ah ! pour me faire cette injure,
Laurette , que vous ai-je fait ?
à Zerbin.
Toi, tu me le payera. Oui, qu'à l'inſtant je meure,
Si je ne m'en ſouviens. Sors d'ici tout à l'heure.

LAU-

LAURETTE.

En ce cas je m'en vais avec lui.

ALBERTI.

Cœurs ingrats !

SCENE VII. & derniere.

ALBERTI, LAURETTE, ZERBIN, JACINTE.

JACINTE, *accourant.*

Qu'eſt-ce donc ? Qu'avez-vous ? D'où vient tant de fracas.

ALBERTI.

Jacinte, qui pourroit le croire ?

JACINTE.

Quoi donc ?

LAURETTE.

Vous allez voir ...

ALBERTI.

L'action la plus noire.
J'ai ſurpris dans l'inſtant le traître à ſes genoux,
Qui lui baiſoit la main.

JACINTE.

Non, non, détrompez-vous.
C'eſt qu'il l'examinoit, je gage.
Demandez-lui plûtôt.

ALBERTI.

J'enrage.

JACIN-

JACINTE.

Vous avez ſçu tantôt lui montrer le chemin.

LAURETTE.

N'eſt-il permis qu'à vous d'examiner ma main?
Calmez cette colere extrême,
Si j'en crois vos diſcours, vous m'aimez, lui de même;
Moi ne pouvant en aimer deux,
C'eſt lui que je préfére.

JACINTE.

Avalez la pilule.

LAURETTE.

Peut-être que mon choix vous paroit ridicule?
Mais je fais comme vous: je juge par les yeux.

JACINTE, *à Alberti.*

Vous ne dites plus mot.

ALBERTI.

Hélas! que puis-je dire?
Leur amour ...

JACINTE.

Je vois bien qu'il ne vous fait pas rire.

ALBERTI.

Leur amour triomphe du mien.
Aimez-vous, j'y conſens; ſoyez unis enſemble.
Puiſſe l'Amour qui vous aſſemble,
Toujours cimenter ce lien!

LAURETTE.

Quel bonheur!

ZERBIN.

Quel plaiſir!

JACINTE.

Une telle victoire,
Cher maître, vous comble de gloire.
Dans l'admiration que j'en conçois pour vous,
Tenez, il me prend une envie:
Je veux, pour vous sauver un retour de folie,
Vous épouser.

ALBERTI.

Va, tope.

JACINTE.

Allons, embrassons-nous.

QUATUOR.

Que les plaisirs, que l'allegresse,
Regnent sans cesse dans ce séjour,
Livrons nos cœurs à la tendresse,
Chantons, chantons, vive l'Amour.

LAURETTE.

Aimeras-tu bien ta Laurette?

ZERBIN.

Aimeras-tu bien ton Zerbin?

LAURETTE.

Oui, tonjours d'une ardeur parfaite.

ZERBIN.

Oui, Zerbin t'aimera sans fin.

TOUS QUATRE.

Que les plaisirs, &c.

FIN.

L'Approbation est du 17. Juillet 1757.

Pieces Dramatiques représentées au Théâtre de la Cour & imprimées

A COPENHAGUE, chez CL. PHILIBERT.

TRAGEDIES.

Rixd. sols lubs.

le Siege de Calais, Tragédie, par Mr. *de Belloy*, 8. 1765. *gr. pap.* — 12

Hypermnestre, Tragédie, par Mr. *Le Mierre*, 8. 766. *g.p.* — 12

l'Orphelin de la Chine, Tragédie, par Mr. *de Voltaire*, corrigée sur les Manuscrits de la Comédie Françoise à Paris, suivant l'Auteur, 8. 767. *gr.p.* — 12

Tancrede, Tragédie, par le même, corrigée de même, 8. 767. — 12

Rhadamiste & Zénobie, Tragédie, par *Crebillon*, 8. 767. — 12

COMEDIES.

Nanine, ou l'Homme sans préjugé, Comédie en 3 actes, par Mr. *de Voltaire*, 8. 767. *gr. p.* — 12

le Misantrope, Comédie, par *Moliere*, 8. 767. *gr.p.* — 12

La Partie de chasse de Henri IV., par M. *Collé*, 8. 767. *gr.p.* — 12

La Seconde Surprise de l'Amour, par M. *De Marivaux*, 8. 767. *gr. p.* — 12

OPERA-COMIQUES.

Annette & Lubin, Comédie en un acte, en vers, mêlée d'Ariettes, par Mad. *Favart*, 8. 766. *pet. pap.* — 8

Mazet, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. *Anseaume*, 8. 767. *p. p.* — 8

Le Cadi Dupé, Opera Comique, en un acte, par l'Auteur du Maître en Droit, 8. 767. *p. p.* — 6

Les Chasseurs & la Laitiere, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. *Anseaume*, 8. 767. *p.p.* — 6

La Servante Maitresse, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, trad. de la *Serva Padrona*, intermède Italien, 8. 767. *p.p.* — 6

Le Maréchal Ferrant, Opera Comique, en un acte, mêlé d'Ariettes, par Mr. *Quetant*, 8. 767. *p. p.* — 8

Rose & Colas, Comédie, en un acte, mêlée d'Ariettes, par Mr. *Sedaine*, 8. 767. *p.p.* — 8

Le Tonnelier, Opera Comique, mêlé d'Ariettes, 8. 767. *p.p.* — 8

On ne s'avise jamais de tout, Opera Comique, par M. *Sedaine* & *Moncini*, 8. 767. *p.p.* — 8

Le Roi & le Fermier, Comédie en 3 actes, mêlée d'Ariettes, par M. *Sedaine*, 8. 767. *gr. p.* — 12

Le

Rixd. sols lubs.

Le Sorcier, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, par *Poinsinet*, 8. *gr. p.* 767. — 12

Sancho Pança dans son Isle, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, par Mr. *Poinsinet*, 8. 767. *gr. p.* — 12

Le Maître en droit, Opera Bouffon, en 2 Actes, par *Le Monnier* & *Moncigny*, 8. 767 *gr. p.* — 12

La Clochette, Comédie, en un acte, mêlée d'Ariettes, par *Anseaume*, 8. 767. *gr. p.* — 12

Le Bucheron, Comédie, en un acte, mêlée d'Ariettes, par *Guichard*, 8. *gr. p.* — 12

Le Caprice Amoureux, ou Ninette à la Cour, Comedie en deux Actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. *Favart*, 8. *gr. p.* — 12

Le Devin de Village, Intermede, par *J. J. Rousseau*, 8. *pp.* — 6

Le Peintre amoureux de son modéle, Comedie en deux actes, par Mr. *Anseaume*, Musique du Sr. *Duny*, 8. *gr. p.* — 8

Le Soldat Magicien, en un acte, par Mr. *Sedaine*, 8. *sous presse*,

Isabelle & Gertrude, ou les Sylphes supposés ; Comédie en un Acte, mêlée d'Ariettes, par M. *Favart*, 8. *sous presse*.

Je continuerai à imprimer plusieurs autres pieces, Comédies, Tragédies & Opera Comiques.

J'ai un nombre d'exemplaires des Pieces de Théâtre qui ne sont pas de mon Impression, qu'on représentera aussi sur le Théâtre de la Cour, savoir

Adelaïde du Guesclin, Tragédie, par M. *de Voltaire*, 8. *Geneve* 765. *gr. p.* — 16

Le Caffé ou l'Ecossaise, Comédie, par le même, in 12. & 8. 760. — 16

Les Scythes, Tragédie, & Octave & le jeune Pompée, ou le Triumvirat, Tragédie, par le même, avec un mélange de pieces, 8. *Geneve* 767. *gr. p.* — 36

la Bohémienne, Comédie en deux actes & en vers, mêlée d'Ariettes, par *Favart*, 8. *Dresde* 764. *p. p.* — 8

la Coquette & la fausse Prude, Comédie en 5 actes, en prose, par *Baron*, *ibid. p. p.* — 12

l'Ecole des Meres, Comédie, par *Marivaux*, 8. *ibid.* 764. — 8

la Metromanie, ou le Poëte, Comédie, en vers & en 5 actes, par *Piron*, 8. *ibid.* 764. — 12

Turcaret, Comédie en cinq actes & en vers, par *Le Sage*, 8. *ibid.* — 12

Phedre, Tragédie, par *Racine*, 8. *ibid.* — 12

Iphigénie en Tauride, Tragédie, par *de la Touche*, 8. *Vienne* 758 — 10

& plusieurs autres.

Livres

Livres nouveaux dont j'ai un nombre d'exemplaires.

Icones rerum Naturalium, ou *figures enluminées d'histoire Naturelle*, par Mr. le Professeur *Ascanius*, 1er Cayer, contenant X. planches savoir,

I. La Carpe de mer.
II. L'Anguille de mer.
III. Le Maquereau.
IV. Le Dorsch.
V. Le Tydtling, espece de Dorsch.
VI. L'Orphie.
VII. La Vive, ou Dragon de mer.
VIII. Le Corbeau blanc de Ferëe.
IX. Le Vanneau gris de fer.
X. La Tulipe de mer.

Avec l'Explication des X. planches, petit in fol. oblong.

Cet ouvrage est en Danois, de même qu'en Allemand, & en François, chacun séparément, à Rixd. 3.

Les Cayers suivans à mesure qu'ils paroîtront.

Bélisaire, par *Marmontel*, 8. 1767. 16 sols

Dissertations sur l'origine du langage & sur les Runes; & Essais sur divers Sujets, 8. 767. *Copenh.* 8 —

de Etat de l'Eglise & de la Puissance du Pontife Romain, 12. 2 vol. 767. Rixd. 1. 8 —

Histoire de la Maison de Brunswig, par Mr. *Mallet*, 8. *Geneve*, 767. T. I. 28 —

Lettre de Voltaire à Elie de Beaumont, 8. 767. 3 —

* Lettres de Montesquieu à ses amis en Italie, 12. 767. *Florence* 24 —

* Memoire pour servir à l'histoire de la vie du Lord William Pitt, 8. 1766. 6 —

* Relation des Aventures arrivées à quatre Matelots Russes jettés par une tempête près de l'Isle déserte d'Ost-Spitzbergen, sur laquelle ils ont passé six ans & trois mois, &c. par Mr. *P. L. Le Roy*, 12. 1766. 6 —

Sermons de Lullin, 8. Tom. 2d. *Geneve* 767. 28 —

Supplément à la Destruction des Jésuites en France, 12. 2 parties, 1767. 20 —

*Les Livres avec une * doivent arriver incessamment.*

Choix

Choix de Coquillages & de Cruſtacés, gravés par Mr. *Regenſuſſ.* ſuivant le Proſpectus pour la ſouſcription, en noir, Tom. I. Rixd. 10.

Abregé de l'hiſtoire Eccleſiaſtique, par *Fleury*, 2 vol. 8. 767 1. 24

l'Amitié Scythe, 12. 767 — 20

Anecdotes Françoiſes, 8. 767. rel. 1. 24

l'Antiquité Juſtifiée, 12. 766 — 20

Atlas général, par *Deſnos*, 4. 8 vol. *Paris* 1765—67. R. 48. —

l'Aveugle de Palmyre, Comédie, 8. 767 — 18

de l'Autorité du Clergé, & du Pouvoir du Magiſtrat Politique, 8. 2 vol. *ibid.* 766 1. 24

—— —— dit 8. 2 vol. *Vienne* 767 1. 8

du Bonheur, par De Serres, 8. 767. Rel. 1. —

la Certitude des Preuves du Chriſtianiſme, ou refutation de l'Examen critique des Apologiſtes de la Religion Chrêtienne, par *Bergier*, 12. 2 part. *Paris* 767 — 40

le Chateau d'Otrante, 12. 2 part. 767 — 32

le Code Matrimonial, 12. 766 — 40

Commentaires ſur le Théâtre de P. *Corneille*, par *Voltaire*, 12. 2 vol. *Geneve* 766 2. 24

la Conquête de la Terre promiſe, Poëme, par l'Abbé B. 12. 2 vol. R. en 1 vol. *Paris* 766 1. 20

Culte des Dieux fétiches, 12. — 24

le Déiſme refuté par lui même, ou examen des ouvrages de M. *J. J. Rouſſeau*, par *Bergier*, 3ᵉ édition, 12. R. 767. 1. —

Dictionnaire d'Anecdotes, 8. 767. Rel. 1. 16

—— de Cuiſine, 8. 767. rel. 1. 32

—— des Théâtres, 8. 763. Rel. 2. 24

—— du Vieux Langage François, avec le Supplement, par *La Combe*, 8. 2 vol. *Paris* 766 3. 16

le Duo interrompu, Conte, ſuivi d'Ariettes nouvelles, 8. 766 — 32

de l'Eloquence du Bareau, par *Gin*, 12. *Paris* 767 — 28

Eſſai ſur la Population de l'Amérique, 12. 4 vol. 767. R. 4. —

—— ſur l'Eloquence de la Chaire, par l'Abbé *Gros de Beſplas*, 12. *Paris* 767 — 28

Eſprit de la Ligue, 12. 3 vol. 767. Rel. 2. 24

—— des Loix Romaines, 12. 3 vol. 766 rel. 3. —

de l'Eſprit Prophétique, par *de la Boiſſiere*, 12. *Paris* 767. R. 1. —

* Eſſai ſur les Diſſenſions de Pologne, 8. 767 — 12

Etudes convenables aux Demoiſelles, 12. 2 vol. 762. R. 1. 32

Examen

Rixd. ſols lubs.

Examen des faits qui ſervent de fondement à la Religion Chrêtienne, 12. 3 vol. *Paris* 767. R. 2. 24

—— & Conſiderations ſur les trois premieres *Lettres écrites de la Montagne*, par *Vernes & Claparede*, 8. 2 vol. *Geneve* 766 1. —

la Fête du Château, 8. 766 — 20

Hiſtoire de Bertrand du Gueſclin, 8. 2 vol. 767. Rel. 2. —

—— d'Henri IV. par *Bury*, 12. 4 vol. fig. 766. Rel. 4. —

—— naturelle & civile de la Californie, trad. de l'Anglois, 12. 3 vol. 767. R. 2. 24

—— poëtique, tirée des Poëtes François, & Dict. poëtique, 12. *Paris* 767 — 32

—— de la Prédication, dans tous les ſiecles, par *Joly*, 12. *ibid.* 767. R. — 40

—— Philoſophique de l'Homme, 8. *Berlin* 767 1. 8

Homélies prononcées à Londres, dans une aſſemblée particuliere, 8. 767 — 16

* Le Huron, ou l'Ingenu, hiſtoire véritable, par *Voltaire*, 8. 767 — 36

Iliade d'Homere, en vers, 8. T. I. 766 — 36

les Intérêts des Nations de l'Europe développés rélativement au Commerce, 12. 4 vol. R. *Paris* 767 4. —

Joſeph, Poëme en 9 Chants, par *Bitaubé*, 8. fig. 2 vol. 767. 2. —

Leçons de Phyſique expérimentale, par *Figaud Lafond*, 12. 2 vol. fig R. *Paris* 767 2. —

Lettres d'Affi à Zurac, 12. 767 — 20

—— ſur la Danſe & les Ballets, par *Novere*, 12. *Vienne* 767. — 32

—— écrites de la Campagne, 8. — 12

Magazin énigmatique, 12. 767 — 28

* —— recréatif, 8. 767 — 20

Manuel des Champs, 8. 765 — 36

Marianne de la forêt des Ardennes, 12. 767 — 28

Memoire ſur les Profeſſions Religieuſes, en faveur de la raiſon contre les Préjugés, 12. *Avignon* 767 — 28

—— Juſtificatif des Conſeillers d'Etat de Neufchâtel, &c. 8. 767 — 12

Memoires Geographiques, Phyſiques, & hiſtoriques, ſur l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique, 12. 4 vol. *Paris* 767 2. 24

—— de Mademoiſelle de Valcourt, 12. 2 vol. *ibid.* 767 — 40

—— Intéreſſans & curieux, ou abregé d'hiſtoire naturelle, morale, civile & politique de l'Aſie, l'Afrique, l'Amérique & des Terres Polaires, 12. 10 vol. *ib.* 764—66. R. 7. 24

Meta-

Rixd. ſols lubs.

Metamorphoſes d'*Ovide*, trad. par *Fontanelle*, 8. 2 vol. avec fig. R. *Paris* 767 4. —

* Oeuvres de Voltaire, 8. 28 vol. *Geneve* 765—67. 21. —

* —— de P. Corneille, avec les Comm. de Voltaire, 8. fig. 12 vol. *ib.* 765 15. —

—— de *Pope*, 12. 8 vol. fig. *Amſt.* 767 R. 9. —

Panthée, Tragédie, par *Traverſier*, 8. *Paris* 766 — 20

Penſées & réflexions de Mr. *de Rancé*, Abbé de la Trappe, 12. *Paris* 767 — 18

—— Philoſ. Morales, &c. par *D. Hume*, 12. *ibid.* 767. R. 1. —

—— de *Pope*, par *Warburton*, 12. *ibid.* 766. R — 40

la Pharſale de *Lucain*, trad. par *Marmontel*, avec de très belles figures, 8. 2 vol. *ibid.* 766 4. —

la Phyſique nouvelle, céleſte & terreſtre, par de la *Perriere*, avec fig. 12. 3 vol. *ibid.* 766 2. 24

—— de l'Ecriture ſainte, 12. *Amſt.* 767 — 24

Philoſophie de l'hiſtoire (Supplement à la), (*ou Critique du Livre ſous ce titre*), 8. *ibid.* 767 — 40

Précis de l'hiſtoire univerſelle, à 1715. 12. *Paris* 766 — 32

Principes généraux pour l'Intelligence des Prophéties, 12. *ibid.* 763. R. — 40

la Pure vérité, Lettres & Mémoires ſur le Duc & le Duché de Virtemberg, par Mad. la Baronne Douairiere de W. 12. 765 — 20

Recréations hiſtoriques, critiques, morales & d'érudition, avec l'hiſtoire des foux en titre d'office, 12. 2 vol. *ibid.* 766 1. 12

Recueil d'opuſcules concernant les ouvrages & les ſentimens de Mr. *J. J. Rouſſeau*, &c. 12. *la Haye* 765 — 20

—— de Romances hiſtoriques, tendres, burleſques, ancienn. & nouv., avec les airs notés, 8. *Paris* 767 2. —

de la Sociabilité, par l'Abbé *Plaquet*, 12. 2 vol. *ib.* 767. R. 1. 32

Teſtament politique du Chevalier *Walpoole*, 12. 2 vol. R. *ibid.* 767 1. 32

Tom Jones, ou l'Enfant trouvé, trad. de l'Anglois de *Fielding*, fig. 12. 4 vol. R. *ibid.* 767 3. 16

Traité du Gouvernement de l'Egliſe & de la Puiſſance du Pape, trad. du Latin de *Febronius*, 12. 3 vol. R. *ib.* 766. 2. 24

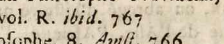
—— des maladies du Poumon, par *Coſte*, 12. *ib.* 767 — 20

Varietés d'un Philoſophe Provincial, par M. Ch... le jeune, 12. 2 vol. R. *ibid.* 767 1. 8

le Vrai Philoſophe, 8. *Amſt.* 766 — 32

& autres ſuivant le Catalogue.

COPENHAGUE, ce 7 Nov. 1767.



LES AVEUX INDISCRETS,

OPERA-BOUFFON,

EN UN ACTE ET EN VERS,

Par Mr. DE LA RIBARDIERE.

La Musique est de Mr. MONSIGNY.

Représenté sur le Théâtre de la Cour, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 7e Avril 1769.

Cette Edition est conforme à la maniere dont on joue cette piece à Paris.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

M DCC LXIX.

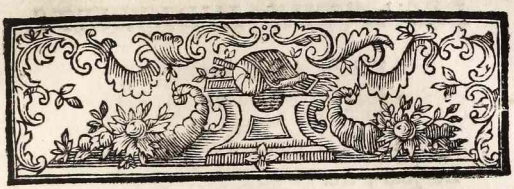
Avec Permission du Roi.

ACTEURS.

COLIN, *Berger nouvellement marié à Toinette*,	Mr. De la Tour.
TOINETTE, *Bergere, femme de Colin*,	Mad. Mercier.
LUCAS, *Paysan, Pere de Toinette*,	Mr. Dinezi.
CLAUDINE, *Femme de Lucas*,	Mad. Dartimon.
LE BAILLI *du Village*,	Mr. Casimir.

La Scene est dans un Village.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS



LES AVEUX INDISCRETS,

OPERA-BOUFFON.

Le Théâtre représente un Village, à droite une Maison de Paysan.

SCENE PREMIERE.

COLIN, *seul.*

ARIETTE.

Le jour que l'on prend femme,
On est joyeux :
L'amour brûle notre ame
De tous ses feux ;
De la beauté qu'on aime
Le Cœur est plein :
Est-il toujours de même
Le lendemain ? *(bis)*

De mon nouveau Ménage,
Je suis content moi,
Toinette a ma foi,
Sa douceur m'engage.

Fillette à ſon âge
Eſt de bon aloi :
Elle ſera ſage,
Je n'ai point d'effroi.

Le jour, &c.

SCENE II.

COLIN, TOINETTE.

COLIN.

Te v'la, viens, ma Toinette,
Léve donc les yeux.
Quel air ſérieux !
Mon ardeur eſt parfaite,
Regarde-moi

TOINETTE.

Je n'oſerais ?

COLIN.

Quoi ! ton mari ?

TOINETTE.

Je ſuis honteuſe.

COLIN.

ça n'eſt pas mal, mais je voudrais
Te voir plus joyeuſe.

AIR.

Avant la nôce, ma Toinette,
Ces façons là ſont bel & bien ;
Mais quand la nôce eſt faite
ça n'ſert de rien.

TOI-

TOINETTE.

Eh bien je m'y hazarde,
Eh bien je vous regarde,
Là, voyez-moi,
Ai-je l'avantage,
Que dans mon visage,
Vous trouviez de quoi
N'être point volage?

COLIN.

ARIETTE.

Va, mon Cœur, va, ma chere femme,
De tes beaux yeux,
S'élance une flamme,
Qui me rend heureux. *(bis)*
Il faut pourtant que je te le confesse,
Et j'en suis tout honteux.
J'eus autrefois une maîtresse,
Que j'en fus amoureux!
La main la plus belle,
Tous les traits charmans;
Ah! qu'avec elle
J'ai passé d'heureux momens!
Va, mon Cœur, &c.

TOINETTE.

RECITATIF.

Admirez le rapport
Que nous avons ensemble,
Voici mon sort,
Au votre il ressemble.
Croyez pourtant que je vous aime,
Autant qu'on puisse aimer,
Que je serai toujours la même,
Que mon bonheur dépend de vous charmer.

ARIETTE.

Un officier paſſa par ce Village,
Qu'il était beau !
Leſte, pimpant, gentil corſage,
Et vif comme un oiſeau.
J'eus beau m'en défendre,
Il m'adorait, il ſoupirait,
Je fus toujours tendre.
Il me priait, il me preſſait,
Mon Cœur palpitait ;
Il fallut ſe rendre ;
Voilà mon ſort.

COLIN.

Ail ! que viens-je d'entendre ?
Toinette, tire-moi d'un trouble ſi cruel.
Qu'entendais-tu par.... il fallut ſe rendre ?

TOINETTE.

Que je l'aimai, rien n'eſt plus naturel.

DUO.

COLIN, *en fureur.*	TOINETTE.
Dieux ! quel eſt ma rage !	Vous n'êtes pas ſage.
Que! affreux diſcours !	Vous criez toujours.
Cet horrible outrage,	Eſt par tout d'uſage.
De notre ménage	
Va rompre le cours.	
Je vais à ta Mere	Quel eſt ce langage ?
Demander raiſon ;	Que tout ce tapage
Elle & mon beau Pere	Eſt peu de ſaiſon !
Sont à la maiſon,	
De ta trahiſon.	
Dieux, &c.	
(*Colin ſort.*)	

SCENE

SCENE III.

TOINETTE, *ſeule.*

ARIETTE.

Quelle fureur ! & quels propos !
Voilà donc les hommes ?
Sottes que nous ſommes !
De les aimer avec de tels défauts.
Mari, Pere, & Mere,
Tout va fondre ſur moi ;
J'aurai tort, & pourquoi ?
Ce qu'il a fait n'ai-je donc pu le faire ?

SCENE IV.

LUCAS, CLAUDINE, TOINETTE.

LUCAS.

ARIETTE.

Que veut donc dire tout ceci ?
Qu'a donc notre Gendre ?
J'accours & ta Mere auſſi,
Pour de toi l'apprendre.
Faut qu'il ſoit bien mutin
Pour faire ainſi le train ;
Crier comme un Lutin
Tout drès le matin.
Répond ma Toinette ;
Quel dépit ſi grand
Entre vous bruſquement prend ?
Tu reſte muette,
Je juge d'abord,
Que dans ſon tranſport,
Ton mari n'a pas tort.

RECITATIF.

CLAUDINE.

Un mari dans ſes droits
Souvent eſt peu traitable.

LUCAS.

Les femmes ſont par fois
Querelleuſes en diable.

CLAUDINE.

En verité, Lucas.

LUCAS.

Eh non, c'eſt toi, Claudaine.

CLAUDINE.

Vous faites ſouvent du fracas,
Lorſque ça n'en vaut pas la peine.

LUCAS.

Combien de fois ſuis-tu mes pas
Criant à perdre haleine.

CLAUDINE.

Les Maris ſont jaloux.

LUCAS.

La femme eſt parfide.

CLAUDINE.

Il faudrait les noyer tous.

LUCAS.

Il faut lui tenir la bride.

CLAU-

CLAUDINE.

Ils ſont quinteux,
Fiers, ſoupconneux,
Hargneux, fâcheux,
C'eſt un martyre.
Ils ſont ſcabreux,
Calomnieux,
Injurieux,
Avantageux,
Enfin c'eſt pis qu'on ne peut dire.

LUCAS.

Sachons donc la raiſon
De tout ce tapage.
L'as-tu querellé?

TOINETTE.

Non.

LUCAS.

Lui fais-tu du dommage?

TOINETTE.

Non.

LUCAS.

Quelque tour; car que ſait-on?

TOINETTE.

Non.

LUCAS.

C'eſt donc quelque tripotage.

TOINETTE.

Nenni.

LUCAS.

Lui fais-tu de l'ombrage ?

TOINETTE.

Oui.

LUCAS.

Diable ! ſachons ce que c'eſt.

CLAUDINE.

Votre Gendre eſt un Benêt.
Soupçonner ma Toinette !
L'impertinent !
J'en ſuis garant.

LUCAS.

Elle a toujours été Coquette.

TOINETTE.

ARIETTE.

Ce matin,
Mon Colin,
Plein de flamme,
M'a fait approcher,
Puis m'a dit, ma femme,
J'aurais beau chercher
Dans tout le village,
Un plus beau viſage,
Des yeux plus charmans,
Et plus d'agrémens.
Toinette, je t'aime,
Moi, j'ai dit de même,
Je ſuis pourtant fâché,
D'avoir été touché
D'une ardeur extrême,
Pour un autre objet

Qui

Qui me plaiſait tout-à-fait.
A ce diſcours ſincere,
Moi, j'ai répondu,
S'il étoit défendu de plaire
Qu'on verrait de moment perdu!
Un officier d'armée,
Me fit les yeux doux;
Comme vous aimée,
J'aimai comme vous.
Mais d'abord,
Son tranſport,
A fait rage;
Il veut tout caſſer,
Juſqu'au mariage;
J'ai voulu forcer
Son humeur ſauvage;
A devenir ſage.
Il eſt ſans raiſon,
C'eſt pis qu'un démon.

LUCAS.

Comment! jarnonbille.
Je n'ai pas ſcu ça?

CLAUDINE.

Eſt-ce qu'une fille
Dit ces choſes là?

LUCAS.

Pourquoi ne les pas taire à ſon mari?

TOINETTE.

Dois-je être moins ſincere que lui?
Avant l'officier,
S'il eut ſçu m'inſtruire,
De ſon martyre,
Je l'aurais peut-être aimé le premier.

ARIET-

ARIETTE.

Un jeune Cœur
Nous offre l'image
Du Papillon qui vole autour de chaque fleur,
Dans ſa vive ardeur
Chaque objet l'engage.
Sur ſes pas
Une roſe naiſſante
Lui préſente
Mille appas.
Il s'arrête,
Sa Conquête,
Ne dépend,
Que de l'inſtant.
Un jeune Cœur, &c.

LUCAS.

Va, va, laiſſe-moi faire,
Je m'en vas trouver Colin.

TOINETTE.

Oui, parlez-lui mon Pere.

LUCAS.

Queu peſte de train !
La bonne querelle !
La pauvre Cervelle.

(Il ſort en grondant.)

SCENE

SCENE V.

CLAUDINE, TOINETTE.

CLAUDINE.

AIR.

J'ai vu dans ma vie
Bon nombre de ſots.
Dis-moi, je te prie,
Tiens-t'-on ces propos ?
Fut-il jamais ſotte,
Aſſez idiote,
Pour lâcher ces mots ?

TOINETTE.

J'ai cru qu'en ménage
C'était un uſage.

CLAUDINE.

C'eſt coucher trop gros.
Sur cet article là, ma fille,
On ne peut être trop diſcret,
Sur la moindre peccadille,
Il faut garder le ſecret.
Nos maris dans cette affaire,
Sont toujours fâcheux ;
C'eſt un crime auprès d'eux,
Que d'être ſincere.

SCENE VI.

LUCAS, TOINETTE, CLAUDINE.

LUCAS.

Je courons en vain
Pour trouver Colin :

Mais

Mais écoutons not' femme,
Et ſachons ce qu'elle a dans l'ame.

CLAUDINE.

ARIETTE.

Toujours vers la tendreſſe,
Vole un jeune Cœur,
Mais avec adreſſe
On cache ſon ardeur.
Quand j'épouſai ton Pere,
J'étois dans ton cas:
L'ai-je-dit à Lucas?
J'aurions eu du tracas,
De l'embarras.
Que s'ai-je, helas!
Tout au contraire,
Ne ſe doutant de rien,
J'vivons toujours bien.
S'il me cherche noiſe
Je crions plus fort.

LUCAS.

Ah! quelle matoiſe.

CLAUDINE.

Il a toujours tort.

LUCAS.

Peſte! queu manigance!
J'ai tout entendu.

CLAUDINE & TOINETTE, (*en s'enfuyant.*)

Ah! tout eſt perdu.
Sortons en diligence.

SCENE

SCENE VII.

LUCAS, *seul.*

AIR.

Quand on nous dit que la femme eſt parfide,
On nous dit bien la pure vérité.
Dans ſes devoirs elle eſt timide,
Pour tromper elle eſt intrépide,
Ce n'eſt morgué que fauſſeté.

Quand on nous dit, &c.

ARIETTE.

De cet affront,
Sur mon front,
Je ſçus déja l'atteinte.
Morgué je vas
Faire fracas,
En porter ma plainte.
Mais helas!
On rira,
Du pauvre Lucas.

LUCAS, COLIN.

COLIN.

RECITATIF.

Où porter ma peine?

LUCAS.

Où cacher mon chagrin?

COLIN.

COLIN.

Toinette ?

LUCAS.

Claudaine ?

COLIN.

Lucas.

LUCAS.

C'eſt vous Colin ?

DUO.

COLIN.	LUCAS.
Je viens pour vous dire Un événement. Ma femme. Eh non c'eſt moi.... On m'a fait.... Je ſuis ſur mon ame, Moi j'ai mon paquet.	Je viens vous inſtruire D'un rude accident. Ma femme, &c.
	Morbleu plantons là Ces deux friponnes là.
Comment donc beau Pere.	Je ſommes votre confrere.
J'ignorais cela.	Oui morgué la notre Eſt comme la votre.

ENSEMBLE.

Morbleu plantons là
Ces deux friponnes là.

SCENE

SCENE IX.

LE BAILLI, LUCAS, COLIN.

LE BAILLI.

Comment donc, quel vacarme !
Mes amis, calmez-vous ;
Tout le village eſt en allarme.

LUCAS & COLIN.

Mr. le Bailli jugez-nous.

LE BAILLI.

AIR.

De vos chagrins je ſais la cauſe.
Vos femmes m'ont tout dit.
Ce n'eſt pas une choſe
Qui doive vous troubler l'eſprit.

LUCAS & COLIN.

Comment donc, une offenſe
De cette eſpece là ?

LE BAILLI.

Gardez-en le ſilence.

LUCAS & COLIN.

Non, non, on le ſaura.

LE BAILLI.

De vous on ſe rira.

LUCAS.

La femme, quand j'y pense,
Est un méchant Bétail.

LE BAILLI.

Mon voisin, mon compere,
Consolez-vous de cette affaire,
Elle n'est pas de votre bail.

LUCAS.

Il a raison, c'est bien l'entendre:
J'avions tort de nous gendarmer.
Defâchons-nous, allons not' Gendre,
Tout comme elle on peut nous blâmer.

LE BAILLI.

AIR.

A la ville,
C'est vetille,
Que cet accident là.
Fillette Gentille
Est sujette à cela.
Que de Messieurs d'importance,
De Robe, ou de Finance,
Ont eu même lot;
Et n'en sonnent mot.

SCENE X. & derniere.

TOINETTE, CLAUDINE, LUCAS, LE BAILLI & COLIN.

LE BAILLI.

Allons, Claudaine, & vous Toinette,
Tout est arrangé.

CLAU-

CLAUDINE & TOINETTE.

Quoi, notre paix eſt faite!
Mr. Le Bailli bien obligé.

(Le Bailli ſort.)

QUATUOR.

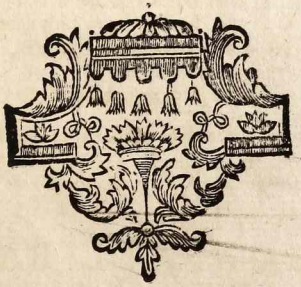
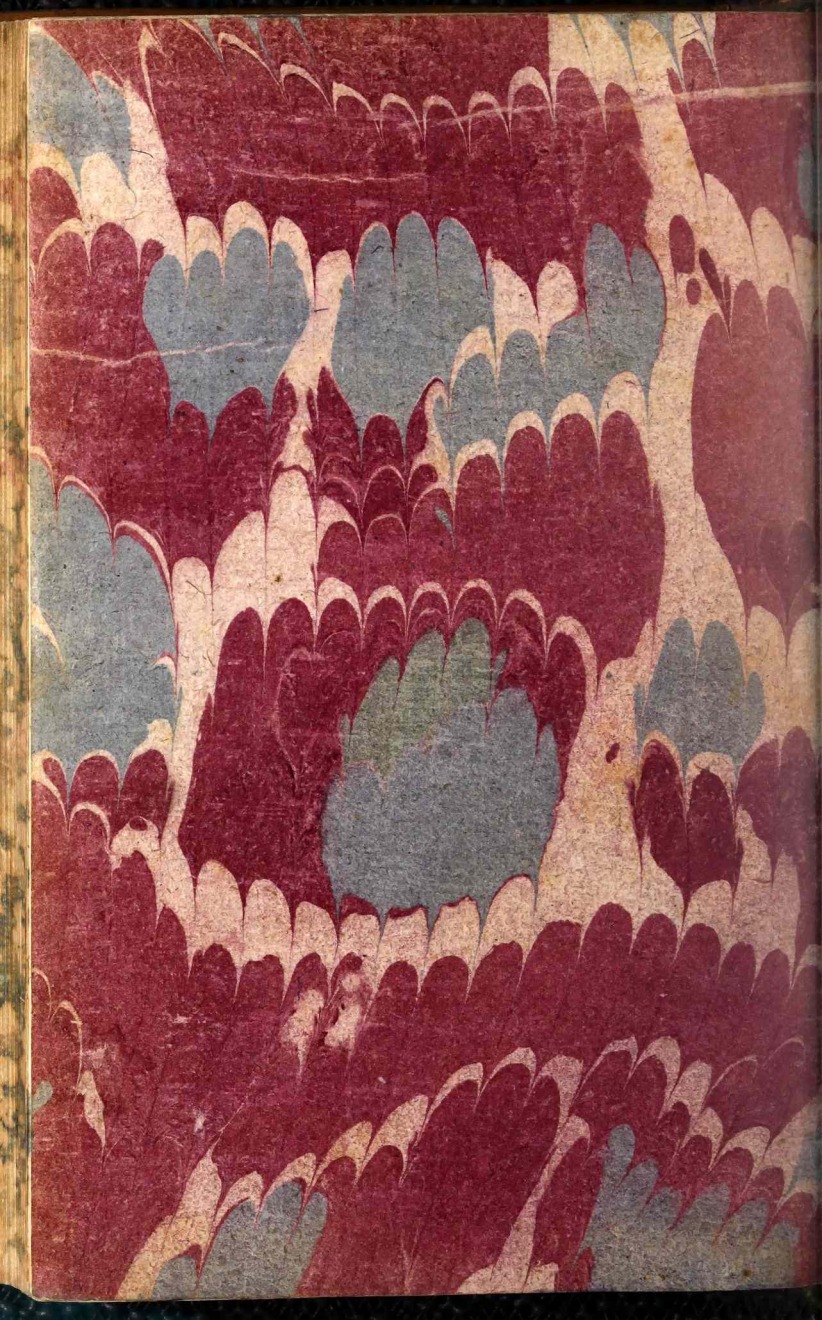
Colin & Lucas.

Oui v'la ton pardon.
Toinette ſois ſage:
Plus de Carillon
Dans notre ménage.

Toinette & Claudine.

Chaſſez le ſoupçon,
Si vous êtes ſage.
Plus de Carillon
Dans notre ménage.

FIN.



BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS